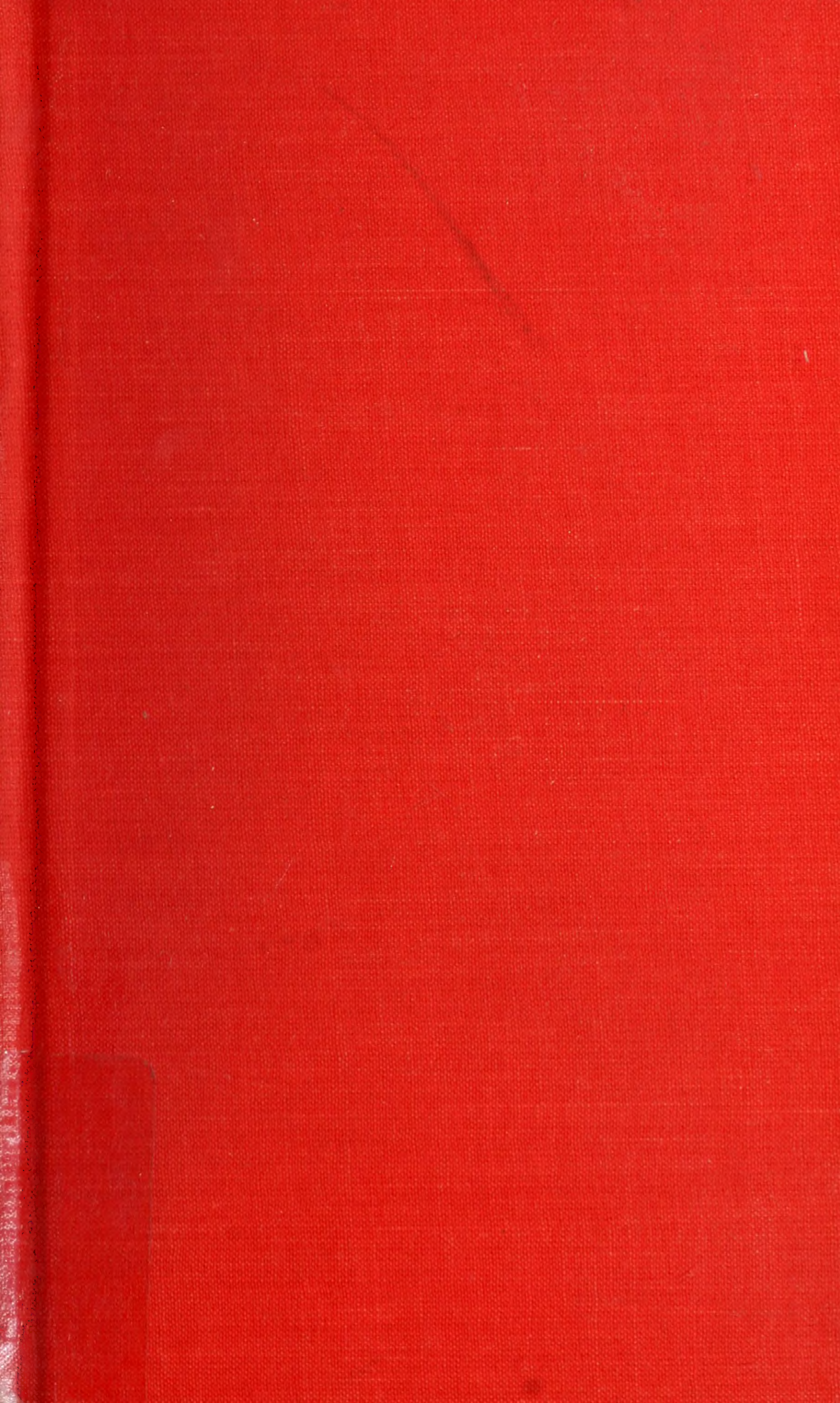
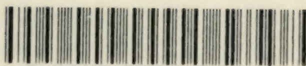



TENTANDA VIA



Don de Mademoiselle
Jeanne Desjardins

à S. S. M. Lucille

le 30 oct. 192
B. des ellesi.
Saint-Thimé.

CANADIENS
ET
AMÉRICAINS CHEZ EUX

DUPRAT, France Ariel

FRANCE ARIEL

Canadiens
ET
Américains chez eux

JOURNAL
LETTRES
IMPRESSIONS

d'une artiste française

GRANGER FRÈRES, LIMITÉE
PLACE D'ARMES, MONTRÉAL

—

1920

PRÉFACE

Si je parlais en toute sincérité, j'écrirais plutôt : Avertissement d'une débutante qui a peur. *Car c'est ça, j'ai peur.*

Un Jésuite, grand ami du Trio Larrieu, me dit un jour : « Ariel, il faut rédiger vos notes et les publier. Des milliers de vos auditeurs vont vous retrouver et se retrouver là-dedans. Cela va les amuser et les instruire. Les Français vont y apprendre à nous mieux connaître et à nous aimer comme vous nous aimez vous-même. Écrivez. »

Sans lui, je n'aurais jamais osé..

— Eh bien, lui dis-je, vous mettrez à mon livre une préface, n'est-ce pas ? Ça l'aidera à traverser sans naufrage la « mare aux bouquins ».

Aujourd'hui, pour toute préface, il me présente ses respects. Il y ajoute des promesses de succès très sûrs et très grands, — merci ! — et il conclut :

— Si vous avez peur, chantez ! Ça donne du courage.

— Soit ! Mais, à l'heure de la détresse, ne me dites pas, vous du moins chers lecteurs, comme la fourmi à ma mélodieuse sœur la cigale : « Ah ! vous chantiez : eh bien, dansez maintenant ! »

EN ROUTE

Paris, 25 août 1916.

Larrieu est venu me voir cet après-midi. C'est entendu, nous allons en Amérique répandre la bonne chanson de France. Quel beau projet, digne d'un artiste sincère et d'un grand patriote !

— « Je ne puis plus me battre, m'a-t-il dit, l'armée ne veut plus de moi ! Ma santé est trop chancelante et, au front, je ne serais désormais qu'un poids lourd; alors, je pars; je reprends mon métier de troubadour et je vais chanter la France ! J'ai déjà reçu des encouragements précieux : regardez.

Et il me montra une série de lettres enthousiastes. Il y en avait de Richepin, de Flammarion, de Botrel, de Marcel Prévost, de Xavier Privas... enfin, la France littéraire y était.

— Mais c'est merveilleux ! Et avec qui partez-vous ?

— J'ai pensé à Mme Lecomte et à vous.

— A moi ! oh merci, merci de m'associer à votre travail de guerre ! Larrieu, vous me donnez là une vraie joie... vous avez vu Lecomte ? elle accepte ?

— Je l'ai vue hier : c'est conclu !

— Quand partons-nous ?

— Le 16 septembre à bord du *Rochambeau.*

— Parfait ! J'ai un mois pour faire ma tournée de famille et embrasser tous les miens. Dès les premiers jours de septembre, je serai à votre disposition. Mais, j'y songe, vous n'avez pas essayé d'avoir une mission officielle ? Il y a tout un service de propagande française à l'étranger, qui est rattaché je crois, au ministère de la guerre. Avec vos amis, ce serait facile !

— Ce serait p ut-être très facile mais je ne le ferai pas. J'ai toujours vécu en dehors de la politique; je n'ai jamais brigué aucune faveur ministér elle... pas même les pa mes académiques ! Et puis, c e t si bon de se sentir libre. Je veux servir la France pour elle-même. Notre effort sera un effort individuel; mais il portera ses fruits, parce qu'il sera sincère et que nous y mettrons tout notre talent, toute notre âme ! Ne craignez rien, Ariel : le bon Dieu nous aidera, puisque nous combattons pour la bonne cause.

Quel brave cœur que Larrieu ! Je suis contente de partir avec lui.

* * *

20 septembre 1916.

Ma chère, très chère Sœur,

Tu vois, je tiens mes promesses et je commence dès maintenant à t'écrire mes impressions de voyage.

Nous sommes partis le 15 au matin de la gare du quai d'Orsay. Le compartiment était complet : un professeur de lycée, sa femme, cinq permissionnaires et le « Trio ». Nous fîmes causer les soldats, vrais montagnards du Béarn, qui allaient passer huit jours chez eux et embrasser leur femme et leurs gosses.

Ils nous racontaient leur vie de poilus tout en mangeant une bonne omelette aux poivrons, conservée dans une vieille boîte de chez « Amieux », sans oublier de se passer de temps en temps l'outre de peau de chèvre remplie du traditionnel « pinard ».

Ils buvaient « à la régalade », comme tous les paysans pyrénéens, et cela m'amusait. Oh ! les braves gens !

Les étrangers qui viennent chez nous ne connaissent pas la France tant qu'ils n'ont pas appris à connaître le Paysan. Qu'il soit breton, normand, gascon, poitevin ou provençal, le paysan français montre toujours les mêmes qualités d'endurance, de bon sens et d'épargne.

C'est le gardien de nos traditions, le gardien de notre foi, je pourrais dire, le gardien de notre sol !

La guerre actuelle l'a bien prouvé. Si au mois d'août 1914, la France entière s'est levée pour repousser l'Allemand, c'est tout de même la classe paysanne qui a donné à la Patrie le plus grand nombre de défenseurs. L'ouvrier est utile à l'arrière; c'est lui qui doit fabriquer les canons, les obus et tous les engins que nécessite la guerre moderne. De ce fait, un grand nombre d'ouvriers français se sont trouvés à l'abri dans les usines. Mais le paysan, lui, ne sait pas tourner un obus ou limer une pièce. Il est attaché à la terre, il la défend, il la garde, il lui donne son temps, sa peine, son sang, sa vie !

Nous devons le dire hautement et fièrement, nos armées qui ont fait l'admiration du monde sont composées aux trois-quarts de paysans, et ce sont peut-être les qualités d'opiniâtreté et d'endurance du paysan jointes à la « *Furia francese* » propre à notre race, qui font du soldat français le meilleur soldat du monde. Je pensais à tout cela en regardant mes braves gascons boire leur « pinard » et en les écoutant parler du « Pays », de ce coin de terre où ils sont nés, où leurs pères ont vécu, où leurs enfants grandissent à l'ombre du clocher, où

la femme restée seule à la maison cultive vaillamment les champs que l'homme est allé défendre.

Que veux-tu, j'aime les paysans. Certains se moquent de leur simplicité; moi, je les admire et les vénère.

* * *

Bordeaux — A bord du *Rochambeau*

Des officiers se tiennent devant une grande table, et les passagers défilent devant eux afin de faire viser leur passeport, déjà visé et revisé à la préfecture de police. On ne prend jamais trop de précautions !

Quand c'est notre tour, Larrieu comme chef de bande, passe le premier et présente nos trois passeports. Le capitaine lève le nez, rajuste ses lunettes et demande en nous désignant, Lecomte et moi :

— Ce sont vos filles ?...

J'ai eu de la peine à ne pas éclater de rire. Au fond, Larrieu était très vexé. Il m'a demandé quelques instants plus tard, et très sérieusement : « Ai-je l'air aussi vieux que çà ? »

On nous conduisit dans nos cabines et la vie de bord commença, monotone, mais somme toute, agréable.

Ma pauvre sœur, nous avons pour voisines de couchettes des Suissesses, qui parlent allemand à

notre nez ! Quel dommage que nous soyons en eau neutre ! Ces Gretchen ont le cœur sensible, et je me retiens de rire, quand je vois que le tangage les fait grimacer et que les garçons sont obligés de hisser sur le pont ces masses de chairs molles qui font « bafouer l'Allemagne ».

Larrieu a pour voisin un brave Avignonnais que nous appelons « Tartarin ». Il a 50 ans et s'en va rejoindre son beau-frère établi dans l'Ouest canadien près de Wilkie. C'est un ancien domestique qui s'exile dans l'espoir de ramasser quelques sous et de revenir couler des jours heureux en Avignon — (les Français sont tous les mêmes, ils ne s'expatrient jamais pour de bon). Ce brave homme n'avait jamais vu de transatlantique avant de mettre le pied sur le *Rochambeau*. Il n'avait même jamais vu la mer ! Aussi tout l'émerveille. La salle à manger et les tables de roulis font sa joie. Hier, après dîner, il nous a glissé à l'oreille : « Ce qu'on mange bien ici ! 4 plats... et du vin ! »

Pauvre Tartarin ! Que deviendra-t-il cet hiver dans les neiges du Canada, loin de son beau soleil de Provence et privé de son ayoli ?

* * *

Samedi 26 septembre.

Nous entrons dans le port de New-York. Le pilote vient de monter à bord. Déjà on aperçoit la fameuse statue de la Liberté éclairant le monde. C'est une statue colossale (sans K !) ; on dit que ses yeux sont grands comme des fenêtres. Est-ce exact ? Je me méfie un peu. Il y a fenêtre et fenêtre.

Là-dessus je t'embrasse fort et je descends boucler ma valise.

* * *

15 octobre.

Çà y est ! Je suis en Amérique.

Que d'idées saugrenues nous nous faisons des États-Unis en Europe ! New-York m'a déçue. Tout de suite, la ville m'a semblé sale, noire, tapageuse et peu accueillante. Vraiment, l'arrivée du Trio à New-York vaut la peine d'être contée.

Je vois encore Larrieu avec son costume de Montmartrois, son feutre de rapin, une énorme sacoche bourrée de je ne sais quoi en bandoulière et deux ou trois colis dans chaque main ; Lecomte, encombrée d'un carton, d'un plaid, d'un manteau, enfin tout un équipement d'hiver. — Et, ce jour-là, il faisait au moins 78° à l'ombre !—Et moi, pauvre

interprète de fortune, demandant mon chemin à des passants qui ne comprenaient pas un traître mot de ce que je leur disais et qui me baragouinaient des explications embrouillées augmentant encore mon embarras.

Enfin, à bout de souffle, nous montons dans un tramway... au petit bonheur... Tout à coup, patatras : les vitres volent en éclats, des femmes effrayées crient et courent dans tous les sens. Le tramway vient d'être tamponné par un autobus. Nous sortons de cette voiture fracassée, un peu pâles, nous nous comptons, nous comptons nos paquets, et, gaillardement nous prenons le parti de monter dans le chemin de fer aérien.

Après avoir été bien pressés, tassés, écrasés, bousculés par des voyageurs impatients, nous descendons sains et saufs à la 42ème rue et nous nous dirigeons sans perdre une seconde vers l'hôtel qu'on nous avait indiqué.

Jamais je n'oublierai la tête des garçons quand nous fîmes notre entrée triomphale dans le *hall*. Ils étaient atterrés. Ils regardaient alternativement la sacoche de Larrieu, la couverture de Lecomte, mon carton à chapeau et se demandaient s'il fallait ou non recevoir des hôtes aussi peu décoratifs. Enfin, comme nos dollars valaient ceux des milliardaires, on consentit à nous loger.

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, je sortis dans l'espoir de trouver un appartement plus agréable et moins dispendieux. Je revins abasourdie et si fatiguée que je ne songeais qu'à ne plus bouger. J'avais failli me faire écraser au moins vingt fois. Quand on se promène à New-York, il faut regarder à droite, à gauche, devant, derrière, au-dessus et au-dessous de soi ; le danger est partout.

Que les Parisiens qui trouvent la circulation difficile sur nos boulevards viennent donc faire un tour sur Broadway ! Cela leur fera apprécier leur bonheur.

Ces gratte-ciel m'ont déçue. Je m'attendais à voir quelque chose d'imposant. Eh bien, non, ce n'est que bizarre. Je crois que le premier gratte-ciel a été construit pour épater les populations ; le deuxième pour être plus haut que le premier, et la manie du record a fait le reste. A l'heure actuelle, le gratte-ciel a obtenu droit de cité dans toutes les villes américaines, et pour qu'un commerçant, un industriel, un docteur ou un avocat ait l'air de faire des affaires d'or, il lui faut installer ses bureaux dans « les hauteurs ».

Il y a quelques années, alors que j'habitais encore ma province, je me disais en bretonne naïve que le fait de vivre au quarantième étage, tout près du ciel, devait élever l'esprit et le cœur

Autre illusion que la dure réalité m'a enlevée. Non, croyez-moi, pour se sentir près du ciel, point n'est besoin de monter si haut. Je sais, au fond de ma Bretagne, une colline couverte de chênes noueux et de bruyères roses. Prenez le petit sentier tapissé de mousse qui conduit au sommet. Asseyez-vous au pied du vieux menhir et laissez passer les heures en écoutant la chanson du vent dans les ajoncs de la lande. Bientôt, les derniers rayons du soleil embraseront les bois sombres et teindront d'or pâle les eaux vertes de l'Odet. Puis, l'angélus sonnera au vieux clocher à jour de Locronan. Alors, vous vous sentirez enlevés sur les ailes de l'idéal, haut, bien haut dans le bleu. Mais ne prenez jamais un ascenseur express qui vous conduira tout d'une traite au quarantième ou au cinquantième étage d'un « building ». Vous y trouveriez probablement un « roof garden » où il vous faudrait avaler un « ice cream soda » ou un « cocktail » en écoutant des « rag times ». Décidément non, je n'aime pas les « gratte-ciel ». Je n'aime pas le chemin de fer élevé. Je n'aime pas le « subway », parce que tout cela est antiartistique, parce que tout cela représente le progrès et que j'ai horreur du progrès. Je suis une retardataire, une arriérée. Je regrette de tout mon cœur le bon vieux temps des diligences, la belle époque

qu'ont vécu nos grands'mères, où l'on prenait le temps de penser, de prier, d'aimer et d'être heureux. Le progrès a rendu l'homme triste, parce qu'il lui a créé une vie factice. Mais à quoi bon lutter contre un mal sans remède ! Quoi qu'on dise et qu'on fasse, l'humanité continuera cette course effrénée vers ce qui n'est que le fantôme du bonheur.

* * *

25 octobre 1916.

Ma chère et douce Sœur,

Nous avons enfin trouvé un logis à notre goût. C'est un gentil appartement dont les fenêtres donnent sur le parc et qui possède sept robinets à eau chaude. Je suppose qu'il n'y en a pas autant dans tout Quimper-Corentin ! Hier, nous avons passé la journée à nous installer. Lecomte a placé un peu partout des nœuds tricolores et de petits drapeaux. Notre salon ressemble à celui d'un député républicain attendant une délégation de ses électeurs, un jour de 14 juillet ! Ne ris pas : à l'étranger, on a besoin d'évoquer la Patrie.

Ce matin nous sommes allés entendre la messe chez les Pères de la Miséricorde. Tu ne saurais imaginer notre joie... Le Père qui a prêché avait

un sympathique accent aveyronnais qui fleurait bon le « cassoulet » et le « chabichou », un vrai parfum de terroir. Après l'office nous sommes allés rendre visite à notre nouveau pasteur. C'est un tout jeune prêtre, exubérant, vif, alerte, répandant partout sa belle et saine gaîté méridionale et son bon sens de fils de l'Auvergne. J'espère que nous le verrons souvent.

Après le déjeuner, promenade dans le parc. Ah ! elle n'a pas été longue, notre promenade ! Nous nous amusions innocemment à jeter des « cacaouëts » aux écureuils, qui sont de petites bêtes très drôles et pas trop sauvages, quand nous nous aperçûmes que les passants nous regardaient en ricanant et que les enfants nous suivaient pas à pas, pour mieux nous contempler. J'eus bientôt la conviction que c'était le costume « montmartrois » de Larrieu qui provoquait cette gaîté. Ma chère, les écureuils n'avaient plus aucun succès. Nous battîmes discrètement en retraite suivis de quelques gamins qui persistaient à regarder ce pauvre Larrieu avec un étonnement mêlé d'admiration et de crainte, comme s'il eût été l'éléphant blanc du jardin d'acclimatation. Et l'on prétend que seuls les Français sont badauds !

Là-dessus, bonne nuit.

* * *

30 novembre 1916.

Décidément, nous sommes des êtres susceptibles d'adaptation. Voilà à peine deux mois que le Trio est en Amérique et déjà New-York me semble familier. Je m'amuse à observer ses habitants.

Je m'aperçois que l'étiquette de « peuple américain » réunit les individus les plus disparates. Ouvrez tout grand vos yeux en passant dans la rue, écoutez vos voisins dans l'omnibus, observez l'employé qui vous sert dans les magasins; vous vous apercevrez bien souvent que l'« Américain » auquel vous parlez est aussi étranger que vous et qu'il massacre la langue de Shakespeare étrangement. Sous l'uniforme américain, je veux dire le visage soigneusement rasé et le pli au pantalon, vous devinerez bien vite l'Italien, le Grec, le Saxon, le Slave, le Hongrois, le Celte, l'Espagnol Je crois que les États-Unis contiennent une quantité variable de toutes les races connues.

En général, les émigrés se groupent suivant leur nationalité Chaque clan a ses journaux, ses clubs, ses prêtres; et, dans les familles, on parle la langue des ancêtres. Ces déracinés gardent longtemps encore sur cette terre lointaine l'amour de leur clocher et les traditions léguées par les aïeux.

Une partie de la population des États-Unis se compose de gens qui, se sentant mal à l'aise dans leur pays, ont traversé les mers à des époques variées pour venir chercher dans le nouveau-monde la liberté, le bonheur, la richesse. Ils se sont adaptés le plus vite possible aux conditions de vie et aux mœurs de leur nouvelle patrie Ils se sont intéressés à sa vie politique, parce que les destinées de la nation influençaient forcément leurs propres destinées. Bientôt, à la communauté d'intérêts s'est ajoutée la communauté de langue; puis la communauté d'idées; puis, peu à peu, le sentiment patriotique est né, il s'est développé, il s'est répandu et il se fortifie à mesure que montent les jeunes générations nées sur le sol américain.

Il est probable que dans quelques mois, dans quelques semaines, l'Amérique, terre de a liberté, se lèvera pour défendre la liberté du monde et je sais que ses fils feront vaillamment leur devoir. Certains feront taire la voix de la race, la voix du sang même, pour ne plus entendre que l'appel enthousiaste de « l'Oncle Sam ».

J'espère de toute mon âme que bientôt la formidable force américaine se dressera devant l'Allemagne épouvantée et que les soldats de la grande république, se souvenant de La Fayette,

lutteront de concert avec nos poilus pour délivrer notre pauvre France meurtrie.

Je crois qu'une telle guerre achèvera la fusion du peuple américain. Plus tard, les jeunes gens se souviendront qu'ils se sont battus pour la défense du même sol, ils comprendront la grandeur de l'idée de Patrie pour laquelle ils auront risqué leur vie et ils transmettront à leurs fils cet enseignement glorieux.

* * *

2 novembre.

Ma chère petite sœur,

Grande nouvelle ! Le Trio a fait ses débuts le 26 octobre dernier sous les auspices de l'Alliance Française de New-York. Le président, M. Ch.-A. Downer, avait choisi pour notre première soirée une salle select, l'*Aeolian Hall*, où se donnent généralement tous les grands concerts de la saison. C'est une salle très vaste, luxueusement décorée dans un *building* en renom. J'aurais aimé que la scène fût plus petite, qu'elle eût des décors, une rampe et surtout un tapis ! Ce diable de parquet était ciré et luisant comme le plancher d'un parloir de religieuses. Lecomte et moi marchions là-dessus

comme des poules sur des œufs, avec la secrète crainte de perdre pied au beau milieu d'une chanson et de faire scandale.

Mais rassure-toi; personne ne parut s'apercevoir de l'absence des décors. Nous avions un public sympathique, enthousiaste, vibrant. C'était un vrai plaisir de chanter la France devant de tels auditeurs. Les chansons bretonnes obtinrent un gros succès : mais, quand Lecomte chanta « C'est encore la France » l'enthousiasme devint du délire; la moitié de la salle était debout et les artistes étaient pour le moins aussi émus. Ce soir-là j'ai acquis la certitude que notre œuvre serait féconde et que nous ferions ici du bon travail français. Je t'écris ce mot à la hâte; je sais qu'il te fera plaisir.

Ta France Ariel.

* * *

15 novembre.

Le Trio voyage... et ce n'est pas sans difficultés. Mon rôle de cicérone n'est guère enviable je vous le jure. Il faut constamment que je bataille avec les employés des gares, des tramways et même les policemen, pour obtenir un renseignement intelligible. Résultat : nous nous trompons

trois fois sur quatre. Nous montons dans des omnibus qui nous conduisent là où nous ne voulons pas aller, nous manquons nos trains, nous nous faisons écorcher tout vifs par les chauffeurs et les cochers, qui devinent en nous des étrangers : de bonnes poires ! — nous supportons tout cela avec une philosophie sereine, trop heureux de sortir sains et saufs de la cohue des grandes villes américaines.

Avant-hier nous étions à Philadelphie dans un hôtel qui passe pour chic ! Les hôtels américains sont très luxueux et, somme toute, assez confortables. Mais la liberté du voyageur n'y est nullement respectée. Je vous étonne ? Eh bien, écoutez mon histoire :

Mercredi dernier, vers sept heures du soir, Lecomte et moi répétions une petite Saynète que nous comptons ajouter à notre répertoire. Nous ne faisions pas de bruit... ou presque pas. Tout à coup on frappe à la porte, j'ouvre et je me trouve en face d'un des garçons de l'hôtel qui me dit de son air le plus important :

— On se dispute ici ?

— On se dispute, fis-je interloquée... mais pas du tout, nous travaillons tout simplement.

— Alors, ajouta le garçon inexorable, je vous prierai de faire moins de bruit en travaillant.

Votre voisin s'est plaint qu'il ne pouvait dormir.

— « Mais, fit Lecomte furieuse : il n'est que sept heures ! Ce n'est pas notre faute si nos voisins se couchent comme des poules.

— Votre voisin a le droit de se coucher quand bon lui semble. Vous ne devez pas faire de bruit dans votre chambre; c'est dans les règles de l'Hôtel. Là-dessus, le larbin s'éloigne fier comme Artaban. Je restai abasourdie. Le respect exagéré de la liberté individuelle nuit parfois à la liberté même, pensai-je avec tristesse. La petite liberté que j'ai prise a gêné mon voisin; il s'est plaint et l'on m'oblige à me taire. Mais où commence la liberté de mon voisin et où finit la mienne? *That is the question!*... C'est même une question que je n'ai pas envie de résoudre.

* * *

15 février 1917.

Ma chère Sœur,

Enfin, nous allons partir de New-York et pour de bon! il ne s'agit plus d'une petite tournée de sept ou huit jours; cette fois, nous partons pour l'*Ouest*. Comprends-tu bien pauvre bretonne de Quimper-Corentin, comprends-tu le sens de ce mot magique?

L'Ouest où coule le Mississipi, le père des eaux, et l'Ohio aux rives fleuries de mimosas (c'est la chanson qui le dit). L'Ouest, patrie des créoles aux yeux de velours; pays des plaines immenses couvertes de lourds épis dorés; l'Ouest, terre des troupeaux indomptés et des cow-boys bronzés et superbes comme de jeunes chefs indiens. Ne crains rien, chère provinciale, je ne me laisserai pas emporter en croupe par un de ces farouches enfants de la prairie et je ne finirai pas mes jours dans un ranch !

Mais je t'avoue que je suis contente de partir pour l'inconnu, j'en ai assez de voir les gratte-ciel de New-York s'allumer chaque soir comme les châteaux enchantés que nous regardions jadis dans le stéréoscope de grand'mère.

Nous partons dans dix jours. Tu recevras des cartes postales qui t'initieront aux mystères de l'Ouest américain.

Je t'embrasse fort,

France ARIEL.

* * *

26 février.

Ma très chère Sœur,

Notre voyage dans l'Ouest est à l'eau, et bien à l'eau. C'en est fait, je ne verrai ni les créoles aux yeux de velours, ni les mimosas des rives de l'Ohio, ni les forêts vierges, ni les grands blés dorés, ni les superbes cow-boys dont les romans de Gustave Aimard me faisaient rêver il y a quelque dix ans. Lecomte vient de tomber malade tout d'un coup. Le docteur est venu il y a trois jours; il l'a examinée et il a déclaré tranquillement :

— « Madame, il faut que je vous opère le plus tôt possible ! » J'étais atterrée, Larrieu n'en croyait pas ses oreilles et Lecomte n'en menait pas large. On a toujours une certaine appréhension à se dire : « Demain, je serai étendue sur une table; un monsieur en blouse blanche m'ouvrira, puis me recoudra avec une longue aiguille et du fil d'argent. » J'avoue que ces pensées doivent être fort désagréables, car elles évoquent toujours le spectre de la mort, cette hideuse vieille aux doigts crochus qui rôde autour des malades.

Lecomte fut très courageuse. Elle prit le taureau par les cornes et le jour même je la conduisis à l'hôpital de la Miséricorde, où elle fut opérée deux

jours plus tard par un jeune chirurgien très adroit. Tout s est très bien passé; dans quelques semaines, Lecomte sera sur pieds. Ah ! les chirurgiens sont expéditifs en Amérique. Aussi tout le monde y passe. Il n'y a guère de dame, jeune ou vieille, mince ou grasse, qui ne puisse confier à sa voisine en grignotant un biscuit à l'heure du thé :

— « Ma chère, imaginez-vous que l'an dernier, où le mois dernier, j'ai subi une opération très grave on m'a enlevé ceci, cela et autre chose ». Tout cela est débité en souriant, avec une petite mine fière et des regards de dédain pour les pauvres femmes qui ne connaissent pas encore les ivresses du chloroforme ou de l'éther.

Tu sais, en Amérique, une opération, c'est comme un rhume de cerveau; on ne peut l'éviter : on l'a eu, on l'a, ou on l'aura.

Toute à toi,

FRANCE.

* * *

3 mars 1917

Ma chère et douce Sœur,

Ce soir, je suis libre, libre comme l'oiseau. J'en profite pour faire un brin de causette en famille. Lecomte va beaucoup mieux; le docteur n'a pas

exagéré : elle sera debout dans quelques jours et j'espère que nous pourrons reprendre nos concerts vers le milieu d'avril. Je suis allée la voir cet après-midi : elle cause gaîment ; elle boit, mange, dort et ne songe qu'à se guérir. De ce côté plus d'inquiétudes.

Maintenant laisse-moi de raconter un épisode de la vie cosmopolite de New-York.

Il y a environ une semaine, nous avons reçu une carte d'invitation au « Jeudi » littéraire et artistique de Mme la Marquise de X. Comment cette invitation est-elle tombée dans notre boîte aux lettres ? Je me le demande encore. Tu sais que je suis curieuse ; j'avais envie de voir ce gros bonnet aristocratique égaré sur Broadway et je demandai à Larrieu de m'accompagner chez Mme la Marquise. Nous arrivâmes vers 10 heures du soir. Les salons étaient déjà bondés ; il y avait du monde jusque dans les vestiaires et même dans l'escalier. La maîtresse de maison (de beaux restes soigneusement conservés) trônait dans un grand fauteuil et recevait, avec des airs de reine déchue, les compliments de ses invités et admirateurs.

Nous lui fûmes présentés par un Dr Roumain que nous ne connaissions pas du tout. Après quelques instants d'un entretien dont la pluie et le beau temps firent les frais, elle trouva le moyen de

nous raconter l'histoire de sa très illustre maison. Cette noble dame, descend de « Napoléon » (ni plus ni moins, ma chère). Son père était le fils d'un fils illégitime du grand Napoléon et sa mère était la fille non moins illégitime de Napoléon le petit. Je n'ai jamais vu une femme mettre tant de ferveur à prouver une gloire aussi équivoque. Naturellement le mobilier du salon était de style empire et le portrait en pied du vainqueur d'Yéna occupait la place d'honneur.

Enfin un petit monsieur sec et chauve se fraya un passage à travers la foule et vint saluer cérémonieusement la marquise, qui minauda des choses aimables, le fit asseoir et ne manqua pas sans doute de vanter à sa nouvelle victime les origines glorieuses de sa lignée. Je profitai de ce moment de répit pour regarder mes voisins. Il y en avait de tous les âges et de tous les mondes : un Persan, un consul chinois, une danseuse slave, un chanteur argentin, une très célèbre artiste venue de je ne sais où, qui avait trouvé un art nouveau dérivant à la fois de la danse et de la pantomine, et brûlait de prouver à la compagnie son talent et l'excellence de sa méthode. On entourait beaucoup un fameux compositeur, dont personne n'avait jamais entendu parler. Il s'appelait . . . je ne sais comment ; il était vêtu d'une soutane comme un prêtre et portait,

épinglé sur la poitrine, toute une brochette de décorations voyantes et douteuses. Ce virtuose racontait à qui voulait l'entendre que le Saint-Père, enthousiasmé par son merveilleux talent et sa ressemblance avec le grand Listz, lui avait permis de porter le costume ecclésiastique, afin que cette ressemblance fût plus parfaite encore. Là-dessus, une dame un peu mûre, très fardée et assez peu vêtue, supplia « le cher Maître » de bien vouloir jouer quelque chose. Le maître ne se fit pas prier; il passa ses doigts maigres dans sa chevelure clairsemée, à la façon de Kubelick, prit une pose inspirée et...fit éteindre les lumières. Alors commença une succession folle de pianissimo et de forte, de tara boum boum et de trilles, de roulements de tonnerre et de soupirs. On ralluma. Le maître avait encore les yeux fixés au plafond, un pied sur la pédale et les doigts sur les touches du piano. Il paraissait en proie à une véritable extase musicale. Les piaulements de ces dames le firent retomber de son ciel. On entendait : « Oh ! cher Maître, quel talent, quel feu ! » —« Vous m'avez fait vivre des minutes exquises ! »—On s'arrachait le sosie de Listz qui, docilement, se laissa conduire à la salle à manger, afin de se refaire un peu. Je l'aperçus quelques instants plus tard, il dévorait. Les sandwiches disparaissaient comme par enchan-

tement à la grande admiration de ses dames d'honneur, qui s'empressaient et dévalisaient le buffet à son profit. Pauvre homme ! il n'avait peut-être pas dîné. J'en avais assez. Je me mis à la recherche de Larrieu, qui fumait tranquillement son éternelle cigarette, assis sur la plus haute marche de l'escalier. Nous filâmes à l'anglaise, heureux de quitter cette maison qui empestait le patchouli et le vieux *Cold Cream.*

Dehors, Larrieu éclata : « Avez-vous vu, Ariel ! Avez-vous vu cette bande de maniaques et de rastas ? C'est inconcevable. Cette danseuse m'a fait l'effet d'une histérique. Quant au compositeur, c'est un fou, un vrai fou. Est-ce que l'on devrait laisser un individu comme celui-là se travestir en prêtre ? C'est une honte et une duperie. Je ne crois pas un seul instant que le Saint-Père ait permis quoi que ce soit à ce bonhomme-là ; c'est un monteur de bateau, pas autre chose, quelle clique, mon Dieu, quelle clique ! Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il y avait là-dedans une trentaine d'Américains qui, de bonne foi, s'imaginaient être dans un véritable milieu artistique et littéraire de France ! Ils croiront peut-être que, chez nous, tous les artistes sont plus ou moins des rastaquouères ! »

Larrieu a raison, ma pauvre sœur. Tu ne saurais croire à quel point l'Amérique est infestée de gens sans aveu, qui sont ou se disent Français et qui nous discréditent aux yeux des Américains.

C'est un peu ce qui fait que, dans certains milieux, Paris, la vie française et surtout la femme française jouissent d'une réputation assez peu enviable. L'Amérique toute entière admire notre vaillante armée, elle applaudit à la victoire de la Marne, elle cria Hurrah ! au moment de « Verdun ». Elle sait par les journaux que les femmes de France supportent vaillamment l'absence, les privations, le chagrin, la misère même ; elle sait aussi que plusieurs sont mortes en soldats dans les ambulances et dans les hôpitaux. L'Amérique sait tout cela et en sœur très aimante, elle compatit à nos douleurs, elle allège nos souffrances en envoyant sans cesse de l'argent, des vivres, des médicaments et surtout d'excellents docteurs et d'admirables infirmières.

Oui, certes, l'Amérique respecte, admire, aime la France d'aujourd'hui, elle a confiance en la France de demain ; mais elle garde certains préjugés contre la France d'hier. On entend trop souvent des phrases comme celles-ci :

« Ce qu'on s'amusait à Paris, avant la guerre ! J'y suis allé en 19. . ., les « Folies Bergères », « la Pie qui chante », « le Rat mort », « Tabarin », « le

Moulin de la galette », « l'Abbaye », oh ! je connais tout cela ! que de bons souvenirs j'ai laissés dans ce Paris, patrie des gais compagnons et des jolies femmes ! »

Évidemment, mon Américain lesté d'un portefeuille bien garni, était arrivé sur nos boulevards avec l'intention de mener joyeuse vie Un guide complaisant l'avait conduit tout droit sur la Butte et lui avait fait visiter tous les endroits « vraiment parisiens ». Il ne se rendait pas compte que tous ces cabarets, tous ces lieux de plaisir sont faits uniquement pour les étrangers et que tous ces bons compères qui l'admettaient si volontiers en leur compagnie le considéraient comme une « bonne poire » et vivaient à ses dépens.

Non, les trois-quarts des étrangers qui venaient chez nous avant la guerre ne connaissaient point la France. Ils n'en voyaient que la partie décomposée qui étale ses vices à tout venant, tandis que la vraie France, celle de la famille restée fidèle à ses traditions, demeure soigneusement fermée à l'intrus qui voudrait forcer sa porte à coups de billets de banque. J'ai entendu dire ici que la famille française n'existait pas. Cela m'a fait bondir. Qu'on vienne donc vivre dans notre vieille Bretagne, qu'on parcoure toutes nos provinces, de Provence en Artois, de Bourgogne en Saintonge, qu'on s'ar-

rête dans nos fermes pour manger la bonne omelette au lard arrosée d'un verre de picolo; c'est là et non point aux Folies-Bergères ou dans les bouis-bouis du quartier latin, que se rencontre la vraie famille française. Car elle existe et elle est solide. Seulement pour y entrer, il faut montrer patte blanche. Les salons de nos grand'mères n'étaient pas des places publiques, comme celui de Mme la Marquise. Et cependant, quoi de plus charmant que la vie de famille chez nous. Ces intérieurs un peu surannés où l'on garde précieusement les portraits des ancêtres et les souvenirs du temps passé; ces vastes armoires de chêne où le linge de toile rangé en piles régulières embaume l'iris et la lavande, ces grands placards remplis de confitures odorantes, que la maîtresse de maison fait elle-même chaque année. Ces dîners où l'on s'amuse de si bon cœur en buvant une bonne bouteille de vieux vin couverte de toile d'araignées et de poussière, une vraie bouteille de derrière les fagots, qui fait un peu tourner les têtes.

Et les bonnes soirées autour de la bûche qui flambe, les idylles qui se terminent par la bénédiction nuptiale et un plantureux repas de noce. Tout cela, c'est la vie de famille en France, un peu patriarcale, un peu vieillote peut-être, mais pleine

de devoirs accomplis simplement et de joies saines et profondes.

Cette vie-là, l'étranger, l'Américain ne la connaît pas.

Bonjour à tout Quimper... je t'embrasse fort.

ARIEL.

* * *

Mars 1917.

Je viens de faire un tour sur la cinquième avenue et, ma foi, je n'ai pas perdu mon temps. Je flânais suivant mon habitude, jouissant de ce bel après-midi de mars et d'une bonne petite brise tiède qui annonçait aux New-Yorkais enfiévrés, que monsieur Printemps sortait enfin de sa coquille et que les lilas seraient bientôt en fleurs. Je marchais à petits pas, m'arrêtant devant les étalages, admirant ceci, critiquant cela, soupirant quelquefois, car, c'est ennuyeux à la fin, de voir tant de jolies choses qu'on ne pourra jamais acheter. Tout à coup, je restai interloquée devant un Vénus de ingénieux avait suspendu deux ampoules enfermées Milo transformée en lampe électrique. Aux deux bras amputés du chef-d'œuvre grec, un marchand dans des globes rose tendre. Cette reine de

l'Attique avait l'air fort gênée de se trouver là en compagnie d abats-jour multicolores et « art nouveau ». Elle qui n'avait connu que l'antique lampe fumeuse éclairant les amphores remplies d'olives mûres et les grands coffres sculptés où s'asseyaient parfois de belles jeunes filles vêtues de souples tuniques blanches. J'offris à cette incomprise martyrisée par un profane, mes plus sincères condoléances et je poursuivis mon chemin en songeant à la triste destinée des chefs-d'œuvre. Il me revint à l'esprit qu'en passant rue de Rennes vers la fin de 1914, j'avais vu la tête grimaçante de Voltaire coiffée d'un magnifique passe-montagne bleu de Roi. Le sourire diabolique de l'auteur de *Mérope* avait l'air mal à l'aise sous ce casque de héros. J'ai toujours pensé que ce jour-là, Voltaire avait été victime d'une Gretchen aux tresses blondes qui avait voulu lui jouer un bon tour et venger le grand Frédéric. Un luxueux magas n de modes attira mes regards Toutes les nouveautés de la saison étaient là, posées élégamment sur des têtes de cire éternellement souriantes.

A force de vouloir imaginer des choses sensationnelles, nos couturiers et nos modistes imaginent des bêtises. Déjà, l'été dernier nous avons porté des guirlandes de légumes ; qu'allons-nous inventer de neuf pour ce printemps ? Des en-cas. Pourquoi

pas des tours Eiffel ou des aéroplanes ? Nous nous sommes moquées des grandes dames du XVIIIe siècle qui posaient coquettement sur leurs perruques poudrés à frimas des amours de petites frégates auxquelles ne manquaient ni une voile, ni un agrès. Nous ne sommes guère moins ridicules. A la frégate de nos grand'mères s'attachaient les souvenirs glorieux des exploits de la « Belle-Poule » ; tandis qu'un parapluie, fût-il en ruban mauve, ne rappelle que les longues journées maussades, le bruit mat de l'averse qui bat les vitres, les courses dans les rues boueuses, d'où l'on rentre trempé et las. Décidément, j'aime mieux la Belle-Poule !

Mais n'allez pas croire que les Américaines manquent de goût et de sens artistique, parce qu'une sotte a épinglé un parapluie sur un chapeau et qu'un ignorant a méconnu la beauté de la Vénus de Milo ! Je sais de petites employées de New-York qui ont, ma foi, autant de chic que nos célèbres midinettes. Je connais des femmes qui savent choisir un tableau, une reliure, une étoffe et qui font de leur « Home » quelque chose de vivant, de personnel, de charmant. Il faut avouer cependant que les amateurs du « Kolossal » sévissent en Amérique plus que chez nous.

On y voit trop de ces vilaines bâtisses sans style décorées de fausses poteries et de vitraux clin-

quants, imaginées sans doute par des cerveaux alourdis par la bière et la saucisse de Franckfort.

Quand le propriétaire est riche, l'artiste essaie de donner une idée de la fortune du « Patron ». J'ai vu une salle de bain lambrissée de marbre blanc comme un caveau funéraire, où les tuyaux et les robinets sont faits d'or pur. En pénétrant dans ce fastueux temple de l'hydrothérapie, on a tout de suite l'impression que le maître de céans « vaut » au moins deux ou trois millions Évidemment, c'est très flatteur. Mais ces laideurs ne se rencontrent guère que chez les parvenus. Les Américains de vieille souche ont su échapper aux charmes du « Kolossal », et tel roi de l'acier, des chemins de fer ou du charbon, possède des collections qui ne seraient pas déplacées au Louvre. Il y a quelques années, un milliardaire s'amusa à reconstituer le boudoir de Madame de Pompadour et le légua ensuite au musée de sa ville natale.

L'atmosphère de Versailles flotte dans cette pièce. Il semble que la jolie marquise va paraître vêtue de sa large robe à paniers. Sûrement, elle s'assiéra dans cette bergère, là, près de la fenêtre; elle posera ses pieds fins sur ce coussin aux teintes pâlies; ses doigts blancs ouvriront la mignonne tabatière d'or et joueront négligemment avec cet éventail d'ivoire. On est un peu déçu en sortant

de se retrouver dans une grande ville moderne, à quelque mille lieues du palais de la favorite.

Quel pays étrange et attirant que cette Amérique, où tourbillonnent tant d'idées nobles et généreuses, où le pauvre diable d'aujourd'hui sera le milliardaire de demain, où le même homme est à la fois un faiseur d'argent prosaïque et un Mécène délicat, aimant les arts et protégeant les artistes comme un grand seigneur florentin.

* * *

Mars 1917.

Joffre est à New-York !

Tous les flegmatiques Américains se démènent à qui mieux mieux, pour faire au grand Maréchal un accueil digne de lui et digne d'eux. On travaille sans relâche. Les drapeaux français et américains ornent les fenêtres, des guirlandes de verdures et des chaînes lumineuses parent les avenues et les « squares ». On organise des réceptions, des banquets, des parades. Les femmes portent crânement épinglées sur leur blouse ou le revers de leur costume tailleur de minuscules cocardes tricolores. La ville entière est sans dessus dessous et tous les New-Yorkais sont aux fenêtres ou dans la rue.

Vous ne sauriez croire combien ces manifestations sont émouvantes pour des Français. Nous sentons que ce n'est pas seulement au grand général, mais à la France entière que l'Amérique veut faire fête. C'est toute notre vaillante armée qu'elle veut applaudir et les vivats passeront par dessus l'Atlantique et iront réchauffer les cœurs de nos poilus qui se battent là-bas dans les Flandres, sur l'Aisne, sur la Meuse et jusqu'en Alsace. Nous sentons bien que malgré les boches qui encombrent son territoire l'Amérique est et restera la sœur de la France.

Grâce à l'amabilité de nos amis nous avions pu avoir de bonnes places et ne rien perdre de l'arrivée de Joffre. Dès que sa voiture apparut ce furent des hurrahs ! des cris de : Vive Joffre ! Vive la France ! poussés par des milliers de poitrines. Les hommes brandisaient leurs chapeaux, les femmes agitaient leurs mouchoirs et jetaient des fleurs sous les pas du vieux soldat qui très ému souriait et saluait à la ronde. J'étais si heureuse, si fière de voir l'enthousiasme de mes voisins que j'avais envie de les embrasser en guise de remerciement. Le soir, vers 9 heures, nous nous rendîmes à la bibliothèque où devait avoir lieu la présentation. Le maréchal était là, entouré de son état-major dans un grand salon tendu de velours rouge et orné de plantes vertes. Il paraissait un peu fatigué,

ce qui ne l'empêchait pas d'avoir pour chacun un mot aimable et une poignée de main robuste qui semblait dire : « Courage, on les aura ! » Larrieu lui parla en catalan au grand ébahissement de tout le protocole et je vis passer dans les yeux de Joffre un éclair de plaisir. Il revoyait sans doute la route poudreuse bordée de figuiers qui conduit au gai village de Rivesaltes, la vieille maison où s'est écoulée son enfance et où l'on mangeait de si bonnes galettes de maïs arrosées d'un joli petit vin de muscat doré comme un rayon de soleil. Car, vous le savez, Joffre est méridional. Un Catalan dira toujours « notre Joffre » d'un air qui signifie : « Nous vous le prêtons, mais il est à nous, ne l'oubliez pas ! »

A ce propos, on raconte que dans le midi, la famille du maréchal s'est accrue considérablement depuis le début de la guerre. Tous les Joffre (et ils sont nombreux dans les départements pyrénéens), se sont découvert une parenté plus ou moins lointaine avec le vainqueur de la Marne. On m'a conté l'histoire d'un brave tonnelier qui avait fait peindre sur sa boutique :

« Joffre, *tonnelier*, cousin du Maréchal »

Le bonhomme croit marcher dans le sillage de son glorieux parent ! Je suis sûre que le soir, à l'heure des journaux et de l'apéritif, quand les stratèges du village discutent les opérations en

buvant un pot de vin cuit, son opinion prévaut. Pensez donc, il doit savoir, lui, c'est son cousin, mon bon ! son propre cousin. Et puis, il y a autre chose : quel client assez peu patriote osera marchander en achetant une barrique fabriquée par un homme qui a joué avec « Notre Joffre », quand il était haut comme çà ! Mais, revenons à New-York.

Le lendemain, ce fut le défilé des enfants des écoles. Comme un bon grand-père qu'il est, le maréchal souleva de terre un amour de petite Américaine et l'embrassa sur les deux joues. Les cœurs des mamans battirent de joie et les enfants crièrent : « Vive papa Joffre ! » comme les poilus.

Puis, la délégation fut reçue en grande pompe à Columbia où des titres universitaires furent distribués. Joffre fut nommé docteur en philosophie, ie crois; M. Viviani et l'honorable M. Balfour furent aussi élus docteurs en quelque chose.

Il est curieux de remarquer que toutes les personnalités anglaises ou françaises qui accompagnent Joffre semblent des comparses, d'humbles satellites. Certes, on les traite avec beaucoup d'égards, mais le roi de la fête, celui vers qui vont les bravos et les sourires, c'est Joffre : il représente l'armée française.

Hier, à la fin d'un banquet au Waldorf-Astoria, un Américain se leva, saisit la chaise que le Maréchal avait occupée pendant le repas et se précipita à la recherche du gérant de l'hôtel. Il paya une poignée de dollars et emporta séance tenante dans son automobile, la chaise où le grand Joffre avait daigné s'asseoir. Je n'ai pas entendu dire qu'on ait acheté la chaise de Viviani, qui est pourtant fort bel homme et grand orateur. Oui ! mais, voilà, il n'a pas fait le coup de feu à la Marne et le plus bel habit noir du monde ne vaudra jamais un uniforme bleu horizon, souillé par la terre des tranchées et déchiqueté par les balles allemandes.

Joffre quittera l'Amérique dans quelques jours. Il emportera de biens touchants souvenirs et peut-être la certitude que bientôt... Mais, chut !... ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué... Çà porte la guigne.

* * *

Avril

C'est fait ! Les États-Unis ont déclaré officiellement la guerre à l'Allemagne. Je me doutais depuis le passage de Joffre que çà ne traînerait pas. Bernstoff et toute sa racaille de consuls bouclent leurs malles et s'apprêtent à filer dare dare racon-

ter au Kaiser comment la catastrophe s'est produite en dépit de leurs puissants amis, de leurs espions et de leur grand savoir diplomatique. C'est le Kaiser qui doit rire jaune à l'heure qu'il est.

Je suis passée ce matin chez notre épicier, que je soupçonnais d'être berlinois, rien que pour jouir de sa déconfiture. La longueur de son nez et la profondeur de ses soupirs m'ont édifiée sur sa véritable nationalité. Le pharmacien du coin qui, il y a quelques jours, affectait de parler allemand a prudemment placé dans la devanture de sa boutique un énorme drapeau américain que surmonte un écusson aux couleurs des alliés. Tous ces gens-là tremblent de tous leurs membres. Le camp de concentration les effraye; ils savent que les Américains ne plaisanteront pas et qu'il faudra être sage, ou bien gare !

Quelle joie chez nous, quelle joie pour la pauvre Belgique mutilée, quelle joie pour la Serbie ravagée de savoir que bientôt des légions de soldats, jeunes, vigoureux et bien équipés, chasseront l'Allemand de tous les pays envahis et les sauveront du Kaiserisme. Si le peuple américain est entré dans la lice, c'est pour de bon.

* * *

30 mai 1917.

AU CANADA

Ma chère et grondeuse sœur,

Nous quittons les États-Unis mercredi prochain et, pour un mois ou deux, nous allons planter notre tente au Canada. Je ne sais quel accueil nous attend à Montréal, mais je t'assure que je garde en somme, un bon souvenir de New-York. Nous y laissons des amis que nous retrouverons avec plaisir l'hiver prochain. Nous avons terminé la saison par un concert au profit de la Pouponnière. La soirée rapporta quelques centaines de dollars; tu vois que cela représente pas mal de bonnes bouteilles de lait crémeux dont les bébés de France profiteront.

Je puis dire que, maintenant, nous connaissons un peu l'est américain et que nous avons pénétré dans tous les milieux, même chez les milliardaires (ça t'épate hein ?). Je te connais, tu veux des détails; curieuse, va ! Eh ! bien ne t'en déplaise, un milliardaire est un homme en chair et en os comme les autres. Le premier que j'ai eu le plaisir de rencontrer est M. Otto Kahn, le fameux banquier francophile, qui donne pour toutes nos

œuvres de guerre et soutient tous nos emprunts. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, au regard aigu sous des lorgnons d'or. Il est de taille moyenne et vêtu avec une élégance de bon aloi qui sent son faubourg Saint-Germain. Il parle très purement notre langue et reçoit avec une amabilité qui met tout de suite à l'aise et fait oublier la puissance formidable de ses milliards. M. Kahn, comme beaucoup de riches Américains, travaille plus que le dernier de ses employés. Semblable au capitaine d'un navire, il est toujours là, prêt à veiller au grain et à donner le coup de barre.

Nous fûmes aussi présentés à Madame C. Vanderbilt par M. Lloyd Warren, un vrai Parisien, je dirai plus, un vrai boulevardier et un sincère ami des Français. Quand Mme Vanderbilt entra dans son salon suivie de quelques amis, je remarquai tout de suite que ses cheveux étaient coupés à la hauteur de l'oreille et tout frisés comme ceux de Mistinguett ! Elle portait une délicieuse robe de peau de suède beige et une petite toque également beige, très simple mais très chic. Cela formait un ensemble si jeune, qu'on s'étonnait de voir quelques fils d'argent courir parmi les frisons légers de sa chevelure. Et toujours la même sympathie

vibrante et chaude pour la France qui lutte contre un ennemi héréditaire et implacable.

Le salon de Mme W. K. Vanderbilt fut la dernière étape de notre tournée des milliardaires... et ce n'était pas la moindre. Tu sauras, pour ta gouverne, que l'on rencontre chez Madame W. K. comme disent ses amis, le dessus du panier de l'aristocratie américaine. Son hôtel est l'un des plus riches et des plus anciens de New-York. Un domestique en culottes courtes, ventru et important, nous fit entrer dans un boudoir japonais transformé en vestiaire. Au bout de quelques instants, Mme Vanderbilt elle-même vint nous inviter à la suivre dans un grand salon luxueusement, mais sobrement meublé, où flambait un joyeux feu de bûches. On nous présenta à la ronde et nous causâmes... de quoi ? Mais de la guerre, de la France, de Paris, de cette ambulance de Neuilly dont Mme Vanderbilt est la bonne fée et je crois même la fondatrice. Je sais de bonne source que, lorsqu'un soldat qui a été soigné à l'hôpital américain va dire au revoir à sa bienfaitrice, il s'en va lesté de bonnes paroles et d'un porte-monnaie bien garni, qui lui met du soleil dans le cœur et de la joie plein les yeux. Cela est donné si gentiment, si simplement, que le poilu bouleversé a tout juste le temps de dire merci

et de serrer très fort la main qui se tend en signe d'adieu.

Nous chantâmes... au fait, nous n'étions venus que pour cela ! Nous chantâmes des chansons bretonnes, et je me rappelle que dans un coin un vieux monsieur à cheveux blancs battait la mesure d'une main un peu tremblante.

La fille de Mme Vanderbilt était là. Elle aime beaucoup les chansons de Larrieu, qu'elle connaît depuis des années. C'est une toute jeune femme, très affable, très jolie. Avec son profil droit, ses sourcils bien arqués, ses cheveux bouclés et sa robe légèrement empire, elle me rappelait les portraits célèbres de madame Récamier ; mais c'est une Mme Récamier moderne, plus mince, plus fine, plus simple aussi et pas du tout bas bleu.

Ma chère et tyrannique sœur, je viens de faire des efforts méritoires pour t'écrire une lettre remplie de nouvelles et de documents inédits. Tu devrais m'adorer et tu me détestes ! Moi, je t'aime quand même.

F. Ariel.

* * *

22 mai 1917.

La femme la plus savante, la plus aimable et la moins coquette, c'est bien le docteur Felicia Robbins, la grande amie du Trio et ma mère adoptive, comme je l'appelle en riant.

A vingt ans, elle dut être fort jolie : blonde, gracieuse, pétillante d'esprit, gaie comme un rossignol et sentimentale comme une demoiselle de sous-préfet.

Les années ont passé, laissant leur empreinte... La jeune fille confiante, rêvant du prince charmant, est devenue une femme moderne, une femme cérébrale, une femme docteur parlant et écrivant quatre ou cinq langues, discutant de graves problèmes auxquels je n'entends goutte, traduisant de doctes auteurs anglais, français, allemands, suédois ou espagnols, travaillant dix heures par jour et ne quittant guère que pour dormir la bibliothèque de l'école de médecine où elle passe la meilleure partie de sa vie, compulsant de gros bouquins poudreux, qu'elle manie avec égards, comme de vieux amis un peu fatigués.

Toujours vêtue très simplement, un peu négligemment parfois ; on la prendrait volontiers pour une féministe, émule de Mrs Pankhurst, ou une adepte de l'armée du Salut en rupture d'uniforme.

Et cependant, quelle intelligence vive et souple, quelle personnalité charmante! Croyante d'instinct et même un peu mystique, aimant les lettres, les arts, la musique, récitant par cœur avec une sûreté de mémoire remarquable des pages entières de Victor Hugo, de Musset et surtout de Lamartine qu'elle adore. Je sais qu'elle taquine les muses de temps en temps; je n'ai jamais lu ses vers, mais je suis sûre qu'ils doivent être un brin romantiques et délicieusement « fleur bleue »

Le Dr Robbins est toujours la bienvenue chez nous; elle aime notre campement de bohèmes et vient de temps en temps prendre un petit air de musique qui lui fait oublier la médecine et les médecins Quelquefois, elle reste à dîner... et la nuit nous surprend, les coudes sur la table, écoutant notre amie qui nous raconte des histoires, — les siennes le plus souvent, — car elle a vu beaucoup de pays, beaucoup de gens, beaucoup de choses.

Elle nous dit son enfance à Bruxelles. Ses voyages en Suisse, au Mexique, à Cuba, où elle accompagnait une vieille marquise très délabrée et un peu folle, qui s'habillait comme une jeune fille et l'obligeait à fumer de gros cigares de la Havane, qui auraient donné le mal de mer à un officier de cavalerie. Elle nous raconte sa vie dans les montagnes du Kentucky, les distilleries cachées dans les

bois, les villages divisés par des vendettas implacables, l'homme vivant de chasse, de pêche et de contrebande, les coups de couteaux, les meurtres que l on punit en famille, sans le secours de la loi, les longues courses à cheval dans la nuit pour aller soigner quelques malheureux agonisant dans une hutte en pleine forêt... Puis son retour d'Allemagne au mois d'août 1914, la dureté de cet officier allemand qui voulait la faire fusiller comme espionne, parce qu'il l'avait entendue parler français.

Tout cela est raconté le plus simplement du monde, et notre amie ne se doute pas qu'elle fut bien souvent une héroïne.

23 mai 1917.

Monsieur Anatole Le Braz est à New-York ! Anatole Le Braz ! dès que ce nom est prononcé, les figures s'épanouissent, les bravos éclatent. Tout le monde le connaît, tout le monde l'a entendu, tout le monde l'admire, tout le monde l'aime ! De New-York à San Francisco, de la Nouvelle-Orléans à Saint-Paul, c'est le même enthousiasme, le même concert de louanges. M. Le Braz a fait la conquête du peuple américain et je dois dire qu'il a tout ce qu'il faut pour cela. Je ne connais pas de personnalité plus attirante que la sienne. Quand on a passé dix minutes en sa compagnie, on le quitte avec le regret de n'avoir pu en passer vingt. Quand

il parle, en public, c'est la même joie; les heures s'enfuient rapides comme des secondes, on oublie tout pour suivre cet évocateur puissant, qui nous entraîne bien loin et bien haut, au gré de sa fantaisie et de sa pensée. Puis, quand la voix souple et chaude s'est tue au milieu des applaudissements, avec le regret de n'avoir pu en passer vingt. Quand il parle en public, c'est la même joie; les heures s'enfuient rapides comme des secondes, on oublie tout pour suivre cet évocateur puissant, qui nous entraîne bien loin et bien haut, au gré de sa fantaisie et de sa pensée. Puis, quand la voix souple et chaude s'est tue au milieu des applaudissements on se dit : « Comment, c'est déjà fini ? quel dommage ! »

Je me rappelle une conférence sur la Bretagne donnée par M. Le Braz au grand théâtre de Nantes, il y a quelques années. Je vois encore la salle archipleine et l'orateur marchant de long en large, les mains dans ses poches, évoquant des paysages tourmentés par le vent du large ou déchiquetés par les efforts de la vague caressante et mauvaise, les êtres mystérieux qui peuplent la lande nue et rôdent dans les chemins creux; puis, des scènes de la vie bretonne : les pardons, les processions que l'on suit en disant son chapelet . . . et ces interminables repas de noces, ces rondes folles au son du gai

biniou. Je revoyais tout cela comme dans un rêve en écoutant M. Le Braz qui causait tranquillement, comme s'il avait été confortablement installé dans sa vieille maison de Port Blanc, en face d'une bolée de cidre doux.

Je l'ai entendu une autre fois à Pont Aven, à la fête des fleurs d'ajonc. Il y avait bien là quatre à cinq mille personnes « égaillées » un peu partout en plein air : des pêcheurs en béret de laine, des sardinières en sabots, des paysans en costumes de fête. des filles du pays dont les coiffes semblaient autant de grands papillons blancs prêts à s'envoler. Le président du comité de la fête demanda à M. Le Braz de dire quelques mots. On se rapprocha, on se tassa comme on put... Le causeur improvisa séance tenante une délicieuse légende disant l'origine céleste de cette fleur d'ajonc d'or qui embaume toute la Bretagne! Et toujours la même simplicité, la même bonhomie souriante, toujours cet air de dire : « Nous sommes en famille, n'est-ce pas ? alors, ne faisons pas de manières; vous verrez, c'est bien mieux. » Chacun était de cet avis.

Le Braz a parcouru les États-Unis en tous sens; il a compris et aimé ce peuple jeune, loyal, généreux et fort; il a fait de l'Amérique sa seconde patrie et l'Amérique reconnaissante l'accueille comme l'un

de ses enfants. Lisez ces quelques lignes extraites d'une lettre qu'il écrivait à Larrieu, en août 1916, au moment de notre départ pour New-York.

« Je ne suis nullement inquiet de la réception qui vous attend là-bas. J'arrive comme vous le savez de ce pays qui est devenu un peu mien et nulle part je n'ai mieux mesuré ni avec un plus légitime orgueil quelle admirable figure la France fait à cette heure dans le monde. A côté de l'Amérique officielle tenue à trop de ménagements peut-être, il y a l'Amérique vraie, celle qui nous est fraternelle à un degré unique, celle qui a nos principes, nos enthousiasmes, notre idéal. Celle-là, vous pouvez aller à elle de toute votre âme. Même quand elle ne comprendra pas les paroles de vos chansons, elle y applaudira de tout son grand cœur, le plus généreux qui soit sur terre. C'est moi qui vous l'affirme et je suis payé pour le savoir ».

M. Le Braz quitta autrefois l'Amérique avec chagrin, ne l'oublia jamais et lui revint bientôt, comme vers une amie un peu lointaine, mais toujours très chère.

* * *

25 mai 1919.

Ma tendre sœur,

Ouf ! Quelle série noire ! Une vraie lune rousse. Notre départ était fixé au lundi 20 mai. Quatre jours avant, nous avions commencé à entasser nos affaires dans des malles qui refusaient obstinément de s'élargir au gré de nos besoins. Il fallut en acheter d'autres. Tu ne saurais croire la quantité d'objets que l'on peut accumuler en six mois. Lecomte, très habituée aux voyages, voulait réduire notre bagage au strict nécessaire; tandis que moi, conservatrice d'instinct, je désirais tout emporter.. jusqu'aux vieux lacets de souliers.

Alors Lecomte me montrant une vieille blouse :
— Nous n'allons tout de même pas nous charger de cette guenille ?

Moi. — Mais si... elle peut être utile, on ne sait jamais, tâche donc de la caser dans un petit coin, elle ne tiendra pas de place. Et, à force de caser dans de petits coins des choses qui ne tenaient pas de place, nous nous sommes encombrés de trois malles, de quatre valises, d un gros colis de musique, sans compter les multiples paquets que l'on porte à la main.

Pour comble de malheur, un vrai temps de chien.

Enfin, le 20 à 8 heures du soir, nous prenons un taxi et nous nous entassons pêle-mêle avec nos bagages. Le chauffeur corne, la voiture file comme une flèche et arrive comme un bolide dans la gare du « grand central ».

Je me rends tout de suite au guichet, escorté de deux porteurs noirs comme de l'ébène et disloqués comme des acrobates. S'apercevant que j'étais française ils m'assurent de leur grande admiration pour ma Patrie (au fond, je crois que le désir d'un bon pourboire ajoutait à leur éloquence). J'achète trois billets de « pullman » et nous nous dirigeons vers les compartiments.

Ma chère, que le ciel te préserve à jamais des délices d'une nuit en « pullman » !. Imagine-toi un wagon ordinaire... au milieu une sorte de couloir et, de chaque côté, deux rangées de couchettes superposées, une en haut, une en bas. Devant ces couchettes de grands rideaux de serge verte s'accrochant presque au plafond et tombant jusqu'au plancher; le même rideau sert donc à dissimuler le voyageur qui couche en bas et celui qui couche en haut. Comme tous les lits du bas avaient été retenus d'avance; il fallut bien se résigner à grimper au pigeonnier. Un grand coquin de nègre apporte un escabeau. Je monte dessus et je me

hisse tant bien que mal jusqu'à mon lit où j'arrive à quatre pattes, la tête presque dans la ruelle, tandis que mes pieds pendent encore dans le vide. D'en bas, le nègre pouvait à loisir contempler la semelle de mes bottines. Je dois dire que c'était un nègre fort convenable : il ferma correctement le rideau... J'essayai de dormir. Ah ! bien oui ! Au moment où je commençais à m'assoupir, un coup de sifflet me déchirait les oreilles ou bien un cahot m'envoyais rouler contre la cloison; mais le pire, c'était un bruit de « teuf-teuf-teuf » assourdissant qui ne voulait pas finir et menaçait de me rendre enragée. Tu sais, la respiration haletante d'une locomotive essoufflée qu'on oblige à gravir une côte. Avec ça, un froid noir, pénétrant, qui me tint toute la nuit pelotonnée en chien de fusil dans ma couchette...

Dès six heures et demie, je songeai à me lever pour me dégourdir un peu et secouer ma courbature. Je sonnai, le nègre apparut, placide, portant son sempiternel escabeau. Alors, commença une gymnastique fort compliquée. Il s'agissait de descendre de mon perchoir et d'atteindre l'escabeau placé à un mètre au dessous de moi sans...montrer mes semelles, toujours.

J'étais furieuse. Comment les Américains si convenables et soi-disant si pratiques peuvent-ils

soumettre leurs mères, leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs et leurs cousines à des exercices pareils ! Il serait si facile d'avoir une échelle plus haute et deux rideaux séparés au lieu d'un grand Je suis prête à indiquer à « Monsieur Pullman » les modifications très simples et peu coûteuses que je conçois... et je suis sûre que les voyageurs reconnaissants m'élèveraient une statue. Mais voilà, M. Pullman m'ignore et m'ignorera toujours. De plus, il se fiche complètement que je montre mes jambes à son nègre. Quand il voyage, ce grand seigneur a son wagon pour lui tout seul, et personne ne le dérange. Ça n'est pas juste.

Mais patience. J'espère bien qu'un jour le féminisme vainqueur vengera le beau sexe outragé. Monsieur Pullman sera pendu haut et court par une Louise Michel américaine... et nous rirons en regardant ses jambes.

Le temps était gris, le ciel bas, un petit vent froid chargé d'eau passait par toutes les fentes et me glaçait jusqu'aux moelles. J'assistai à la descente de Lecomte : c'était épique. Je ne veux pas te donner de détails... J'ai bien ri ! Elle se joignit à moi et nous protestâmes véhémentement contre les nègres, les escabeaux, les couchettes, les rideaux, et les locomotives asthmatiques. Nous avions tous les trois des figures de papier mâché et ma

laryngite supportait fort mal toutes ces tribulations. Une bonne tasse de café au lait bien chaude nous réconcilia avec l'existence.

Alors, je songeai à regarder le paysage. Nous avions passé la frontière. Le train roulait dans un pays sablonneux entre des champs déjà verts et des bois encore dénudés. Le ciel fondait, transformant les chemins en marécages. Toute cette contrée ruisselante me parut infiniment triste. Les maisons de bois fouettées par l'averse avaient l'air de masures. Tout à coup, j'aperçus un gros poteau blanc portant cette inscription : « Traverse du chemin de fer ». Nous nous précipitâmes tous les trois à la fenêtre et nous restâmes là, le nez collé contre la vitre, regardant avec émotion l'écriteau qui peu à peu diminua puis disparut à nos yeux. Il me semblait que ces quelques mots écrits dans ma langue éclairaient le paysage. J'oubliais le froid, la pluie et mon mal de gorge. Je me sentais à mille lieues de l'Amérique, dans un pays encore inconnu, mais qui devait ressembler au mien. Les visages que j'entrevoyais n'étaient pas des visages saxons; il flottait dans l'air quelque chose d'indéfinissable qui sentait la vieille France. Bientôt, le train s'engagea sur un pont et nous aperçûmes une immense nappe d'eau grise comme le ciel : le Saint-Laurent. Ce nom évoqua tout un passé

glorieux : les noms de Jacques Cartier, de Champlain, de Montcalm me revinrent en mémoire. Des colons français avaient les premiers enfoncé le soc d'une charrue dans ce sol vierge fertilisé par le sang des nôtres. Que restait-il de cette semence ? Avait-elle disparu, emportée par le vent de l'oubli ou déracinée par la volonté tenace et la force du vainqueur ? Non, c'est impossible, pensai-je, la civilisation française et catholique laisse toujours des traces indélébiles... Le Canada a gardé sa foi et même sa langue, dit-on. Alors, je puis affirmer que le Canada est resté français...Sûrement, malgré les siècles écoulés il y a encore au fond des cœurs un petit coin où repose le souvenir du drapeau fleurdelisé qui flottait naguère sur la citadelle de Québec.

Et malgré moi, de mon cœur à mes lèvres montait cette prière : « Mon Dieu, faites que le Canada n'ait pas oublié, faites qu'il soit resté et qu'il reste à jamais la Nouvelle-France ! » Puis, ma raison se moquait : « Comment veux-tu que le Canada soit resté français ? Tu sais fort bien que Louis XV l'abandonna sans remords, et que, depuis, nos gouvernements ne se sont guère souciés de savoir ce qui s'y passe.. Toi même, que connais-tu du Canada depuis 1763 ? Va, ne te leurre pas, le passé est bien mort ! »Toutes ces pensées roulaient dans

ma tête, pendant que nous traversions les faubourgs de Montréal. Je regardais sans les voir les rues sales, les maisons grises, les hautes cheminées d'usines crachant une fumée épaisse, qui faisait paraître le ciel plus sombre et les passants plus tristes. Malgré moi, malgré tous les arguments de ma raison, malgré l'invraisemblance de mon espoir, je me disais : « « Si c'était vrai pourtant ! Si nous allions retrouver ici un coin de la Patrie lointaine ! »

Le train stoppa. Le nègre s'empara de nos bagages et les traîna de force sur le quai. Nous descendîmes. Tu sais, rien ne ressemble plus à une gare qu'une autre gare; des quais, des rails, des locomotives, des wagons, des coups de sifflet, de la fumée, c'est toujours la même chose. Cependant, celle-ci me paraît bien différente des gares américaines. On avait l'air d'être en famille, les formalités se passaient à la bonne franquette; plus de morgue, plus de visages froids et renfermés; on riait, on s'interpellait, on s'embrassait sans s'occuper du voisin. Dans la salle d'attente, des paysans causaient français entre eux. Ils parlaient fort, sans craindre d'appuyer leur pensée par un geste comme nos paysans à nous. Leurs traits m'étaient familiers; il me semblait reconnaître ces visages brunis et comme tannés par la neige et le soleil,

ces yeux vifs, ces moustaches roussie comme le pelage des grands bœufs de labour... jusqu'à l'accent, tu sais, cet accent savoureux, un peu chantant qu'on remarque en Normandie, en Bretagne et dans tous nos départements de l'ouest ? Serait-ce le miracle ? J'aurais voulu causer avec ces gens, j'aurais voulu savoir qui ils étaient, d'où venaient leurs ancêtres et comment ils avaient survécu à la conquête. Mais il fallut s'occuper des bagages (toujours ces sales bagages, quelle plaie) ! On les expédia par express et nous prîmes une voiture. C'était une sorte de cabriolet à quatre roues, conduit par un vieux cocher paternel et traîné par une haridelle qui semblait résignée à tout. Le maître et le cheval se connaissaient certainement de longue date, car notre cocher sans toucher son fouet marmotta quelque chose entre ses dents (je crus comprendre qu'il disait : « Hue la Grise », et nous partîmes allègrement. Vingt minutes après, nous débarquions devant l'hôtel d'où je t'écris, ce 25 mai de l'an de grâce 1917. Là dessus bonsoir, il est plus de minuit.

* * *

4 juin 1917.

Ma chère Louison,

VIVENT LES CANADIENS-FRANÇAIS !

Écoute bien : les 60,000 colons abandonnés par Louis XV sur les quelques arpents de neige,dont parlait si dédaigneusement Voltaire, sont devenus une nation de 3,000,000 d'âmes ! Comprends-tu ? Il y a ici sur ce continent américain 3,000,000 d'habitants qui parlent français... et nous ne nous en doutions pas ! Le miracle s'est accompli. C'est plus que le souvenir de la mère patrie que nous retrouvons sur les bords du Saint-Laurent ; c'est la grande âme de la France vibrant dans l'âme canadienne-française !

La Providence semble avoir choisi ce robuste rameau, séparé brutalement du vieux tronc français par les hasards d'une guerre malheureuse, pour continuer dans le Nouveau-Monde les « Gesta Dei per Francos ». Car, à n'en pas douter, il y a dans la naissance et le développement du peuple canadien une intervention surnaturelle et la manifestation d'une volonté divine. Rappelle-toi Jacques Cartier débarquant dans le golfe Saint-Laurent et plantant sur cette terre nouvelle la

croix de Jésus-Christ et le drapeau de son roi. Rappelle-toi Champlain, âme de missionnaire et de soldat, qui travaille sans relâche à gagner des âmes à son Dieu et des terres fécondes à sa patrie. Rappelle-toi la fondation de Montréal, la Vierge demandant elle-même à Monsieur de Maisonneuve de quitter sa famille et d'aller là-bas, dans la Nouvelle-France, pour y fonder une ville qui lui fût dédiée et qui portât son nom !... C'est de l'histoire de France tout cela.

Les héros canadiens sont à la fois de rudes soldats et des saints.

Les Dollard des Ormeaux, les Lambert Closse s'offrent joyeusement en holocauste pour que Dieu fasse du Canada une terre française et catholique. Je viens de lire l'histoire du Canada. C'est une épopée. C'est peut-être l'histoire la plus riche en traits héroïques. D'abord, ce sont les souffrances, les privations de toutes sortes qui assaillent les fondateurs de la Colonie. Puis les guerres ; guerre contre les sauvages, guerre contre l'Angleterre ; la lutte gigantesque que soutint Montcalm dans les plaines d'Abraham, la glorieuse revanche du Chevalier de Lévis. Je ne connais rien de plus beau que la scène déchirante où le brave chevalier, pleurant de rage et de douleur, brûla ses drapeaux devant ses régiments décimés par la mitraille anglaise, plutôt

que de les laisser aux mains des vainqueurs... C'est la défense du fort Carillon, la résistance dans les défilés de Châteauguay et enfin la lutte politique, lutte sans merci où le vaincu doit conquérir et défendre chaque jour ses droits, ses lois, ses écoles, ses libertés.

Vois-tu ces 60,000 colons perdus au cœur d'un continent inconnu, sans défense, sans secours ! Pour défenseurs et pour guides, ils ont des prêtres, des missionnaires, qui les groupent autour de l'église, fondent des paroisses et conservent ainsi dans toute leur intégrité la langue, la foi et les coutumes de leurs ouailles.

Le curé était non seulement le directeur spirituel de ses paroissiens; mais encore leur chef, leur conseiller, leur ami. Quand une querelle éclatait, point n'était besoin de recourir aux juges qui ne comprenaient d'ailleurs ni la langue ni l'âme de ce peuple; le curé réglait le différend et chacun se soumettait. La famille garda ses traditions patriarcales: on y enseigna à l'enfant la crainte du mal, l'amour de ce sol que les aïeux avaient défriché de leurs mains, et le culte de la France qui, pour tout Canadien, reste toujours la terre ancestrale, la Mère-Patrie !

Le petit peuple resta solidement groupé et sa population augmenta rapidement. Les maison-

nées de douze, quinze, vingt enfants sont encore nombreuses ici ! Et toute cette race est jeune, robuste, ardente, retrempée aux sources vives de la nature vigoureuse de la belle province de Québec !

Bientôt, ce groupe de vaincus, devenu une minorité combattive, put regarder le vainqueur en face et, soutenu par ses évêques et ses chefs politiques, résister à toutes les tentatives d'asservissement de la métropole.

Aujourd'hui, la province de Québec, est un vrai coin de France transporté comme par magie sur la côte américaine. On y voit de belles églises, comme chez nous, des écoles primaires, des collèges, des universités qui fournissent à tout le pays d'excellents médecins, d'éminents avocats, des notaires et toute une jeunesse instruite et bien armée pour les luttes de demain !

Voilà en quelques mots, ma petite sœur, l'histoire du Canada. N'est-ce pas merveilleux et ne devrions-nous pas, nous autres Français, nous frapper la poitrine et rougir de notre ignorance ?

Comment, il y a ici 3,000,000 d'hommes qui appartiennent à notre race, qui parlent notre langue, qui prient notre Dieu, et les quatre-cinquièmes des Français l'ignorent ! C'est inconcevable.

Les Canadiens, eux, sont parfaitement au courant de nos affaires. Ils reçoivent nos journaux, ils lisent nos revues, nos livres, ils savent les vers de nos poètes, les noms de nos ministres, ils chantent nos chansons. Mais oui ! jusqu'à nos vieilles rengaines de café-concert. J'ai entendu l'autre jour deux gamins de dix à douze ans qui criaient à tue-tête :

Si tu veux faire mon bonheur
Marguerite, Marguerite... !

C'était bien le même air, et les gosses ressemblaient à s'y méprendre aux gosses de nos faubourgs. Les Canadiens nous appellent leurs cousins de France. Eh bien, je suis de l'avis de Larrieu, ce sont plus que nos cousins, ce sont nos frères. Et la France leur doit une fière chandelle ! Car c'est grâce à eux et à eux seuls, que le français se parle encore en Amérique. Il n'y a que dix jours que nous sommes ici, je ne connais guère les Canadiens, et pourtant je les aime déjà de tout mon cœur et j'admire sincèrement leurs prêtres, leurs bonnes sœurs, leurs frères, leurs bonnes gens.

Ah ! combien de nos instituteurs laïques, faiseurs de discours, libres-penseurs et patriotards auraient raison de s'incliner bien bas devant une humble religieuse de la campagne canadienne ! Ils pour-

raient apprendre d'elle le moyen de former des cœurs droits, des esprits sûrs et des corps vigoureux. Leur éducation est foncièrement catholique, et, il n'y a pas à dire, les préceptes de l'Évangile valent mieux que la déclaration des Droits de l'Homme, et la morale religieuse, pour former un enfant et un homme, est autrement plus efficace que la morale civique, qui, au fond, ne repose que sur la prison et la peur du gendarme.

Voilà un long discours dont tu dois être abasourdie, pauvre sœur martyre, va !... Pour te dédommager, je vais te donner quelques détails sur Montréal et t'envoyer une douzaine de cartes postales... cela te permettra de briller dans les salons.

Montréal est une grande ville aux rues larges... et mal pavées, aux avenues bordées de vieux arbres, aux squares soigneusement entretenus. C'est la troisième ville française du monde ; elle vient immédiatement après Paris et Lyon. Hein ! te serais-tu doutée de cela. Il y a ici 500,000 Canadiens-français. Tu es émerveillée ?... il y a de quoi !

Jadis la ville était nettement divisée en deux parties, l'ouest où vivaient les Anglais et l'est où s'étaient groupés les Canadiens français. Aujourd'hui, la division n'est plus aussi nette Beaucoup de familles canadiennes riches, habitent à Westmount et dans les quartiers bien aérés, au pied de la

montagne; beaucoup de commerçants canadiens ont leurs bureaux dans les « buildings » de l'ouest ; mais, tout de même, l'est reste la partie canadienne-française de Montréal.

Je vais peu dans l'ouest ; je reste dans l'est où je connais des rues calmes, bien ombragées, bordées de petites maisons tranquilles, qui ressemblent joliment à nos vieilles rues de province... Alors, j'oublie que je suis en Amérique et je me crois chez nous ; n'est-ce pas que c'est délicieux de trouver ce coin de France en sortant du brouhaha de New-York ?

Lecomte et Larrieu nagent dans le bonheur. Ils comprennent tout le monde et tout le monde les comprend. Ça les change ! Lecomte sort toute la journée, elle rentre chargée de petits paquets. Toujours des « occasions exceptionnelles » qu'elle a dénichées je ne sais où ; elle n'est pas fâchée d'être délivrée de mes étiquettes et de mes recommandations. Elle prend ses vacances et moi aussi ; mon rôle d'interprète est terminé pour quelque temps.

Là, j'espère que tu apprécieras mon dévouement. Je viens de perdre une heure à t'écrire cette lettre, tu perdras une heure à la lire... mais, c'est moi qui vais payer la surtaxe de cinq sous ! Faut-il que je t'aime !

FRANCE.

UN INCIDENT

Imaginez-vous un peu : je viens d'avoir l'honneur d'être présentée à une vieille dame anglaise, qui m'a dit en son langage que je parlais un français délicieux — j'en fus flattée — et qu'on voyait fort bien que j'étais née à Paris ; qu'il n'y a que les Parisiennes pour parler aussi élégamment ! (C'est dommage ! mais j'ai vu le jour en Bretagne). Elle ajouta avec commisération : « Vous devez trouver une bien grande différence ici, car les Canadiens, qui se vantent de parler français, ne parlent qu'une sorte de patois ! Pour ma part, je ne les comprends pas. J'ai cependant appris le « Parisian French » dans ma jeunesse, mais je ne puis saisir un seul mot de leur charabia ! Ce n'est point du français c'est du « Canadian French ! » Sur cette calomnie elle s'en fut, droite et fière, comme il sied à une rigide fille d'Albion !

J'étais indignée. D'abord, cette dame ne sait pas vingt mots de français, je le jure. Alors comment peut-elle se permettre de juger mon français à moi et celui des autres ? Ensuite, quelle est cette histoire qui court toute l'Amérique ? J'ai vécu vingt-quatre ans en France sans me douter qu'il y eût un « français parisien » et un autre qui ne l'était

pas. Or, durant les six mois que j'ai passés aux États-Unis, j'ai entendu maintes fois chanter les louanges de ce « Parisian French », qui semble être pour les Américains la quintessence du beau langage. Plusieurs fois on me fit même la faveur de m'affirmer que mon « Parisian French » était vraiment excellent. Je ne sais comment cela se fait car c'est une langue que je n'ai jamais apprise ! Une bonne fois pour toutes, expliquons-nous; qu'est-ce que, le « Parisian French » ? Il n'y a pourtant pas trente-six sortes de français en France, que diable ! Oh ! je sais bien qu'à Paris, certaines gens peu recommandables affectent de parler en appuyant et en traînant sur les mots, ce qui leur donne une allure un peu canaille, qui rappelle les fortifs... Est-ce là le « Parisian French » ? Est-ce là le parler sélect que l'on apprend aux jeunes Américaines et aux prudes anglaises ? Ce serait drôle.

La vérité, c'est que le « Parisian French » n'existe pas. Il y a chez nous, comme dans tous les pays, des gens qui parlent bien et des gens qui parlent mal; mais il n'y a pas plus de « Parisian French » qu'il n'y a « d'anglais londonnien » et « d'italien romain ». C'est tout bonnement une fable, une fumisterie que certains professeurs étrangers ont inventée pour augmenter la valeur de leur enseignement et faire oublier leur origine.

Ce n'était pas mal imaginé et le mot a fait fortune. C'est égal, pour des Français de France, cette petite histoire sent la frontière ! C'est montrer le bout de l'oreille que d'exagérer ainsi, et il est parfois dangereux de vouloir être plus royaliste que le roi et plus français que les Français ! Non, hélas, l'air que l'on respire à Paris ne donne point une prononciation correcte et vierge de tout accent. Non, les petits Parisiens ne trouvent point dans leur berceau un brevet de beau langage.

— Cependant, me direz-vous, en France, chaque province a gardé ses expressions à elle, son accent particulier et quelquefois même sa langue, comme elle a gardé ses mœurs et ses coutumes ? — C'est tout à fait exact.

Je connais de vieux Bretons qui parlent un français fort peu académique et j'en connais d'autres qui ne parlent pas français du tout. Mais cela n'arrive que chez les paysans qui n'ont pas eu le loisir d'aller à l'école. J'ai vécu deux ans dans le Yorkshire, en Angleterre, et je puis vous assurer que les fermiers de ce pays-là parlent un anglais qui n'est point celui de la cour. Mais aussi, personne n'aura l'idée saugrenue d'aller demander des leçons d'anglais à un brave pastour qui passe sa vie dans les « moors » au milieu de ses moutons !

Je vous affirme que tous les Français cultivés parlent bien. Ils gardent parfois un léger accent du terroir qui fait dire en les écoutant : « Tiens, voilà un Marseillais » ! ou bien : « Ce monsieur est de Bordeaux et celui-là de Lille » ; mais cela ne nuit en rien à la correction de leur langage, et souvent un étranger, pour si averti qu'il soit, ne saurait s'en apercevoir.

Du reste, on rencontre très souvent à Paris des Parisiens qui ont gardé l'accent de leur province (car vous savez qu'à Paris, comme dans toutes les capitales, la moitié de la population vient d'ailleurs). Entrez chez un marchand de charbon, par exemple, vous verrez que vingt ans de Paris n'ont pu lui faire perdre l'accent de son Auvergne ; allez à la chambre des députés, les orateurs vous régaleront d'accents très divers suivant leur circonscription. Jaurès, qui fut, dit-on, l'un des grands orateurs de notre temps, sentait Toulouse de fort loin. Et pourtant, qui osera dire que Jaurès ne parlait pas français ?

Donc, il faut en prendre votre parti et abandonner ce terme ridicule de « Parisian French », qui ne veut rien dire du tout. Je vous le répète, il y a en France des personnes qui parlent bien et d'autres qui parlent mal. Quand vous désirerez un professeur ou une gouvernante pour votre

fille, ne cherchez pas à savoir si elle vient de Paris, de Rouen, de Bordeaux; mais prenez vos informations et tâchez de savoir si elle a été bien élevée.

Je vais vous raconter une petite histoire qui vous prouvera que les plus farouches partisans du « Parisian French » ne savent pas ce qu'ils disent et qu'il est fort aisé de leur faire prendre des vessies pour des lanternes. Un jour, un conférencier français débarqua à New-York. Ce n'était pas le premier venu, loin de là... Il arriva muni de titres ronflants et de recommandations ministérielles. Je dois dire qu'il parlait fort agréablement, mais il était né en Avignon et cela s'entendait ! Nous lui fûmes présentés, et à peine avait-il ouvert la bouche que nous aurions pu jurer qu'il était né « quelque part en Provence » ! J'ai eu le plaisir d'assister à l'une de ses conférences. A la sortie, je m'approchai d'une dame américaine que je connaissais; elle était en enthousiasme. Je lui demandai aimablement si elle avait compris : «*Oh ! sure,* fit-elle, *he speaks such a good Parisian French* » *!*

— Oui, crois-le, ma vieille !

Ne parlons plus du « Parisian French » et n'y croyez pas : c'est une grosse blague !

* * *

Eh bien, si le « Parisian French » est une bêtise, le *Canadian French* en est une autre, et de bonne taille !

Nos amis américains et anglais ne peuvent croire qu'après trois cents ans les Canadiens parlent encore le français et le bon français de France ! Bien sûr, c'est étonnant; plus, c'est miraculeux. Mais pourtant, c'est comme cela ! Je crois que le « Trio » est bon juge en la matière, et Larrieu, Lecomte et moi sommes prêts à vous jurer, la tête sur le billot, que les Canadiens parlent bien le français.

J'ai entendu dire très souvent que les Canadiens avaient gardé le français de Bossuet et de Racine. Je les en féliciterais, si l'éloge n'était exagéré : ils ne sauraient avoir de meilleurs maîtres que les écrivains du grand siècle Cependant, je n'ai jamais trouvé que le français qu'on parle sur les bords du Saint-Laurent soit suranné; je n'y ai jamais rencontré ces expressions désuètes, ces tournures un peu archaïques que l'on remarque dans les auteurs du XVIIe siècle. Ce qui est beaucoup plus vrai, c'est que les Canadiens, petits-fils de Bretons, de Normands, de Saintongeois, ont conservé quelques vieux termes maritimes qui leur viennent de là-bas, des vieux pays, comme ils disent. Un jour, désirant prendre un tramway qui pût me

conduire rue Saint-Denis, je m'approchai d'un policeman et je lui demandai mon chemin; —il me répondit textuellement ceci :

« — Vous voyez, le « petit char » qui arrive ? attendez-le « *icitte* », il va « virer de bord » et puis vous pourrez « embarquer ». — J'étais ravie d'entendre en plein Montréal ces expressions pittoresques; cela me rappelait la côte de Saintonge... Un pêcheur de Brouage ou de Saint-Croyan ne m'eût pas répondu autrement. Car chez nous, les marins emploient aussi ces expressions de bord. Mon père était un vieux loup de mer, qui avait bourlingué sur tous les océans. Quand nous lui demandions, avant de partir en promenade, le temps qu'il ferait, il répondait, suivant l'espect du ciel : « Emportez vos surois, les enfants, le grain monte ! » ou bien : « Avec cette petite brise, vous n'irez pas loin si vous avez vent debout... Bah ! appareillez quand même ! » Je pourrais vous citer maints termes maritimes que les habitants de nos côtes emploient. de préférence à la phrase grammaticale et académique, parce qu'ils sont plus imagés, plus vivants. On dit par exemple · « Il y a du vent dans les voiles. » Je vais « prendre du large ». « Ne tangue donc pas sur ta bosse » ! Mais ces expressions ne sont guère usitées que parmi les marins, tandis qu'au Canada tout le monde dit

couramment « virer » et « embarquer ». Surtout, n'allez pas croire que les Canadiens se servent de ces mots parce qu'ils ne connaissent pas le terme exact. Les enfants eux-mêmes savent parfaitement qu'on doit dire « monter » et « tourner », mais ils gardent les vieux mots parce que ce sont des souvenirs du passé et qu'ils sont plus jolis... et ils ont mille fois raison !

Certains reprochent aux Canadiens français d'avoir « francisé » pas mal de mots anglais et de les avoir introduits dans la langue... C'est toujours ainsi. On voit la paille dans l'œil du voisin et on ne sent pas la poutre dans le sien Les inventions nouvelles, les sports, le snobisme ont fait passer à Paris pas mal de mots d'outre-Manche. « Rail », par exemple « trolley », « wagon », « tennis », « box », « match », « bookmaker », « tilbury », « cab », « boy », « five o'clock tea », « liberty satin », tous ces mots et bien d'autres ont obtenu droit de cité chez nous. Ne trouvons donc pas mauvais qu'ils soient employés dans les territoires britanniques!

En France évidemment, nous ne prenons pas de « brosse », mais nous prenons « une cuite », ou encore « un bon coup ! » (est-ce plus élégant ?) Nous ne payons pas « la traite », mais nous payons volontiers « une tournée » ; (est-ce moins cher ?)

Nous ne roulons pas notre « boule », mais nous roulons quelquefois notre « bosse »... où est la différence ? Je n'aime pas les gens vétilleux, qui cherchent à fendre un cheveu en quatre. Mieux vaut avouer franchement que beaucoup d'expressions nées sur les bords du Saint-Laurent sont tout aussi françaises que celles qui ont vu le jour sur les rives de la Seine et de la Loire !

Ces trouvailles populaires qui restent malgré tout dans le génie de la langue sont, justement, la preuve de la vitalité du français au Canada. Relisez donc le magistral discours de Jean Richepin à l'Académie; vous verrez que ce maître du verbe n'admire rien tant que ces créations du peuple, imagées, pittoresques, très poétiques parfois, qui enrichissent et rajeunissent notre vocabulaire.

Vous admettrez bien que la langue française a évolué depuis 1763 ? Il a fallu exprimer des idées, des sentiments, des habitudes, des choses inconnues aux premiers colons. Comment faire ? La France est très loin de Québec et les Canadiens ne pourraient pas nous crier par-dessus l'Atlantique : « Dites donc, cousins, un conseil : comment diriez-vous ça, vous ? » — Force leur était de se débrouiller tout seuls et, ma foi, ils s'en sont fort bien tirés. Quoi de plus joli que ces vieux termes : « un habitant », « les épluchettes », « la dé-

bâcle » ! Ce sont des mots bien purement français qui expriment des choses absolument canadiennes.

Si vous avez eu le courage de lire un dictionnaire, celui de Larousse par exemple, vous avez dû remarquer qu'au mot « Pardon » l'auteur a ajouté : « Se dit aussi d'un pèlerinage en Bretagne ». Je ne crois pas que ce même dictionnaire mentionne la signification canadienne du mot « habitant »; c'est un grand tort car elle est tout aussi française que la signification bretonne du mot « pardon ». Avis aux futurs faiseurs de dictionnaires.

Maintenant, nous arrivons à la grosse question de l'accent canadien. Eh bien, n'en déplaise aux partisans du « canadian french », il n'y a pas d'accent canadien. Je sais qu'au Canada, le peuple parle en général avec un accent un peu « campagnard », mais c'est un accent de chez nous, un bon vieil accent normand ou poitevin, un accent de la vaillante et forte province française. Les Canadiens n'ont pas inventé cet accent-là; ils l'ont gardé tout simplement. Tenez, je parierais mille francs contre deux sous, que n'importe quel Québécois pourrait faire le tour de la France sans que personne puisse deviner sa nationalité; on le prendrait pour un natif des provinces de l'ouest, un Breton, un Normand, un Saintongeois ou un Angevin. Et puis, il y a aussi des Canadiens qui

n'ont pas d'accent du tout; je vous en citerais des centaines qui n'ont pas plus d'accent que moi et qui ne sont jamais allés en France. Je connais des prédicateurs canadiens qui pourraient prêcher à la Madeleine tant leur diction est parfaite! Il est bien évident qu'au Canada, tout le monde ne parle pas comme le P. L. l'abbé Roy ou M. Bourassa! Mais, allez donc voir chez nous. Demandez donc votre chemin à un paysan breton par exemple. S'il ne parle que le breton vous ne comprendrez rien du tout. S'il parle le français, ce sera un français un peu « spécial », et il vous faudra de la patience pour deviner ce qu'il aura voulu dire.

On peut presque affirmer qu'on parle mieux français au Canada qu'en France. Cela paraît paradoxal et pourtant, c'est vrai. Je m'explique.

Dans la province de Québec et dans tous les centres canadiens-français de l'Amérique du Nord, je puis m'adresser à n'importe quel pêcheur, à n'importe quel ouvrier, à n'importe quel paysan, qu'il vienne du « bas du fleuve », de Montréal, des Cantons de l'Est, de Québec, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Acadie ou des Laurentides, il comprendra toujours ce que je lui dirai et je comprendrai toujours ce qu'il me répondra. En France, ça n'est pas çà. Si, en visitant le Massif central je

demande un renseignement à un brave Auvergnat, il pourra se faire que le bonhomme ne parle pas un traître de mot de français et qu'il me plante là en me baragouinant quelque chose en son patois.

Si je m'adresse à un Provençal, à un Gascon, à un Basque, à un Lorrain, à un Breton, je cours le même risque. Dans nos grandes villes, le peuple parle français, mais il abuse de l'argot. A Paris, on entend couramment en passant dans les faubourgs : « J'en ai mare » ou bien « j'suis fauché ! » ou encore, « j'entrave que dale ! » C'est du français, assure-t-on... mais pour le comprendre il faut être quelque peu familiarisé avec la « littérature apache ». Au Canada, on parle un français plus ou moins élégant, plus ou moins châtié, suivant qu'on sort du collège, de la ferme ou de l'usine; mais on parle toujours français.

Maintenant, Canadiens, mes cousins, mes frères, ne faites pas vous-mêmes votre malheur, ne racontez point partout avec humilité que vous parlez le français, mais que ce n'est pas le français de France ! Je vous le répète et bien d'autres ont dû vous le dire avant moi : il n'y a qu'une langue française, comme il n'y a qu'une race française, à laquelle nous sommes tous fiers d'appartenir. Criez cela bien haut, que toute l'Amérique le sache et qu'il

ne soit plus jamais question du « canadian french » et du « parisian french ».

Si vous avez lu ma petite dissertation jusqu'au bout, vous vous demandez peut-être pourquoi je m'emballe et lutte contre les idées fausses, comme Don Quichotte contre ses moulins ? Que voulez-vous, chacun a ses manies ! Si je vous ai ennuyés c'est par amour de la « Vérité pure ». A présent, je suis satisfaite. Je n'ai pas blessé à mort le « canadian french » ni le « parisian french », mais je les ai quelque peu égratignés et ça m'a fait du bien.

* * *

15 juin 1917.

Très aimable sœur,

Jamais je n'ai vu tant de prêtres et de religieuses de ma vie. Je ne m'en plains pas, j'aime leur société.

Tu te souviens des parties de cartes que nous faisions autrefois avec les vicaires de la paroisse, quand ils venaient chez nous manger la poule au pot ? Eh bien, je retrouve ici un peu de ce bon vieux temps-là. Après chaque concert, nous allons faire la causette au presbytère, où l'on nous offre un petit verre de vin qui nous ragaillardit.

Partout nous sommes reçus à bras ouverts. Larrieu est allé faire sa visite à l'Archevêché; Mgr Bruchési était absent, mais Mgr Gauthier a bien voulu, lui-même, nous organiser un concert dans l'un des grands couvents de Montréal, au Mont-Sainte-Marie, chez les Sœurs de la Congrégation.

Les religieuses nous reçurent le plus aimablement du monde, comme seules elles savent le faire. Elles trottinaient sans bruit autour de nous, cherchant à nous rendre mille services. Monseigneur présidait, entouré des bonnes sœurs. Sur les côtés étaient assises les pensionnaires, vêtues de noir, gantées, un ruban noir retenant les frisons blonds ou bruns. Quelques-unes étaient fort jolies, mais toutes étaient gracieuses et portaient déjà l'empreinte de l'excellente éducation que l'on reçoit dans les pensionnats.

Monseigneur s'amusa beaucoup et les religieuses aussi. Elles riaient un peu silencieusement, mais de bon cœur, et c'était plaisir de voir les cornettes blanches, en forme de vitrail gothique, s'agiter, se pencher à droite, puis à gauche, comme si chacune voulait faire part à sa voisine du détail pittoresque ou de la saillie qu'elle trouvait de son goût.

Après la séance on nous emmena au parloir et on nous servit toutes sortes de bonnes choses :

du chocolat crémeux, des biscuits, des bonbons, enfin toutes ces gâteries auxquelles les religieuses ne touchent pas, mais dont il faut manger en abondance sous peine de voir leur bon visage s'attrister

Ces bonnes sœurs qui mangent comme des moineaux voudraient vous voir un appétit de Gargantua.

Avant hier, au couvent du Mont-Royal, ce fut la même réception sympathique. La maison était sans dessus dessous. On ne voulait plus nous laisser partir. Restez encore, disait la Supérieure; vous êtes oiseaux de passage, des oiseaux de France que nous voudrions garder longtemps! et l'on remplissait nos assiettes et nos verres.

Nous passons des heures charmantes dans les couvents. J'aime leurs couloirs frais, leurs parquets bien cirés, leurs grands murs blancs, égayés d'images pieuses; j'aime à entrevoir de temps en temps l'ombre d'une cornette et à entendre le bruit d'un chapelet. J'aime ces petites chapelles claires, garnies de fleurs fraîches. Cela repose de la rue, des tramways, du bruit, de la vie suractive que nous menons — et qui serait bien vaine si nous ne faisions de notre travail une œuvre de propagande française.

Quand je serai vieille, j'irai finir mes jours dans un couvent. Les religieuses m'apprendront le secret d'être toujours indulgente, affable et souriante. Je veux bien rester vieille fille, mais je voudrais être une vieille fille aimable. Rien ne me fait horreur comme les demoiselles extra-mûres et grincheuses. Ne ris pas, c'est très sérieux. Je ne veux pas que mes neveux et nièces se sauvent à mon approche

Dès notre arrivée ici, Larrieu est allé voir les Pères Jésuites, espérant retrouver parmi eux quelques-uns de ses anciens professeurs. Il fut reçu comme l'enfant de la maison. Les pères ont immédiatement organisé dans leur salle de l'Immaculée-Conception une grande séance. La salle était comble. Il y avait bien quinze cents auditeurs. Les derniers venus s'étaient juchés sur le bord des fenêtres; les jeunes scholastiques étaient assis sur les marches d'un escalier. Il faisait très chaud, mais cela n'abattait pas l'enthousiasme, au contraire. Les pères riaient de tout leur cœur et le public applaudissait sans se lasser. Quel plaisir de jouer devant des auditoires canadiens, si vibrants, si sympathiques, si vraiment français. Aucune finesse de notre langue, aucun sous-entendu, aucun trait d'esprit ne leur échappe. En entrant en scène, on respire tout de suite un air de chez

nous, et le courant s'établit entre les auditeurs et les acteurs.

Le père H. L., un nouvel ami du Trio, était ravi. Il nous a fait mille compliments.

Si tu avais du cœur, tu m'enverrais une petite boîte de « crêpes en dentelle » pour me récompenser. Mais tu n'as pas de cœur... et je n'aurai pas de crêpes.

Je t'aime quand même.

France ARIEL

* * *

P.S.—Ma chère, si j'avais eu encore des illusions sur ma jeunesse, le père H. me les aurait enlevées complètement ce matin même. Il était question d'âge... Comme c'est un religieux, j'ai consenti à lui avouer que j'avais vingt cinq ans; puis, j'ai ajouté d'un air navré : « Je suis vieille, allez, mon père ! » Naturellement, je m'attendais à des protestations consolantes. Ah bien oui ! Le père a hoché la tête d'un air entendu et il m'a dit : « Vingt-cinq ans, ce n'est pas la prime jeunesse, évidemment Vous êtes une jeune fille...mûre ! »

Morale. — Une femme ne doit jamais dire son âge, pas même à un Jésuite.

* * *

Montréal,

Ma chère Sœur,

En ce moment, nous visitons les paroisses, et il y en a...il y en a !... On a appelé Montréal la ville des clochers. C'est très juste. Au milieu de ces affreuses bâtisses, manufactures, maisons d'affaires, usines, logis d'ouvriers, se dresse de loin en loin, une élégante flèche gothique ou la tour solide d'une église romane. Les cloches sonnent; elles s'interpellent et se répondent joyeusement d'un clocher à l'autre. Les Angelus s'égrènent, mettant un peu d'idéal dans cette vie brutale et terre à terre de la grande ville. J'aime la voix des cloches qui vibrent bien haut, dans le bleu, au-dessus de nos mesquineries et de nos misères. J'aime leurs gais carillons qui annoncent les baptêmes et les mariages et leur glas plaintifs, qui tintent si lugubrement durant les soirs d'hiver... J'aime la grande voix des cloches qui rappelle aux citadins enfiévrés que tout n'est que poussière et que ce ne sont point nos dollars, mais nos bonnes actions qui pèseront dans la balance du Souverain Juge.

Descendons de nos clochers.

Je vous disais que nous visitions les paroisses. Rien n'est plus amusant, car, chaque paroisse a son atmosphère bien à elle. Il est même curieux

de constater combien l'humeur du pasteur se répand sur celle de ses ouailles. . . du moins pendant nos concerts. Si le curé est affable, jovial, bon enfant, soyez assurés qu'à son exemple les paroissiens auront le rire et les applaudissements faciles. Si, au contraire, le curé est taciturne, s'il souffre de l'estomac. . . je ne veux pas dire que tous ses paroissiens seront dyspeptiques, mais ils seront un peu moroses et ne se permettront pas une gaieté bruyante.

Quelle responsabilité d'être curé au Canada !

Au Mile-End, M. l'abbé Perrier nous reçut très aimablement. C'est un homme très instruit, distingué, avec quelque chose d'aristocratique et de grand seigneur qui en impose.

M. le curé Piette de Saint-Stanislas lui ressemble un peu; réservé et distrait quand on le rencontre pour la première fois, il devient tout à fait accueillant et sympathique quand la glace est brisée et qu'on a fait connaissance.

A Saint-Henri, nous avons vu M. le chanoine Décarie, un superbe vieillard de 75 ans encore bien droit. . . et si bon. Il nous attendait dans le grand salon de son presbytère. Après le café, on raconte des histoires. M. le chanoine nous parle de sa jeunesse, de ses chasses dans les forêts du Nord, de ses courses en raquettes, de ses voyages en canot d'é-

corce en compagnie de sauvages authentiques ! Ah, ce fut un rude homme ! J'admirai sa haute taille de patriarche, sa figure ouverte, son intelligence vive et enjouée, son hospitalité large et accueillante comme au bon temps jadis. Il est fait de bon bois franc comme les fiers et durs érables du pays canadien, et les années n'ont point de prise sur lui. Quelle belle et heureuse vieillesse !

Son voisin, M. le curé Desnoyers est plus jeune et moins robuste. Nous l'avons trouvé souffrant, mais vaillant quand même, essayant d'oublier son mal pour ne pas en attrister les autres. C'est un bon et saint prêtre.

J'ai remarqué que dans beaucoup de presbytères, il y a des canaris. Ils sont logés dans de jolies petites cages dorées suspendues au plafond.

Le moindre mouvement fait bouger la cage et avec un peu d'imagination, le prisonnier peut se croire en plein bois, perché sur une branche d'arbre que balance la brise.

Il n'y a pas d'existence plus douce et plus tranquille que celle d'un canari de presbytère. Il a du sucre à volonté, des graines savoureuses, des fruits bien mûrs, des biscuits et de l'eau pure qu'il boit par petits coups, avec un joli redressement de la tête qui semble dire : « Ce que c'est bon ! » On le soigne, on le dorlote, on lui dit des mots ten-

dres et tout ce qu'on lui demande en échange, c'est de chanter, de chanter à pleine gorge, le plus longtemps et le plus souvent possible. Je dois dire que le canari est un oiseau honnête; il paie son maître en roulades sonores, en trilles légères et en vocalises si savantes que Galli-Curci elle-même en rougirait de dépit.

Si j'étais canari, je demanderais à être adopté par M. le Curé de Saint-Zotique. J'aime sa bonne rondeur et sa grosse voix qui n'arrive pas à être sévère.

Quand nous le vîmes après notre soirée je ne pus m'empêcher deIui dire :

— « C'est étrange, M. le Curé, vous ressemblez trait pour trait à l'un de mes oncles qui était curé, lui aussi, mais pas au Canada, en Saintonge. » Il se mit à rire.

—« Chère madame, me répondit-il, voilà au moins la centième fois qu'on m'assure que je suis le portrait vivant de quelqu'un que je n'ai jamais vu. » On s'assied, notre curé allume sa pipe, Larrieu sa cigarette et l'on bavarde comme de vieux amis.

Quelle bonne veillée. Notre curé évoque pour nous la campagne, la ferme canadienne, la vie rude et saine que l'on menait autrefois, les vieux parents qui portaient encore des sabots de bois comme nos

paysans à nous. Il nous cite quelques-uns de ces vieux mots que l'on a conservés pieusement sur les bords du Saint-Laurent, il nous conte l'histoire du « ber » ancestral où il avait dormi, les joyeuses réunions de famille autour de la grande table qu'on tirait « ben au mitan de la place » pour cette occasion... Et je me retrouvais chez nous, en Bretagne, dans ce tout petit village de La Tellindière où nous passions jadis nos vacances. Là aussi, on ne balaye pas le milieu du plancher, mais bien le « mitan de la place » et à l'heure qu'il est les petits enfants dorment encore dans des « bers », tandis que les mamans chantent de vieux refrains que j'ai entendus ici.

O Canadiens, je vous le dis, nous sommes plus que vos cousins.

* * *

Montréal, 19 juin 1917.

Encore un bon après-midi passé au couvent d'Outremont chez les Sœurs des SS. NN. de Jésus et Marie.

Quel beau couvent, quelles bonnes religieuses. Quel aimable aumônier! C'est de M. l'abbé Melançon que je veux parler. Il nous présente à l'assistance, composée de la communauté, de

élèves et des parents, en termes très élogieux et fort bien choisis. C'est un littérateur, plus, un poète. Il publie des vers qu'il signe... Diable ! je m'arrête à temps, j'allais lâcher un secret, encore une affaire qui aurait fait mal juger mon sexe. Lecteur, mon ami, l'abbé Melançon fait de très jolis vers qu'il signe d'un nom que je sais et que je ne vous dirai pas. Maintenant, accusez les femmes d'être indiscrètes.

Nos chansons eurent un gros succès. On s'arrachait « C'est encore la France », tout le monde voulait avoir les « Chataîgnes de Redon », puis « Acte de foi », puis « l'Affaire est sûre », puis « la Bigoudenne », puis ceci, puis cela. Nous avons distribué des quantités d'autographes et serré bien des mains sympathiques. L'aumônier, les religieuses, les élèves, les parents, tout le monde était content, et nous plus que tout le monde. Puis, on nous conduisit à la salle à manger. Les bonnes Sœurs, qui travaillent depuis le matin jusqu'à le nuit, s'imaginent toujours que le fait de chanter pendant deux heures nous met à bout de forces, et elles s'empressent de nous réconforter. Nous nous laissons faire, c'est si agréable ! Ce jour-là, il y avait des fraises à la crème ; de belles fraises rouges et comme vernissées. Avec cela, des gâteaux ; non, pas des gâteaux, mais des tours couvertes de sucre

blanc, décorées avec du nougat, de l'angélique et des fruits confits; de véritables chefs-d'œuvre que je regardais avec admiration. Je n'aurais pas voulu qu'on y touchât. C'est M. l'aumônier qui s'est moqué de moi! Les feuilles d'angélique et les belles cerises confites ne l'impressionnaient pas, lui. Il les coupait sans remords... les tranches s'amoncelaient dans les assiettes, les belles tours s'effondraient. J'étais navrée!

Nous quittâmes le couvent au crépuscule, après avoir promis sur notre honneur que nous y reviendrions... Mais, je crois bien que nous y reviendrons !

* * *

Montréal, 20 juin 1917 (6 heures)

Il fait chaud, l'air est lourd, de gros nuages noirs se rapprochent. On entend dans le lointain un grondement sourd pareil à celui de la vague sur les brisants. Sûrement nous allons avoir de l'orage.

A 7 heures, nous prenons une voiture et nous nous rendons au collège Sainte-Marie, où nous devons chanter ce soir. Le frère portier nous installe dans un grand parloir, où les chaises de crin s'alignent correctement au-dessous des gravures saintes. Au milieu, une table couverte de revues.

Bientôt, le père Recteur parut. Il est de taille moyenne, mince, très brun, avec quelque chose d'un peu monastique, d'un peu espagnol.

Nous visitons la maison. Malgré moi, je pense à ce vieux couvent de Bel-Air où mon frère et mes coisins furent élevés... Je retrouve ici les mêmes grands couloirs clairs, les mêmes classes confortables mais sobres, les mêmes cours bien aérées. Le collège Sainte-Marie est, de l'aveu de tous, l'un des meilleurs collèges classiques de l'Amérique du Nord et il mérite bien sa réputation. C'est une école à la française, une école où l'on travaille, où l'on pense, où l'on se forme et d'où l'on sort prêt pour la lutte. Depuis des générations, les jeunes Canadiens-français de bonne famille viennent là, apprendre à devenir des hommes d'esprit sûr et de foi robuste. Le père A. nous cite avec un légitime orgueil les noms des grands patriotes qui ont ânoné leurs déclinaisons latines sous les yeux vigilants des bons pères.

Que nous sommes loin des institutions américaines, je devrais dire anglo-saxonnes, où l'enfant est roi, où des bambins de douze ans se permettent de juger leurs maîtres et d'exiger leur renvoi. Respectons le libre arbitre et la dignité de nos fils, clament bien haut nos éducateurs du vingtième

siècle; pas de punitions, pas de privations de sorties ou de dessert, et surtout, pas de gifles.

Décidément, je suis une retardataire et toutes ces théories ultra-modernes ne me séduisent point. Ce n'est pas ainsi que l'on forme des caractères virils; et ce n'est certes pas le genre d'éducation que reçoivent tous ces jeunes gens que nous trouvâmes ce soir là réunis dans la salle du Gesù.

Malgré la pluie qui tombait à torrent et les coups de tonnerre qui ébranlaient les vitres, la soirée fut très gaie. A travers une déchirure du décor j'aperçus Mgr Gauthier qui occupait le fauteuil d'honneur puis, le père Arcand, puis, tous les professeurs du collège et enfin des centaines et des centaines de têtes blondes et brunes. Il y en avait partout, au « parterre », « au fauteuil de balcon » et jusqu'au « paradis ». Toute cette jeunesse s'amusa de bon cœur.

Quand nous chantions les chansons bretonnes c'étaient des éclats de rire à n'en plus finir et je distinguais dans la salle des yeux d'enfants qui brillaient de plaisir. Mais, quand Larrieu annonça « C'est encore la France », les visages devinrent graves : tous écoutaient silencieux, recueillis; et lorsque Lecomte lança le dernier vers :

« *Garde toujours le souvenir de la France* »

je sentis que les cœurs battaient plus vite, plus fort et que tous, petits et grands, étaient fiers d'appartenir à cette race qui donna au monde des preux comme Bayard, des soldats comme Du-Gueslin, des héros comme Dollard des Ormeaux, des martyrs comme Brébeuf et comme Jeanne d'Arc.

Non, pensai-je, elle n'est pas morte, la Nouvelle-France, étouffée sous les traîtés et les lois. Elle a changé de nom, voilà tout. Le Canada c'est encore la France et ce sera toujours la France, tant qu'on apprendra aux enfants à prier le Dieu de Clovis et à parler la douce langue des ancêtres.

La soirée finit comme un rêve ou plutôt comme une apothéose. Je vois encore dans la salle sombre tous ces jeunes gens debout chantant à pleine voix l'hymne « O Canada ! » Nous les écoutions très émus à notre tour et il nous semblait que toute cette belle et vibrante jeunesse canadienne nous disait à nous autres Français de France: « Vous voyez, cousins, nous sommes canadiens avant tout, mais français quand même. »

* * *

On baissa le rideau. Le charme était rompu. Nous regagnâmes nos loges. Naturellement, tout y était sans dessus-dessous.

Pendant que Lecomte rangeait, entassait, bouclait, j'allai faire un petit tour dans les coulisses pour examiner les décors. Il y a de grands salons somptueux, des jardins touffus et une prison... une vraie, avec des murs gris qui semblent humides, de lourdes portes de fer et des fenêtres protégées par d'énormes barreaux. Cela doit servir pour quelque sombre drame d'oubliettes.

Tout à coup, je découvre le rayon des costumes et accessoires. Je vois des hallebardes de carton peint, des couronnes royales dont le papier doré pendait tristement, des peaux d'ours quelque peu manges des mites, des robes de juges...

Je m'imagine aisément l'effervescence des acteurs, et le brouhaha de coulisses un jour de représentation. Le grand premier rôle, très fier, mais un peu anxieux tout de même. S'il allait manquer son entrée, s'il allait avoir le trac... Quelle catastrophe ! C'est que toute la pièce repose sur lui, c'est une responsabilité. Et il passe, l'air important, regardant d'un peu haut les bouts de rôles et les figurants qui, moins inquiets, racontent des histoires et se tordent de rire en attendant la levée du rideau.

Tout cela me ramène de nouveau chez nous, à Nantes. Je revois les matinées de gala que les frères de Bel-Air organisaient pour amuser élèves

et parents. Un jour, on annonça : « le Gendre de Monsieur Poirier ». M. Poirier n'avait pas l'air bien à craindre, malgré ses énormes favoris grisonnants. M. Verdelet ne portait pas plus de dix-huit ans, en dépit de sa perruque blanche et des grosses rides qui lui barraient le front; mais, le clou, c'était Mademoiselle Poirier. On l'avait affublée d'une soutane serrée à la taille par une solide ceinture de cuir; sur ses cheveux ras, était posée une minuscule capote de veuve, retenue sous le menton par deux brides de soie noire... à l'ancienne mode.

Avec çà, de grosses mains rougeaudes, une taille qui faisait penser à un madrier mal équarri et une voix de stentor, que la pauvre ingénue essayait en vain de « féminiser ». Le public riait aux larmes.

* * *

Sherbrooke

J'avise un employé de la gare et lui demande où trouver un cocher.

—« Vous n'en trouverez pas à cette heure-ci, certain! me fut-il répondu; les « charretiers » ne commencent point de bonne heure le dimanche, et puis, ils n'aiment point à faire mouiller leurs chevaux. Je remontai chez nous en songeant à l'heureuse destinée des chevaux montréalais qui ne sor-

tent pas quand il pleut. Démocratiquement, nous prenons le tramway de Saint-Henri et vingt minutes plus tard nous étions à la gare.

A 8 heures, le train démarre.

Dans le lointain, nous apercevons de jolis montagnettes encapuchonnées de gros nuages gris qui s'accrochent aux branches sombres des sapins. De temps en temps, un ruisseau clair coulant sur un lit de roches puis, tout à coup une belle rivière couverte de *billots*. Nous étions fort intrigués. D'où venait ce bois, à qui appartenait-il, qu'allait-on en faire ? En face de nous, un cultivateur canadien riait dans sa moustache. — Il pensait sans doute que les gens « des vieux pays » s'étonnent pour bien peu de chose. Fier de son savoir, il nous expl que qu'ici, l'hiver, les garçons quittent la ferme pour aller travailler dans les chantiers. Ils montent dans le nord, en pleine forêt, pour « faire du bois » et pendant de longs mois, les coups de haches tombent drus sur les troncs noueux qui gémissent, se penchent et s'abattent enfin sur la neige durcie avec un bruit sourd et triste comme une plainte. Au printemps, après la débâcle, on forme les trains de bois et on les confie à la rivière qui les emmène tout doucement jusqu'à l'usine.

— Tout ce bois-là, monsieur, çà va au moulin de X...

Là-dessus, l'homme bourre sa pipe.

Magog, Magog. . . ! cri le conducteur.

Par la fenêtre du wagon, nous apercevons une gare et, derrière, un grand lac entouré de collines bleuâtres qui se détachent crûment sur le ciel triste. Le vent faisait frissonner l'eau sombre. Pas une barque, rien que des corbeaux tournoyant lugubrement. C'était un vrai paysage de légende, bien fait pour servir de repaire aux esprits malfaisants que craignaient tant les guerriers hurons ou iroquois.

Enfin, voilà Sherbrooke, la perle des cantons de l'Est. Depuis quelques minutes, le train suivait la rivière Saint-François, sinueuse et bien ombragée. De chaque côté, de jolies maisons blotties dans la verdure, des jardins fleuris; çà et là, accrochée au flanc du coteau, une villa dont les pelouses épaisses et bien peignées dévalent en pente douce jusqu'au bord de l'eau. Sherbrooke n'a pas l'air d'un pays de « quêteux »; bien au contraire, on y sent une population à l'aise qui ne se prive pas de grand' chose.

Le train entre en gare. M. Fortin était là. Nous montons tous les quatre dans une voiture traînée par deux robustes chevaux, et moins d'un quart d'heure plus tard nous étions attablés devant une excellente soupe aux pois.

Quelle délicieuse chose qu'une bonne soupe aux pois canadienne. Mais une vraie ! Celle qui est faite avec des pois du pays, du lard tiré du saloir et une poignée de « blé d'Inde lessivé ». Je serais presque tentée de la trouver supérieure à l'honnête pot au feu de nos grand'mères et à la fameuse soupe au choux si en honneur dans nos campagnes. J'ai ouï dire que certains Anglais peu polis traitaient dédaigneusement les Canadiens de *Pea Soup;* c'est du dépit, tout simplement. Nos chers Alliés ne sont point des Brillat-Savarin, tant s'en faut! Ils savent qu'aucun de leurs mets nationaux n'a la saveur, le velouté d'une bonne soupe aux pois et ils se vengent en se moquant. Laissez rire les sots, cousins, ils n'empêcheront jamais la soupe aux pois d'être la reine des soupes.

Vers 8 heures on nous conduisit au Monument National où devait avoir lieu la séance. La salle était déjà pleine. On attendait M. l'abbé Lenfant qui avait promis de dire quelques mots. Mais M. l'abbé n'arrivait pas, il courait les routes en automobile!

Pour passer le temps, Monsieur le président, fit un petit discours... puis, Monsieur le vice-président prit sa place et fit un second petit discours. Et toujours point de conférencier. Le public ne s'impatientait pas.

C'était un vrai public de Saint-Jean-Baptiste. Il attendait, sachant bien que les automobiles sont comme l'âne de Capitan : quand elles ont décidé de ne pas marcher, rien ne les ferait changer d'avis.

8 heures ½ sonnèrent puis 9 heures moins le quart. Tout à coup, des sons de trompe retentissent. Une machine s'arrête. M. l'abbé descend, traverse la salle au milieu des applaudissements, salue Mgr Tanguay qui préside la fête et commence de parler.

Puis vint la partie de concert. Les artistes étaient en verve, l'auditoire joyeux riait à tout propos, les organisateurs rayonnaient. Vers onze heures, aux accents de la Marseillaise chacun s'en fut coucher.

Le lendemain il faisait un temps admirable,un ciel bleu bien lavé. un soleil brillant, un air léger qui donnait envie de courir les champs. Nous nous contentons de courir la ville. Oh ! l'aimable petite ville, propre, coquette, calme, avec ses rues qui grimpent, son pittoresque pont de bois qui enjambe une cascade, ses trottoirs où l'herbe pousse, ses beaux vieux arbres et ses honnêtes tramways qui s'arrêtent à peu près où l'on veut.

On se croirait à Chignac.

Au moment de déjeuner, Larrieu arrive porteur de bonnes nouvelles. Il avait rencontré un ser-

viable Sherbrookois qui va se charger de nous organiser une petite tournée dans les cantons de l'Est. C'est une chose faite. Nous reviendrons ici à la fin de juillet. Quelle veine !

* * *

1er juillet 1917, Montréal.

Très douce et charmante Sœur,

Je te prodigue des noms tendres afin d'apaiser ta légitime colère. Pourtant, je ne suis point coupable. Si tu n'as pas reçu mes lettres c'est probablement parce qu'« Anastasie » a jugé à propos de mettre son vilain nez dans ma correspondance. Elle a pensé sans doute que mes lettres étaient subversives et que mes idées pouvaient affaiblir ton amour pour la République une et indivisible! Le fait est que je te parlais de politique. Je te disais... bon ! J'allais recommencer. —Non, Anastasie, je ne dirai rien aujourd'hui; inutile d'ajuster vos lunettes et de préparer vos grands ciseaux. Ma prose sera inoffensive. Seulement, permettez-moi de demander aux bons républicains de France de bien vouloir effacer le grand mot de *Liberté* qui s'étale orgueilleusement sur tous nos monuments. Attrape, Censure.

Maintenant, parlons de nous. Il pleut depuis quinze jours me dis-tu ? Quimper ruisselle, l'Odet déborde, le parc est devenu un marécage ? Ne te plains pas, au moins, tu as frais.

Ici, on étouffe littéralement; l'asphalte fond, les pavés brûlent, les tramways passent en soulevant des trombes de poussière chaude. Ce n'est plus Montréal, c'est Tombouctou. Le 23, nous partons pour les cantons de l'Est et, au commencement d'août, nous prenrons nos vacances.

Je rêve de passer mes journées couchée dans l'herbe fraîche, sous de grands arbres dont les branches me serviront d'éventails. Je voudrais entendre des oiseaux, voir des poules, des vaches, manger des légumes... je voudrais me mettre au vert quoi. Lecomte est comme moi, elle soupire en songeant aux charmes de Planay-les-Citernes où s'écoula son enfance. Nous regardons les salades avec des yeux attendris. Nous composons des menus végétariens; c'est une débauche de tomates mûres, de céleri blanc, de chicorée à l'ail.

Malgré la température nous jouons presque tous les soirs. Demain, à la salle Saint-Sulpice, après-demain au couvent d'Hochelaga, lundi prochain, à Dominion Park, jeudi, à Cartierville et samedi matin nous prenons l'express de 8 heures et nous

nous arrêtons sur les rives hospitalières du Saint-François.

Ma très aimable sœur, je suis en nage. J'ai tout juste assez de courage pour te dire que je t'aime de tout mon cœur.

F. ARIEL.

* * *

Sherbrooke, 20 juillet 1917.

Le soir tombe. C'est l'heure où le soleil s'en va laissant sur toute chose un peu de poussière d'or. Nous traversons un pays aride, sauvage. Des montagnes grisâtres se détachent sur le ciel tout rose. Pas de fermes, pas de troupeaux, pas de champs labourés. Rien que des bois maigres où les sapins et les bouleaux poussent tant bien que mal entre les roches. Dans le creux d'un vallon une petite ville toute blanche qui semble recouverte d'une épaisse couche de poussière fine et impalpable, comme de la cendre. On se croirait en Orient. C'est Thetford, Thetford-la-blanche.

M. le curé Sauvageau nous attend. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, robuste, avenant, sociologue distingué et grand ami des arts. On cause. Le curé et Larrieu sont bientôt lancés dans une longue discussion où il ne s'agit de rien

moins que de régler la destinée des peuples! J'aperçois sur une petite table, des morceaux de roches couleur d'argent, striés de fils légers et brillants comme des fils de soie. Ce sont des échantillons de ce minerai d'amiante qui fait la fortune du pays. Jour et nuit, les pics des mineurs arrachent à la terre son trésor. Jour et nuit, d'énormes machines broient le minerai, pulvérisant les roches et répandent sur toute la ville cette poussière argentée qui donne à Thetford un petit air de ville mauresque.

Après le souper, nous nous rendons à la salle du collège où doit avoir lieu le concert. Le coup d'œil est féerique. Un vrai décor de Sheherazade planté comme par magie en pleine campagne canadienne. Un paysage fait de contrastes. De grandes montagnes sombres et nues; de jolies maisons blanches, un ciel profond où peu à peu s'allument les étoiles.

Je m'attendais à rencontrer des femmes vêtues de longues tuniques et portant sur leur tête des amphores remplies de l'eau claire des sources. M. le Curé riait de notre émerveillement et nous montrait, non pas de lourdes Orientales, mais des Canadiennes alertes et rieuses qui passaient par groupes en se racontant les nouvelles, et de braves ouvriers qui regagnaient leur demeure. Tous

saluaient leur curé avec une déférence empreinte de cordialité :

— Bonjour, Monsieur le Curé.

— Bonjour, bonjour mes amis.

Certes, M. Sauvageau peut être fier de sa paroisse et fier de l'affection de toutes ces familles qu'il a sauvées de la misère et de la honte en faisant établir la *prohibition* à Thetford. Comme tout sociologue avisé, il sait que l'alcool est la plaie des agglomérations ouvrières et, en chirurgien habile, il a du coup supprimé le mal en supprimant la cause. Plus de whisky, plus de gin ! Des foyers gais et confortables, des enfants sains et bien portants. Du vrai bonheur enfin.

Le lendemain matin, à 10 heures, nous étions à la gare pour prendre notre train. Là, on nous apprit qu'une crue soudaine de la rivière Chaudière avait emporté les ponts et que les trains ne passaient plus.

Que faire ? Attendre ? Impossible, nous devions jouer à Coaticook le soir même. Le plus simple, c'était de descendre à Sherbrooke en automobile. Mais où trouver une machine et un chauffeur ? Ne vous tourmentez donc pas, jeta Larrieu d'un air tranquille, retournons plutôt au presbytère, M. le Curé nous tirera d'affaire. »

L'idée était excellente. M. Sauvageau téléphona et cinq minutes après, on nous annonçait que l'un de ses paroissiens se mettait à notre disposition avec sa voiture et son chauffeur.

La délicieuse randonnée !

Un gai soleil tempéré par une jolie brise montagnarde qu'embaument le sapin et le « foin d'odeur ». Une route en zig zag traverse des bois frais, franchit gaillardement des crêtes pour dégringoler ensuite jusqu'au fond des vallons où se cachent quelques maisons groupées autour de leur clocher. Tout à coup, un lac limpide baigné de lumière et entouré de collines verdoyantes. On eût dit une pierre précieuse enchâssée dans une couronne d'émeraude et d'or fin.

Jusqu'à d'Israéli, le paysage garde sa beauté farouche et grandiose. Ensuite, il redevient plus calme, plus accueillant. Le chemin cotoie de belles prairies où paissent des vaches grasses et pacifiques. De loin en loin, des fermes gardées par de gros chiens qui s'étirent paresseusement au soleil. Des poules très affairées picotent çà et là et s'enfuient à notre approche en poussant des gloussements apeurés.

L'Angelus sonnait comme nous entrions à Sherbrooke. Déjà l'automobile du Dr Darche nous

attendait. Une demi-heure plus tard, nous filions sur la route de Coaticook.

* * *

Sherbrooke 25 juillet 1917.

Ma gentille Sœur,

Heureusement que tu ne lis pas les journaux canadiens, sans quoi ton affection pour ta cadette se serait alarmée. La *Tribune* de Sherbrooke, annonçait en grosses lettres il y a quelques jours que le trio Larrieu avait été victime d'un accident d'automobile. Rien que cela. Mais, rassure-toi, c'était un accident pour rire Pas de côtes enfoncées, pas de jambes cassées, pas de crânes ouverts. A peine quelques bleus, un nez endommagé et un œil au beurre noir qui donne à Lecomte un air fort intéressant.

Je soupçonne Roger de Valter d'avoir voulu nous jouer un tour en annonçant aux lecteurs de la *Tribune* que nous gisions inanimés sur la grand'route.

Mais tout cela ne te dit pas comment ce fameux accident est arrivé. Écoute :

M. le curé Magnan, pasteur de la jolie paroisse du Lac-Noir, devait, après déjeuner, nous faire conduire chez lui en auto. Trois heures sonnent,

puis quatre, personne... 5 heures, toujours pas d'automobile du curé ! — Note qu'il faut au moins 4 bonnes heures pour aller de Sherbrooke au Lac-Noir. — Enfin, vers six heures, une grosse machine s'arrête devant la porte de l'hôtel. Le chauffeur descend. Vite, nous entassons nos valises; nous nous casons tous les trois sur la banquette de l'arrière et nous démarrons rapidement.

Nous filons à toute allure. Soudain, Pouf ! Nous sautons sur notre siège, le nez de Larrieu cogne contre la toiture, l'œil de Lecomte congne contre la boiserie; seule, je ne cogne nulle part.

Nous continuons stoïquement notre route. Voici East Angus passé. Il faisait déjà sombre, nous suivons un chemin assez étroit, bordé de grands arbres dont les branches s'entremêlent. On entend de temps en temps une roulade de rossignol, un cri de grillon, le tintement argentin d'une clochette. Dans les pâturages des enfants, pieds nus, réunissent les troupeaux. Ils appellent les retardataires et nous les entendons appeler d'une voix aigue :

— « Viens-t'en, viens-t'en, allons, viens t'en ».

C'était l'heure délicieuse où la campagne s'endort. Nous jouissions de l'air pur, du ciel mauve où couraient quelques nuages blancs que le soleil teintait encore de rose. Nous écoutions, un peu

émus, la grande voix de la nature chanter son hymne d'adieu à la Lumière.

J'avais oublié l'heure, le concert, les cahots : Tout à coup, un « crac » sinistre, et la machine s'arrête net. Le chauffeur saute de la voiture et cale les roues avec de grosses pierres. Il était temps, nous roulions dans un précipice. Nous descendons à notre tour pendant que le chauffeur regarde son moteur et constate que nous ne pouvons aller plus loin. Une des pièces était brisée.

Par bonheur une ferme est tout près de là. Deux vigoureux chevaux tirent l'auto jusque sous un hangar et nous téléphonons au Lac-Noir que le concert ne pourra avoir lieu, les artistes étant en panne !

Pendant ce temps, le fermier avait attelé deux bonnes petites voitures du pays, légères, solides et qui ne craignent pas les fondrières. Nous reprîmes gaîment le chemin d'East Angus.

La nuit était tout à fait venue, une belle nuit d'été claire et tiède.

La lune montait lentement dans le ciel bleuté à travers les branches, nous apercevions son énorme disque jaune pâle et son large sourire qui semblait se moquer de nous. Notre fermier ne s'était point donné la peine d'allumer la lanterne : — « Pas besoin de fanal, avait-il affirmé, y'aura un beau

clair de lune, on verra quasiment comme en plein jour. »

Et nous roulions à travers cette riche et sauvage campagne canadienne baigné dans un clair obscur qui faisait nuroiter la rivière et rendait plus noirs encore les grands bois qui bordaient la route.

Une bouffée d'air sentant vaguement l'hydrogène sulfuré nous prit à la gorge. Déjà, nous pouvions apercevoir de hautes cheminées d'usines empanachées de fumée grise. Nous arrivions à East Angus.

Et voilà toute l'histoire de ce fameux accident qui défraya la chronique. Il se termina comme une partie de plaisir. Je t'en souhaite de pareils et t'embrasse de tout mon cœur.

F. Ariel.

* * *

Sherbrooke, 1er août.

Douce Sœur,

C'est décidé, nous passons nos vacances à Sherbrooke. Larrieu qui n'est pas très bien en ce moment va rester quelques semaines chez son ami le Dr Noel. Lecomte et moi, nous avons transpor-

té nos pénates sur la route de Lennoxville, dans une jolie maison enfouie dans la verdure. Un vrai nid d'artistes. Je t'écris de notre terrasse, notre « galerie » comme on dit au Canada. A travers un rideau de vigne vierge, j'aperçois le Saint-François qui coule paresseusement au fond de la vallée. En face, une colline verte où les champs de blés murs font de grandes taches dorées. Sur la route, des charrettes remplies de foin odorant passent lentement, effleurant la haie où s'accrochent des brindilles d'herbe sèche. En ce moment, une poule gourmande et hardie s'approche à petits pas, elle marche avec précaution, en tendant le cou, comme une vieille fille prude et curieuse.

Nos propriétaires sont des Françaises, des Lorraines. Tu penses quelles bonnes causettes nous faisons. Parfois, les de V. viennent nous voir, et alors nous passons la soirée en France. Ce sont des Gascons gasconnants. Ils ont gardé, en dépit de tout, le sympathique accent des bords de la Garonne et leur gaîté de méridionaux exubérants.

Mme de V. est le type de la bourgeoise de chez nous,. Petite, mince, active, économe, toujours occupée de sa maison, songeant à ses confitures, à ses tomates, à ses lessives. Avec cela, très éveillée, aimant à rire et volontiers moqueuse.

Rien qu'à voir M. de V., on devine qu'il a vu le jour non loin des allées de Tourny. Physiquement, il ressemble à beaucoup de Bordelais: maigre, nerveux, le nez un peu busqué, les yeux vifs. Moralement ?...un sage Hindou a dit qu'il faut avoir mangé sept boisseaux de sel en compagnie d'un homme, avant de le connaître. Il est donc écrit que j'ignorerai toujours les trésors que renferme l'âme de mes contemporains et de M. de V.

Oui, j'ai bien reçu les journaux que tu m'as envoyés. Ils m'ont fait grand plaisir. Je te dirai donc, comme feu Mac-Mahon : « C'est bien !... Continue, continue » et je te baise,

F. Ariel.

* * *

Sherbrooke, 25 août 1917.

Ma très chère Sœur,

Nous sommes installés depuis tantôt trois semaines. Le temps file avec une rapidité prodigieuse; à peine le moment d'écrire une lettre, de lire un chapitre, de déjeuner de faire un tour de promenade et... le soleil est couché. C'est bête mais ce départ en perspective m'attriste déjà ! je sens que je regretterai cette petite ville agréable,

où nous laisserons quelques amis : des docteurs surtout ! c'est étrange, mais « le trio » s'entend très bien avec les docteurs. Cela tient sans doute à ce que Larrieu, en sa qualité de fils de médecin et d'ancien étudiant, s'intéresse particulièrement aux questions médicales. Il assiste aux opérations, va voir les malades et revient souvent émerveillé...

Ils sont forts ici, très forts ! me disait-il l'autre jour en sortant de la clinique. Il y a dans cette petite ville, une pléïade de chercheurs qui ne travaillent pas seulement pour se faire une belle clientèle et gagner de l'argent, mais encore pour le plaisir, par amour de la science et peut-être aussi pour faire de Sherbrooke un centre médical pouvant rivaliser avec les grandes villes du Dominion. Regardez X, intelligent, adroit, enthousiaste et entreprenant comme il l'est, il réussira. Qui sait si cette petite clinique ne deviendra pas un jour un grand hôpital ? J'ai confiance en son étoile, parce qu'il appartient à cette race d'hommes courageux, travailleurs, tenaces, que l'obstacle exalte et qui trouvent dans l'espérance d'une riche moisson la force de tracer leur sillon jusqu'au bout.

Et je sais que X, fils de parents modestes, est arrivé tout seul à la situation qu'il occupe aujourd'hui... que voulez-vous ? je trouve çà très chic !

Tu sais, ma petite sœur, au Canada, de tels exemples d'énergie ne sont pas rares. Les familles sont si nombreuses que les enfants doivent compter sur eux-mêmes plutôt que sur leurs parents.

Je connais un autre docteur célèbre, qui partit de chez lui à quinze ans avec cinq piastres dans sa poche. Il se loua chez un pharmacien pour laver les vitres et faire les courses, et, sou par sou, il économisa de quoi payer ses années de collège. Maintenant, c'est un maître que l'on salue bien bas.

J'admire ces caractères bien trempés, qui ne craignent pas leurs peines et qui marchent bravement dans la vie en la regardant bien en face, comme pour la plier à leur volonté. La race canadienne, jeune, vigoureuse, pleine de vie et d'ardeur, sentant qu'elle a chez elle une terre qui ne demande qu'à produire, des industries qui ne demandent qu'à naître et toute une possibilité de développement que nos vieux pays d'Europe ne connaîtront plus, a gardé cette belle hardiesse qui la pousse en avant. Les fils savent que le travail et la valeur individuelle mènent à tout. Ils ont confiance en eux-mêmes, confiance dans la richesse de leur pays, et ils risquent crânement leur avenir, leur jeunesse et leur argent. Ils ne sont pas encore, comme nous, enlisés dans le marais du fonctionnarisme, qui neutralise les initiatives, décourage

les bonnes volontés et ne laisse au jeune homme désireux de se débrouiller et faire sa vie que le loisir de passer un examen et la joie de moisir dans les bureaux ministériels. D'êtres créés pour l'action, notre système fait des ronds-de-cuir.

Et c'est si beau, l'attitude de ces rudes fermiers de la province de Québec s'enfonçant dans le bois pour « faire leur terre ». Quelle somme de courage et d'audace ne faut-il pas à ces défricheurs pour vivre dans les solitudes du Nord à des milles et des milles de tout secours ! Ils bâtissent de leurs mains la maison qui abritera leur nichée. Ils abattent eux-mêmes les arbres et les broussailles qui couvrent leurs champs, et là, sur ce sol vierge, qui jamais ne fut déchiré par le soc d'une charrue, ils jettent leur première semence, puis, tandis qu'elle pousse, élargissent la clairière, et recueillent enfin la « récolte du brûlé ».

Dans tous ces « habitants » vivent et agissent le courage, la foi, l'endurance, le patriotisme de Louis Hébert, premier fermier canadien. Malgré la dureté de leur vie, ces colons sont parfaitement heureux. Ce sont des paysans, mais des paysans essentiellement défricheurs. Plusieurs d'entre eux se plaisent moins dans les vieilles paroisses. Leur rôle, c'est d'ouvrir la route. Quand, à force de travail et de peine, ils ont réussi à convertir la

forêt vierge en belles terres fertiles, ils regardent vers le nord et, un beau jour, ils vendent leur bien et s'enfoncent loin, toujours plus loin dans « le bois ». Car, ceci est reconnu, il n'y a qu'un Canadien pour ouvrir une terre. Les Belges, les Écossais, les Russes, les Hongrois ont essayé; au bout de six mois ils en « arrachent » et reviennent à la ville. Le Canadien, lui, se tire d'affaire. Il est industrieux, il s'improvise à la fois cultivateur, menuisier, charpentier, bourrelier, sellier. Il fait tout lui-même. Quand, après des mois de travail acharné, il a réussi à essoucher ses champs, quand la terre est ouverte enfin, alors un autre peut venir Mais auparavant il faut que le Canadien passe et creuse le premier sillon. C'est son rôle à lui. On dirait que la race canadienne-française doive faire deux fois la conquête de ce sol tant aimé et devenu pour elle « le cher Pays ».

On me citait tout récemment, l'exemple d'une famille partie de Terrebonne. Elle avait émigré vers le nord. Elle s'était d'abord installée à Sainte-Adèle, puis à Sainte-Agathe, puis à Nominingue. Maintenant, elle est établie à cinquante milles au nord de Mont-Laurier, point terminus du Canadien-Pacifique. Elle est là, en pleine solitude, et déjà, le père parle de s'en aller plus loin encore, dans l'Abbitibi ou le Témiscamingue.

Tu vois quelle magnifique énergie possède cette race, sœur cadette, mais plus vigoureuse, de notre vieille race française. Ne t'étonne plus, maintenant, qu'un saute-ruisseau devienne docteur en médecine. Es-tu satisfaite de ma petite conférence ? Si tu n'es pas ingrate, tu me remercieras d'avoir employé mon temps et usé mon papier, pour le plus grand bien de ton « intellect agent ».

Je t'embrasse,

F. ARIEL.

* * *

Sherbrooke, 28 septembre 1917.

Çà y est. Nous allons quitter Sherbrooke dans quelques jours. Ces deux mois ont passé comme un rêve. Qu'ils sont vrais ces jolis vers, si connus, si rabâchés, devenus si banals ; oui :

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à tout ce qu'on aime,
Car on laisse un peu de soi-même
En tout temps et en tout lieu.

Nous laisserons beaucoup de nous-mêmes dans cette coquette maison où nous avons vécu de si douces heures. Et les bonnes soirées chez les

de V. et les randonnées d'auto avec les D. et les V.

Sherbrooke restera comme une oasis sur notre route.

Hier, Mme D. a voulu réunir « le Tout-Sherbrooke » à l'occasion de notre départ. La maîtresse de maison, jolie et élégante, faisait les honneurs de son salon avec une grâce charmante. Le Docteur, son mari, était, comme toujours, gai, jovial, hospitalier. C'est une belle figure canadienne-française. Son intelligence vive, son esprit méthodique, son adresse et son beau sang-froid font honneur à toute la race. De plus, c'est un médecin dans toute la profondeur du terme. Quand il montre ses appareils, son cabinet de radiographie, son microscope, sa salle d'opération ; quand il parle des cas intéressants qu'il traite, on devine le chercheur dont toutes les facultés sont tendues vers ce but unique : guérir !

Mais le Dr D. laisse dans son cabinet, avec ses bistouris et son tablier aseptisé, la grave personnalité du chirurgien. A la maison, il redevient un simple mortel qui s'amuse. Tout comme un étudiant, il raconte des « blagues », de sa voix moelleuse, nuancée et un peu basse, comme une voix de comédien. Hier, il nous fit entendre une chanson d'Yvette Guilbert (première manière), et il riait

sous cape en regardant ses invités qui, au fond, étaient ravis, mais n'osaient pas trop le montrer. En notre honneur, les talents locaux furent mis à contribution. Une dame chanta, puis, Mme D. récita des vers. J'étais surprise et charmée de sa façon originale d'interpréter la « Fiancée du Timbalier ». Le jeu était naturel, le geste sûr et gracieux, l'intonation toujours juste. C'est une artiste doublée d'une femme du monde, ce qui est, vraiment, assez rare. Mme C. révéla son beau talent de virtuose. Je me souviendrai longtemps de ces « Cloches de Sainte-Anne » qu'elle improvisa pour nous. Nous entendîmes d'abord le bourdon à la voix lente, grave, profonde... ensuite, ce fut un gai carillon, vrai carillon de « Pâques fleuries » qui s'égrenait joyeusement, puis, peu à peu, s'éloignait se perdait dans l'infini du rêve.

Non, certes, nous n'oublierons point Sherbrooke et j'espère bien que nous y reviendrons l'an prochain avec les premières feuilles et les hirondelles.

* * *

Mégantic, 3 octobre 1917.

— Ah ! vous allez à Mégantic ? nous avait dit Roger de V.... eh bien ! vous ne vous ennuierez pas. Vous allez être reçus par le plus amusant,le

plus original de tous les curés canadiens. Vous aurez des surprises. Ne vous étonnez de rien.

Sur le quai de la gare, M. le curé Choquette nous attend. Vite, il s'empare de nos valises et nous installe dans sa voiture. J'ai à peine le temps de remarquer qu'il est grand et solidement bâti.

— « Mesdames, nous dit-il en s'asseyant au volant, je nevous mène pas au presbytère, mais dans mon « hôtellerie », au bord du lac. C'est là où je reçois tous mes amis, vous verrez qu'on n'y est pas trop mal ! »

Bientôt l'auto entre dans une cour bien sablée, décrit une courbe savante qui me fait passer un petit frisson dans le dos, et s'arrête devant le perron d'une jolie villa. Notre hôte nous montre nos chambres. Celle que nous devons occuper, Lecomte et moi, est toute blanche. Par la baie vitrée nous apercevons un lac immense entouré de collines boisées, où l'automne met déjà de larges taches rouge et or. Au loin, perdues dans les brumes du soir, de hautes montagnes. Les montagnes du Maine sans doute.

Nous descendîmes au salon où M. le curé, Mme Lavoie, sa nièce et Larrieu étaient déjà réunis. Tout en bavardant, je regardais autour de moi. La pièce où nous nous trouvions était vaste et claire. Les derniers rayons du soleil y entraient par de

larges fenêtres voilées de rideaux de tulle. Dans un coin, un vieux piano en forme de clavecin. Mais l'originalité de ce salon consistait surtout en une vaste cheminée faite de pierres étranges et décorée d'une belle tête d'orignal, dont les bois atteignaient presque le plafond. Dans le foyer, un feu de fagots flambait. Les flammes blanches et rouges dansaient gaîment. Tantôt elles couraient sur les bûches qu'elles semblaient lécher à petits coups, comme des chattes gourmandes qui savourent leur plaisir; tantôt elles montaient hautes et droites. Soudain, le fagot s'écroula dans un feu d'artifice d'étincelles qui éclairèrent de lueurs d'incendie les pierres de la cheminée. Les unes jetaient des éclairs fauves, d'autres luisaient comme de l'argent; les marbres devenaient roses.

Le feu de bois ! encore une jolie chose qui s'en va, chassée par les bouches de chaleur et les radiateurs à eau chaude.

J'étais si absorbée que je n'écoutais plus ce qui se disait autour de moi. La grosse voix du curé me tira de ma rêverie.

— Madame Ariel, vous regardez ma cheminée ?

— Oui, je la trouve curieuse et très artistique. Mais quelles sont ces pierres ? Je n'en n'ai jamais vu de semblables.

— Cette cheminée, je l'ai faite de mes mains, chère madame, avec les pierres que j'ai ramassées moi-même au bord du lac. Voyez celle-ci qui brille comme une pierre d'or : c'est du minerai de cuivre; cette blanche qui vous intrigue si fort, c'est du minerai d'étain. Nous sommes dans un pays montagneux ici et le minerai ne manque pas. J'ai une mine de cuivre de l'autre côté du lac; si vous voulez je vous y conduirai...

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour nous fit tourner la tête.

— « Tiens, fit notre hôte, voici justement le Dr Lincourt qui vient vous chercher pour faire un tour de promenade avant le dîner. Mettez vite vos chapeaux et vos manteaux et venez faire connaissance avec Mégantic. »

Nous montons : la voiture file dans la route au bord de l'eau et roule bientôt en pleine campagne.

A notre droite s'étend le lac, qu'une brise légère semble moirer et que le crépuscule irise de teintes délicates. A gauche, des landes nues, parsemées de roches grises; de grands troncs calcinés donnent au paysage un air de désolation.

J'imagine qu'après la guerre, certaines parties de notre France auront cet aspect un peu sinistre. Les grands chênes séculaires de nos forêts d'Alsace et d'Argonne se dresseront encore comme les

témoins du crime montreront aux voyageurs leurs branches déchiquetées par les éclats d'obus et leurs vieux troncs troués par les balles et noircis par la poudre !

Nous arrivons au faîte d'une colline. En bas, dans un creux, la petite ville de Mégantic est blottie avec ses jardinets fleuris et ses maisons blanches dominées par la flèche de sa belle église gothique. Au loin, les grands bois ondoient; vers l'ouest, les sommets des montagnes semblent baignés dans la lumière.

Le vent s'élève, l'air devient plus frais. Nous reprenons le chemin du village, alors que l'étoile du berger, timide et peureuse, apparaît dans le ciel encore clair.

A la villa, le dîner nous attendait.

M. le curé, d'un air de mystère, nous confie tout bas :

—« Vous allez manger de l'orignal. Ne le dites pas. C'est défendu ! Vous verrez comme c'est bon ! » En effet, c'était délicieux. Mais, pour moi, ce plaisir était un peu gâté par la pensée de la torture qu'avait dû supporter ce superbe animal, ce roi des forêts canadiennes, traqué de toutes parts, embarrassé de ses bois touffus et sentant à chaque coup de fusil passer une mort affreuse et traîtresse. Notre curé, en vrai chasseur, se moqua de ma senti-

mentalité de femme. Et pourtant, c'est plus fort que moi. Tuer pour le seul plaisir me semble inhumain; il y a de la guerre dans la chasse. Et la guerre, c'est la brute ancestrale qui revient. La guerre actuelle en est un exemple frappant. Au XXe siècle, alors que les savants ont trouvé le moyen de prolonger la vie humaine, alors que les grands mots de Liberté, d'Égalité, de Fraternité, de Justice, de Démocratie s'étalent partout avec orgueil, nous subissons la guerre la plus atroce, la plus barbare qui ait jamais désolé la terre. Notre civilisation s'est tournée contre nous. Les inventions de nos ingénieurs, les découvertes de nos chimistes n'ont servi qu'à perfectionner les moyens de tuer et de faire souffrir. La grande guerre restera pour nos arrière-neveux la preuve tangible de la faillite du progrès et de la science.

Le progrès qui devait nous donner la paix et le bonheur, que nous a-t-il apporté, sinon la souffrance et la révolte ? Cette science qui devait rendre la terre si belle et si douce aux hommes qu'ils oublieraient de regarder le ciel... quels services nous a-t-elle rendus ? Depuis des siècles, depuis deux siècles surtout, l'humanité pêche par orgueil. Elle s'est crue assez forte pour se passer de Dieu. — La Divinité ? un songe creux. Les vérités révélées ? des superstitions bonnes, tout au plus, pour les

femmes et les enfants. Mais « l'homme libre », l'homme qui sait se gouverner grâce au suffrage universel, peut bien se passer de ces fadaises! Dieu les a bien punis, ces orgueilleux qui croyaient pouvoir faire abstraction de sa Toute-Puissance. Plus d'un incrédule a été ramené à la foi par le rude sentier de la douleur, plus d'un athée s'est agenouillé sur le champ de bataille pour recevoir d'un prêtre l'absolution.

Pardonne, ma sœur, ces réflexions sur un filet d'orignal.

Le vendredi, à 8 heures, la bonne société de la ville s'était réunie dans la salle du cinéma pour entendre des chansons de France. Ce fut un tel succès qu'à la fin de la soirée, M. le curé se leva, annonça au public qu'il gardait les artistes quelques jours de plus et qu'il y aurait un autre concert le dimanche soir. Nos auditeurs applaudirent chaleureusement et s'empressèrent d'acheter tout de suite leurs billets.

M. Choquette rayonnait.

Le lendemain, le temps était maussade. Madame Lavoie qui jouait très gracieusement le rôle d'hôtesse s'en désolait :

—« Çà ne fait rien, dit le curé de sa bonne grosse voix, nous irons quand même faire un tour sur le lac. Je vous emmènerais bien dans mon yatch,

mais, par ce temps froid, ce ne serait guère confortable. Mieux vaut prendre le bateau qui fait le service; au moins, nous serons à l'abri s'il vient à pleuvoir. »

A 2 heures précises, nous montons à bord d'un petit bateau à vapeur. Un matelot largue l'amarre, la machine ronfle et nous partons. Nous suivons les rives du lac bordées de grands bois. — Du bon bois franc, affirma le percepteur des billets; il n'y a guère que du merisier, de l'érable et du hêtre par ici.

Nous admirons ce paysage sauvage, que sa riche parure automnale rend plus saisissant encore. Les feuilles des érables étaient d'un rouge si profond qu'on les aurait dites teintes de sang. Les hêtres étaient déjà jaunes avec, çà et là, des taches sombres comme des taches de rouille.

Certes, j'ai vu de beaux jours d'automne chez nous. J'ai vu nos landes bretonnes se couvrir de bruyère et devenir toutes mauves. J'ai vu nos chênes noueux et nos marronniers se teinter d'or pâle; mais je n'ai jamais rien vu de plus majestueux, de plus farouche que le lac Mégantic, par ce froid après-midi d'octobre. L'eau d'un vert un peu glauque, secouée de vagues courtes, reflétait un ciel triste, où couraient de gros nuages noirs bordés d'une frange lumineuse et comme éclairée par les

rayons d'un soleil invisible. De loin en loin, une déchirure laissait voir un coin bleu. En face de nous, de grands bois où le vent d'octobre chantait « sa plaintive et douce chanson ». Parfois, un bouquet de sapins sombres faisait ressortir le rouge vif des érables et l'or mourant des hêtres. Des feuilles mortes tournoyaient follement et venaient s'abattre dans l'eau : pauvres choses fragiles et désemparées. Au-dessus de nous, de grands oiseaux passaient rapides, planaient un instant, puis s'enfonçaient dans la forêt.

—« Ah ! voilà notre ermite, fit tout à coup Mme Lavoie.

Je vis, dans une barque, un homme très vieux qui tendait des lignes. Sur la berge, sa cabane s'adossait à un pan de roc. C'était une pauvre masure mal jointe. Une légère fumée bleue s'échappait d'une cheminée rudimentaire. En janvier, le vent du nord doit entrer là-dedans comme chez lui. Non loin de la chaumière, un énorme tas de bois : sa provision d'hiver sans doute.

Le bonhomme vit là, en pleine solitude. Il ne recherche pas la compagnie des hommes. A peine, de temps en temps, passe-t-il dans les paroisses pour vendre son poisson et son gibier. Personne ne sait son nom. Qui est-il ? d'où vient-il ? nul ne le sait, sauf peut-être son curé. Il mourra

seul au milieu de cette belle nature où naguère il trouva un refuge.

— Larrieu, vous qui êtes poète, voici un beau sujet : qu'en dites-vous ?

Deux ou trois fois, le bateau accoste pour déposer des voyageurs qui s'en retournent dans leurs villages... Juste une toute petite chapelle de bois, un modeste presbytère, quelques maisons, des fermes disséminées, perdues dans la campagne, et c'est déjà une paroisse. Les paysans qui vivent là ne se sentent pas abandonnés, ils ont leur pasteur qui les aide et les guide. Quel laïque aurait le courage de s'enfermer pendant des mois et des mois dans ces hameaux isolés et de partir, en pleine nuit, en plein froid pour aller consoler ceux qui souffrent ?

La nuit tombait déjà quand nous revînmes à Mégantic.

Le lendemain, il fallut partir. M. le curé nous accompagna jusqu'à la gare et nous fit promettre de revenir l'an prochain.

Soyez tranquille, M. le Curé. Vous nous avez trop bien reçus, nous reviendrons.

F. Ariel.

* * *

Québec, 5 octobre 1917.

Nous arrivons à Québec.

Nous sommes désolés : nous aurions tant voulu arriver par un beau temps dans cette vieille ville de Québec, gardienne vigilante des traditions et des souvenirs de la Nouvelle-France.

— « Écoutez mes enfants, fit Larrieu toujours philosophe, si vous voulez m'en croire, nous irons dîner d'abord, puis, nous irons dormir. Demain il fera beau... »

Le lendemain, quand je m'éveillai, j'aperçus un gai rayon de soleil qui glissait obliquement à travers mes persiennes. Je tirai Lecomte du lit en dépit de ses protestations et moins d'une heure plus tard nous étions dehors.

Le ciel était d'un joli bleu pâle; les trottoirs bien lavés par l'averse de la veille. Nous descendîmes la rue Saint-Louis, tranquille comme une vieille rue de province. J'étais joyeuse de retrouver en pleine Amérique ces maisons de pierres hautes et étroites dont les murs solides sont faits pour abriter des générations.

Nous arrivâmes sur une grande place. D'un côté, enfoncée dans un jardinet aux arbres séculaires, nous aperçûmes la vieille chapelle des Récollets; de l'autre, le somptueux Château Frontenac

et en face de nous, les coteaux de Lévis. Nous pressâmes le pas pour arriver plus vite sur cette terrasse que nos amis canadiens nous avaient tant vantée.

Nous restons saisis devant la beauté de ce paysage vraiment unique. Imaginez un promontoire élevé, couronné d'une citadelle XVIIème siècle. Quelques clochers se dressent au-dessus des maisons dont les toits luisent au soleil Des rues tortueuses dégringolant la côte rapide qui mène à la basse ville, dont les maisons s'entassent pêle-mêle au bord de la rivière.

Plus loin, le Saint-Laurent roule ses eaux vertes. Il enserre l'île d'Orléans puis, s'élance magnifiquement vers la mer lointaine entre deux berges hérissées de hautes falaises, dont les teintes sombres tranchent sur l'azur clair de ce ciel d'automne.

Les poètes ont chanté les beautés de Naples la jolie, de Paris l'enjôleuse, de Séville la brune, mais qui dira jamais le charme de Québec ! Qui dira jamais l'émotion qui s'empare d'un cœur de Français devant ce joyau de l'Amérique du Nord fièrement campé sur son rocher, que le Saint-Laurent baigne de ses eaux profondes.

En regardant ce fleuve immense qui semble au loin se perdre dans l'infini, je songeais que, trois cents ans plus tôt, des frégates battant le pavillon

du Roy venaient parfois jeter l'ancre devant Québec. Je songeais aux braves capitaines et aux rudes colons qui avaient osé bâtir leur foyer dans cette solitude encore inconnue; je songeais à ce qu'aurait pu devenir la Nouvelle-France si la France sa mère avait voulu, ou plutôt si elle avait su ! Quel dommage, pensai-je tristement !

Pourquoi nos trois couleurs ne flottent-elles plus sur cette citadelle où résonnait naguère la voix de Montcalm ? pourquoi ne sommes-nous plus chez nous sur ce sol où l'on parle encore notre langue ?

Je revins silencieusement à l'hôtel, l'esprit tout plein de ces visions du passé qui, à Québec, vous assaillent à chaque pas.

Larrieu nous attendait. — « Je viens de voir les pères Jésuites de la rue Dauphine, nous dit-il. Le Père L. a été très aimable, il m'a présenté à M. C., un Québecquois de vieille souche qui habite tout près d'ici. Ce monsieur s'est offert tout de suite à nous servir de cicérone. J'ai promis que vous iriez cet après-midi faire une petite visite à sa femme, qui est très âgée et ne sort jamais. »

Vers deux heures, Lecomte et moi sonnions au no X. de la rue Sainte-Ursule. C'est une vieille maison aux fenêtres soigneusement ornées de rideaux bien blancs. Un petit air du temps jadis

flotte autour de ces murs qui ont dû abriter bien des familles de francs et loyaux Canadiens.

La lourde porte s'ouvre. Un homme de soixante-dix à soixante-quinze ans paraît. De taille moyenne, trapu ; une bonne figure accueillante égayée par une moustache toute blanche et une petite barbiche taillée en pointe. C'était M. C. Il nous tend chaleureusement les mains et nous conduit au salon. Au fond d'un grand fauteuil de tapisserie, Mme C. coiffée d'un bonnet à coques est assise.

Elle nous embrasse sur les deux joues, nous fait asseoir... on cause de la France naturellement. Notre hôte nous montre « ses souvenirs ». De précieuses vaisselles de Rouen qui venaient de ses grands-pères, deux sabres d'ordonnance accrochés au-dessus de la porte : ses armes quand il était soldat... (il en parle avec un peu d'orgueil et une nuance de regret dans la voix) ; une magnifique broderie au petit point représentant la Cène de Léonard de Vinci ; un ouvrage de sa femme quand elle était jeune fille. Puis, avec respect, il tire d'une armoire un drapeau tricolore délavé par la pluie, effiloché par la tempête. Avec émotion il déplie l'étoffe et dit d'une voix qui tremble un peu : « Le pavillon de la Capricieuse, le premier bâtiment français qui jeta l'ancre chez nous... après la conquête ! Je m'étais fait un ami du capitaine et, avant de quitter le

Canada il me donna ce drapeau... pour moi, c'est plus qu'un souvenir; c'est une relique... »

Pour faire diversion Mme C. nous montre des photographies. De très vieux portraits représentant des dames de l'autre siècle portant de gracieuses coiffures de dentelles d'où s'échappent de longues boucles, des jupes énormes, bouffantes et retroussées à la 1830, de raides crinolines, des corsages plats et austères, des manches à crevées... de petits garçons vêtus de pantalons qui s'arrêtent au dessus de la cheville et de vestes rondes qui semblent étriquées, des messieurs graves, mal à l'aise dans leurs faux cols trop larges et leurs redingotes surannées. Pourquoi les choses démodées nous paraissent-elles presque toujours ridicules et laides ? Mais, si les costumes étaient inélégants, si les attitudes étaient guindées et vieillottes, que les visages étaient donc bien français ! Je me disais que l'album de famille que ma sœur garde précieusement au fond d'un tiroir contient bien des portraits de tantes, d'aïeules, de cousins ressemblant étrangement à ces figures d'autrefois, qui attachaient sur moi comme un regard d'outre-tombe.

Ensuite, il fallut goûter à toutes sortes de bonnes choses essentiellement canadiennes : du sirop d'érable doré, onctueux, embaumé comme un bouquet de fleurs sauvages, de belles belles pommes « fameuses»

dont la réputation, a, depuis longtemps, traversé l'Atlantique !... Je revoyais notre gai Paris d'avant-guerre. Durant les soirées brumeuses, et froides de décembre, à la lueur falote de nos reverbères, des marchandes « des Quatre Saisons » affairées autour de leurs « balladeuses » criaient gaîment : à la pomme, à la pomme ! Dix sous la douzaine de fameuses » ! Puis, familièrement elles arrêtaient les passants : « Eh ! là-bas, ma p'tite dame, faut-il vous en servir ? des fameuses à ce prix-là, c'est pour rien ! »

Ah oui ! elles sont bien connues chez nous les fameuses; mais, qui m'eût dit qu'un jour je mangerais des pommes canadiennes à Québec! Tout arrive.

—Mais, ce n'est pas tout çà, fit tout à coup le bon M. C., vous n'êtes pas venues pour passer l'après-midi au coin du feu. Il n'est que trois heures; si vous voulez, nous allons sortir et je vais vous faire les honneurs de Québec. »

Un quart d'heure plus tard, nous étions sur l'esplanade. Nous longeâmes cette aristocratique rue d'Auteuil dont les hautes maisons semblent regarder par dessus les remparts, avec des airs de bourgeoises correctes et cossues.

— « Tenez, fit notre guide, voici la rue Dauphine, là, c'est la porte Saint-Louis ; elle a été reconstruite ; l'ancienne tombait en ruine ! »

Nous descendîmes la rue Saint-Louis. M. C. nous montra de la main une grande maison grise puis, baissant la voix : — « C'est ici où vécut la belle amie de Bigot, la blonde Mme Péan de triste mémoire. Un peu plus bas, de l'autre côté, vous voyez cette petite maison très humble ? — Oui, à côté du barbier ? — C'est dans cette maison que les soldats de Montcalm rapportèrent leur général mourant, c'est là qu'il est mort. Maintenant, prenons cette petite rue et allons rendre visite aux Ursulines. Je vous montrerai ce qui reste de l'ancien monastère, où vivent les souvenirs de Mère de l'Incarnation et de cette vaillante madame de la Pelleterie, qui dévouèrent leur vie entière à l'éducation des filles de la Nouvelle-France et à la conversion des petites sauvagesses. Nous entrâmes dans le couvent. A travers la grille, une aimable religieuse nous souhaita la bienvenue. Nous visitâmes le monastère (autant que cela est permis aux laïques), puis, nous revînmes au parloir. La bonne religieuse nous y attendait.

— « Laissez-moi vous montrer notre relique, dit-elle.

Des gonds grincèrent et nous aperçumes dans la tour un crâne. Elle ajouta : « Le crâne de Montcalm pieusement conservé depuis deux siècles ». Quelques os jaunis, montrant des orbites sans regard ; une bouche crispée dans un rictus de cadavre : c'était là tout ce qui restait du grand capitaine.

Allons à la chapelle dit notre cicérone. Elle était fermée. Une fillette joufflue prit un trousseau de grosses clefs et ouvrit pour nous la lourde porte à deux battants.

Quelques rayons rouges tombaient des vitraux et éclairaient une chapelle toute blanche, partagée en deux par des grilles. La lampe du sanctuaire clignotait au-dessus du maître-autel. Aux murs, de grands tableaux. Dans la pénombre des formes voilées, dont on ne distinguait guère que la grande collerette blanche, semblaient abimées dans une prière ardente. Tout au fond, derrière les grilles une petite lampe veillait paisiblement.

—« C'est peut-être la lampe des Repentigny, dit notre ami, à voix basse. Toute une histoire qui est devenue presque une légende.

— Oh ! racontez-là !

— Eh bien ! voilà ce que j'en sais :

« Au XVIIIe siècle, quelques années avant la « conquête, un drame bouleversa la noble famille

« des Repentigny. Alors, la belle et riche héritière « de ce nom illustre fit vœu de se consacrer au Sei- « gneur et d'allumer de ses mains une lampe expia- « toire qui brûlerait sans jamais s'éteindre, tant « que le cloître des Ursulines de Québec existerait. « Elle entra comme religieuse dans ce monastère où « elle avait passé sa jeunesse. On parle encore « aujourd'hui de sa magnifique voix, pure et claire, « comme une voix d'ange... J'imagine que bien « souvent, les fiers gentilshommes qui passaient « devant la chapelle se sont arrêtés pour l'écouter « chanter, surpris peut-être de reconnaître cette « voix qu'ils avaient admirée jadis dans les salons « de la ville ! Quel désespoir amena cette jeune « fille à chercher un refuge au pied de l'autel, nul « ne le sait. Mais son vœu fut respecté, et la lampe « des Repentigny brûle encore au fond du cloître « des Ursulines de Québec ».

En sortant de la chapelle nous traversâmes la rue et nous entrâmes dans un jardin. De grands arbres frissonnaient sous le vent d'automne et secouaient leurs feuilles d'or et de pourpre qui voltigeaient un instant désemparées, puis, tombaient sur le toit d'une toute petite église, qui semblait vieille... vieille...

— C'est une église protestante construite sur le site de l'ancienne église des Récollets, annonça

notre guide. Enfin, entrons tout de même. Vous y verrez des vitraux vraiment superbes.

Rien de plus triste, rien de plus froid qu'une église anglicane. De longs bancs bien cirés, un pupître de cuivre qui supporte un gros livre orné de signets. D'épais tapis amortissent le bruit des pas. Beaucoup de confort, beaucoup de calme, beaucoup de sévérité, mais rien d'apaisant. On n'y sent pas la présence divine qui rend si douce, si fortifiante l'atmosphère de la plus modeste de nos chapelles catholiques. Les vitraux sont très beaux. Le Soleil éclaire une « Ascension » qui occupe toute une fenêtre au-dessus du maître-autel, et la douce figure du Christ semble s'élever dans une apothéose de gloire et de lumière. Les couleurs sont riches et chaudes. Des bleus profonds, des rouges lumineux, des jaunes dorés jetaient sur les murs des lueurs d'arc-en-ciel.

Malgré tout j'avais hâte de sortir. Le protestantisme m'étouffe. C'est une religion dure qui fait le ciel lointain et morne.

Nous traversons la place où une fontaine chante doucement. Un lourd bâtiment de pierre, trop neuf, trop riche, trop moderne, détonnant dans ce Québec qui garde son délicieux cachet « ancien régime », attire notre attention. C'est le nouvel Hôtel des Postes. — « Regardez, fit M. C., voyez-

vous, au-dessus de l'entrée, cette plaque sur laquelle est sculpté un chien ? C'est le fameux chien d'or ! Encore une vieille histoire québécoise dont personne ne sait le fin mot. Vous n'arriverez pas à déchiffrer l'inscription qui est gravée au-dessous, mais la voici :

Je suis un chien qui ronge l'os;
En le rongeant je prends mon repos.
Un jour viendra qui n'est pas venu
Où je mordrai qui m'aura mordu !

A qui, à quoi, le propriétaire du chien d'or voulait-il faire allusion ? C'est un mystère. Tous nos historiens, tous nos chroniquèurs ont essayé de déchiffrer cette énigme, mais personne n'a rien trouvé de certain. On parle d'une querelle de famille; on dit même qu'un bourgeois du nom de Philibert y fut mêlé...

« Philibert ! interrompit Lecomte, mais c'est un nom du Midi cela !

— « Mais oui, chère Madame ! Et ce qu'il y a de plus curieux, reprit M. C. : c'est que tout récemment, dans un village du sud de la France, on retrouva un chien d'or semblable à celui-ci et portant la même devise.

— « M. C., fis-je, je vous en prie, n'abimez pas votre chien d'or ! Laissez-le dans le domaine de la

légende et du mystère. Il appartient à un passé inconnu. Laissez à chacun le plaisir d'évoquer et de reconstituer ce coin obscur de votre histoire; laissez à l'imagination du passant et du rêveur le soin de brosser le décor.

Personnellement, je veux voir dans votre chien d'or le symbole de la race canadienne-française. Pendant de longues années, elle a subi sans mot dire le joug du vainqueur : elle rongeait son os et en le rongeant elle prenait son repos et sa force; maintenant, quand on l'attaque, elle mord ! »

Nous descendîmes une rue large construite sur les anciens remparts. A gauche, nous avions les bâtiments du Séminaire et de l'université Laval, à droite de grands arbres et un parapet de pierre. A nos pieds s'étendait la « Basse-Ville », plus loin, le Saint-Laurent et plus loin encore l'île d'Orléans, Lauzon, Lévis. A certains endroits le parapet est percé de meurtrières où passaient les gueules de canons. Quelques couleuvrines trapues et inélégantes, voisinent avec de vieux boulets arrangés méthodiquement en petits tas carrés comme aux Invalides.

Toute cette artillerie date au moins de Vauban. A un demi-mille environ, se profilent les épaisses murailles de la citadelle perchée comme un nid d'aigle sur sa falaise abrupte.

rougissaient, faisaient d'héroïques efforts pour sortir deux ou trois phrases et jetaient de rapides regards de côté, avec l'intention évidente de s'enfuir à la première occasion.

Les Anglais et les Américains parlent peu et mal notre langue. Cela tient surtout à leur orgueilleuse timidité. Ils ont peur qu'on se moque d'eux. Ils ont peur de faire des fautes, de parler charabia et de passer pour des niais. Pour qu'ils se risquent, il faut qu'ils se sentent bien à l'aise avec leur interlocuteur.

Les Français, en général, ont le défaut contraire. Dès qu'ils savent vingt mots d'une langue étrangère, ils les placent partout, à tout propos et hors de propos. Si l'on rit d'eux, ils rient plus fort que tout le monde et ne se formalisent point de la gaîté qu'ils provoquent.

Notre attitude est la moins digne; mais notre méthode est la meilleure.

* * *

Columbus 25 février 1918

Ma douce sœur,

Nous venons de passer trois journées délicieuses à Gambier, Ohio (prononce Gammbieur, O aïl o). Nous avons été choyés, dorlotés, gâtés par la très

bonne et très indulgente Mme Larwill. J'ai eu des discussions serrées avec M. Larwill fils, et son ami M. Cahall. Nous avons transformé l'univers, supprimé d'un coup le paupérisme et la guerre! Si l'humanité ne nous élève pas une statue, c'est qu'il n'y a plus un brin de reconnaissance dans le monde. Nous sommes à la gare de Colombus. De la ville, je ne puis rien te dire ne voyant de mon coin qu'une minuscule arcade qui me rappelle la rue de Rivoli. Dehors, il pleut lentement, obstinément. Une vraie pluie quimpéroise qui a raison des gaîtés les plus tenaces.

Milles choses affectueuses de

France.

* * *

Cincinnati, 3 mars.

Tendre sœur,

Je suis enrhumée, oh ! mais enrhumée ! Depuis hier, je suis transformée en fontaine Wallace. Je me désespère, car nous avons une séance à l'Alliance cet après-midi et il faut jouer coûte que coûte ! Ça va être joli.

9 heures du soir.

Ouf ! C'est fini. Le public a été épatant ; il n'a pas voulu s'apercevoir de ma voix enrouée. M. Le Braz et sa femme étaient là. Mme Le Braz est charmante et très simple. Je suis sûre qu'elle adore son mari ; elle le regarde avec de jolis yeux très doux et si affectueux. M. Le Braz m'a paru engraissé... épanoui ; il a l'air profondément heureux.

Demain, nous jouons chez les Dames du Sacré-Cœur, à Clifton et, dans deux jours, nous partons.

Je t'embrasse

ARIEL.

* * *

5 mars.

Nous venons de prendre le thé chez Mlle Morhard, la secrétaire de l'Alliance de Cincinnati. Dès qu'on l'approche, on devine une personnalité. Elle donne une impression de virilité et de force. Grande, fortement charpentée, un front tenace, des yeux clairs, un menton volontaire. Quand elle parle, on sent une intelligence robuste, logique... une intelligence masculine. Mais cette enveloppe

un peu rugueuse cache une âme vibrante, un cœur chaud, solide, sur lequel on peut compter.

Il y a vingt ans, peu de femmes auraient eu l'audace de parler hautement de la France à Cincinnati, de lutter contre l'influence allemande qui prédominait alors, de tenir tête au courant et de planter notre étendard dans ce milieu franchement hostile.

Mlle Morhard, en vrai capitaine, en chef, en orateur entraînant, a préparé et assuré le triomphe de la France dans ce centre de l'Ohio. Mais si Mlle la Secrétaire est une intellectuelle, une conférencière, cela ne l'empêche pas d'être une femme. Elle aime les belles et bonnes choses. Elle vit dans un joli décor bien à elle, original, et son chocolat est la merveille des merveilles... épais, onctueux, vanillé à souhait : un vrai velours.

* * *

Chicago, 7 mars 1918.

Ma chère sœur,

Nous sommes à Chicago, ville célèbre par ses fabriques de conserves et par ses abattoirs... Pouah ! Un brouillard grisâtre enveloppe toute chose, s'attache à vos vêtements, se colle à votre peau. Jamais je n'ai été si sale. Lecomte se

moque de moi avec délices. Elle promène un petit miroir dans son sac et de temps en temps elle me montre mon image charbonnée, poussiéreuse, méconnaissable, vieillie. Je viens de t'envoyer par habitude, une demi-douzaine de cartes postales. Je regrette qu'elles ne soient pas plus originales, mais, vraiment rien ne ressemble plus à une ville américaine qu'une autre ville américaine. Toujours des gratte-ciel, toujours des rues droites, toujours de grands magasins. C'est désespérant ! Ce qui change, par exemple, c'est l'atmosphère, l'ambiance. Ici, on sent que le mot d'ordre est : *business*! *business* !. C'est une cité trépidante. Tout le monde court. On n'y dîne pas; on s'ingurgite un « Quick Lunch », et l'on repart. Les Américains dépensent leur argent, ils le dépensent follement; mais ils n'en jouissent pas, ils n'ont pas le temps. Le rêve de tout Américain, c'est d'être à la tête d'une grosse maison de commerce d'où sort beaucoup d'argent. Il aime cet argent; mais il aime encore davantage la lutte qu'il lui faut soutenir pour l'acquérir. A ses yeux, le monde commercial est un vaste échiquier où chacun fait son jeu. Les plus audacieux, les plus habiles, les plus retors gagnent la partie. Les faibles, les déveinards restent en route. Tant pis !... ce sont des non-valeurs.

Le rêve de tout Français, c'est d'être...rentier ! après avoir été fonctionnaire. Çà ne manque pas de charme...

Nous avons rencontré à Chicago une famille franco-américaine amie de M. Le Braz. Inutile de te dire que nous y fûmes reçus à bras ouverts pour l'amour de lui. Mme Balize est une gracieuse Américaine, une blonde aux yeux bleus, fraîche et potelée comme un pastel de Latour. Le petit Auguste, un robuste garçonnet de dix ans, joue déjà au soldat, creuse des tranchées, construit des abris et fait le coup de feu contre des Boches imaginaires. M. Balize est un Français né sur la terre d'Amérique; son éducation, sa vie, ont fait de lui un véritable Américain. Mais, malgré tout, il garde pour la France, la patrie de ses ancêtres, une place très chaude au fond de son cœur.

Il est fils de paysan. Il avait trois piastres dans le coin de son mouchoir, quand il partit à pied vers la ville. Il travailla, il travailla sans relâche pendant de nombreuses années; puis, il se lança dans les affaires. Maintenant le petit paysan est devenu l'un des puissants financiers de Chicago.

M. Balize prouve une fois de plus que la race française ne manque ni de sens commercial, ni d'initiative, ni de courage. Si les nôtres ne réussissent pas toujours comme ils le devraient aux

colonies et à l'étranger; c'est que, bien souvent, ils ne sont pas secondés comme il le faudrait. Il y a quelques années, notre gouvernement ne favorisait guère les Français qui désiraient tenter fortune dans les pays neufs. Nos consuls n'étaient souvent que des représentants protocolaires, là où il aurait fallu des hommes d'affaires.

La grande guerre va changer tout cela. Espérons-le du moins!

Si tu savais quel magnifique champ d'exploitation il y a pour nous dans l'Amérique du Nord. Au Canada, on demande à grands cris des spécialistes, des médecins, des ingénieurs, des biologistes expérimentés. Aux États-Unis, nos tailleurs français sont les plus renommés; nos céramiques, nos poteries se vendent très bien, nos musiciens, nos artistes paraissent sur les plus grandes scènes, nos cuisiniers sont payés des pris fous. Je crois que tout Français sérieux et pas trop bête est sûr de réussir ici.

Oui, mais voilà! il faut s'expatrier et...nous sommes si bien chez nous!

Nous quittons Chicago demain matin. La ville est sale, mais les habitants sont très gentils. A l'« Alliance », nous fûmes très bien reçus par Mme Milan-Hubert. Nous avions un public de choix, intelligent et d'humeur gaie. Les auditoires de

l'Ouest sont plus ouverts, plus exubérants que ceux de l'Est; souvent, moins select. A Chicago, par exemple, il y a beaucoup de millionnaires tout neufs, princes du « bacon » ou du « pork and beans » qui, malgré leur hôtel, leurs larbins, leur galerie de tableaux, leur « électrique », gardent une allure plébéienne. Ils n'ont pas eu le temps de prendre le petit air snob et blasé qu'affecte volontiers la vieille aristocratie yankee.

Patience, çà viendra.

Des baisers à vous deux,

F. ARIEL.

* * *

8 mars 1918.

Déjà Chicago est bicn loin derrière nous.

Depuis une heure nous suivons le Mississipi. La campagne est aride et déserte. Malgré moi, je songe aux souples Indiens qui, jadis, descendaient le courant dans leurs fragiles canots d'écorce. Ils allaient, ivres d'air pur et de liberté, sautant les rapides, bravant les remous. Ce cadre grandiose et sévère semble fait pour leurs silhouettes hautaines. Toute cette barbarie n'est plus.

Les descendants de ces fiers guerriers croupissent maintenant dans des *réserves*. Ils vivent tant bien que mal, cultivant un lopin de terre ou vendant des bibelots de leur fabrication. Ce sont des épaves. Inconsciemment peut-être ils résistent à leurs vainqueurs. Ils ne s'assimilent pas. Ils subissent notre civilisation sans même chercher à la comprendre. Rien n'est triste comme la déchéance d'une race.

* * *

Saint-Paul, 14 mars.

Quand verrai-je du vrai soleil ?

Mercredi dernier, nous avons diné chez Mlle Dreyfus, la sympathique secrétaire de l'Alliance de Minneapolis. C'est une Lorraine spirituelle, exubérante. Toutes les glaces du Nord n'arriveront point à refroidir son ardeur. Demain, nous serons reçus par l'Alliance de Saint-Paul.

Les pères Maristes, qui ont charge des deux paroisses canadiennes, nous ont accueillis fort aimablement. Le Père Bazin nous a promenés tout un après-midi dans l'automobile du presbytère, et grâce à lui nous avons une idée exacte des deux villes jumelles du Minnesota. Ici, les Canadiens sont mal groupés et cela me fait de la peine. Ils

sont disséminés aux quatre coins de la ville, et ils n'hésitent point à aller entendre la messe dans les églises irlandaises ou même allemandes, selon que cela leur est un peu plus commode. Certains ne se gênent pas pour envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, au risque de leur langue et de leur foi.

A quoi tient cet état de choses ?

Peut-être à ce qu'ils n'ont pas des curés canadiens ? Avec les prêtres de leur nationalité, en effet, ils se sentent plus à l'aise, plus chez eux. Le clergé français, si éclairé, si dévoué à son troupeau, n'a pas le sens de la lutte, comme le clergé du Canada. C'est très compréhensible du reste. Nos prêtres, formés au ministère de chez nous, ne sont pas préparés aux conditions de l'apostolat dans l'Amérique du Nord. Ils ne savent pas que pour le Canadien, le curé est non seulement le pasteur, mais l'ami, le conseiller, le compatriote. Nous avons remarqué bien souvent que le Français, qu'il soit prêtre ou laïque, s'américanise trop facilement. Il ne songe qu'à apprendre l'anglais et à parler anglais dès qu'il le peut. Il se laisse entraîner par le courant. Il ne résiste pas à la formidable puissance d'assimilation des États-Unis. Dans les familles, l'usage de notre langue se perd souvent au bout de la deuxième génération et presque certainement au bout de la troisième.

Pourquoi ? Parce que les Français ne sont pas des tenants de la langue française comme sont les Canadiens; parfois même ils font, contre ceux-ci, œuvre commune avec les anglicisateurs.

Pourtant, il est d'un intérêt vital pour la France que nos familles gardent et perpétuent sur le sol américain nos traditions et notre langue. Le seul moyen que nous ayons pour atteindre ce but, c'est d'envoyer nos fils et nos filles étudier dans des collèges bilingues où ils apprendront à la fois l'anglais et le français. Ces enfants n'en deviendront pas moins de bons Américains, mais ils garderont les avantages d'une éducation vraiment française.

Nous sommes de votre avis, me dira-t-on, mais, où sont-ils, ces fameux collèges ?

Il y en a des douzaines disséminés dans tout l'Est américain; de plus, il y a tous les collèges canadiens de la province de Québec. Il n'y a donc que l'embarras du choix. Sans faire de sermon, il est bien permis à une simple Française de crier casse-cou à ses compatriotes, qui ne se doutent peut-être pas du danger menaçant ici notre doux parler de France.

* * *

16 mars.

Milwaukee, la ville de la bière.

Il fait nuit noire. Mlle Lérafon nous attend à la gare. Fluette, fine, vêtue d'un tailleur gris taupe élégant mais sobre, c'est bien une vraie Française et nous allons à elle sans craindre de nous tromper. Nous montons dans l'automobile de Mme Gallun et nous filons vers « Downer College », où nos chambres nous attendent. Avant la guerre, Milwaukee était considérée comme une ville... plutôt allemande! Maintenant, c'est une ville toute américaine. Les citoyens les plus en vue se sont levés bravement à l'appel de Wilson. Certains gardent au fond de leur cœur un petit coin tendre pour le pays de Gœthe; mais ils détestent cordialement les Hohenzollhern, pères du militarisme prussien. Ils sont les premiers à flétrir les atrocités commises par les soldats du Kaiser.

La guerre a fait ce miracle.

Milwaukee s'étale paresseusement sur les bords du lac Michigan, dont les eaux vertes frissonnent au loin. Mme Gallun, très aimablement, a mis sa voiture à notre disposition et Mlle Lérafon nous sert de guide.

Nos hôtes ne parlent pas un mot de français, ce qui rend la conversation assez difficile ! Larrieu

et Lecomte s'expliquent par gestes. C'est à mourir de rire. Nous repartons demain : quel dommage !

Nous avons chanté pour les *Sammies*. Si nos poilus entrevoyaient le luxe et le confort des camps américains, ils ne voudraient plus habiter leurs casernes. Aussi, ne raconte pas ce que je vais te dire, on t'accuserait de démoraliser l'armée !

Nous débarquons devant une construction de bois « The Community House ». C'est une immense baraque servant à la fois de lieu de réunions, de restaurant et de salle de danse. Près de la porte, un vestiaire est aménagé. De jeunes et alertes Américaines s'emparent des lourdes capotes kaki et remettent en échange à leur propriétaire un petit carton numéroté tout comme au Windsor ou au Ritz.

Plus loin, à gauche, c'est le restaurant. Un dollar le repas, ma chère, comme chez Brébant.

Un orchestre est dissimulé derrière des palmiers. Je n'aurais pas été surprise de voir un tzigane soldat s'avancer vers les dîneurs et attaquer un langoureux solo.

La « Community House », c'est le salon du camp. Les soldats y sont chez eux. Ils y reçoivent leurs parents, leurs fiancés, leurs amis. Ici, pas de discipline, pas de service, pas de corvée.

L'officier est traité de la même façon que le soldat. Ce sont deux invités ou si tu préfères, deux membres d'un même club. Demain, à l'exercice, l'officier redeviendra le chef et le soldat devra obéir; mais, sous le toit de la « Community House » ce sont deux citoyens d'Amérique et pas plus.

A huit heures, les assistants se groupent en rond, et l'orchestre se tait. M. Larwill nous présente à l'auditoire et nous chantons une douzaine de chansons.

Les soldats rient sans comprendre grand'chose. Après la séance, l'un d'eux s'avance vers moi :

— Bonsoir, it's a fine evening isn't it ? lui dis-je.

— Yes.

Alors, il se tourne vers ses camarades et s'exclame radieux :

— Good ! I know french : I have understood bonsouar !.

A neuf heures et demie il fallut partir. Les sammies nous accompagnèrent jusqu'à la porte en criant :

— Au revoir ! Au revoir !

Larrieu, désirant leur rendre la politesse, répondit son plus retentissant « Good bye » et l'auto démarra.

Je t'embrasse,

F. Ariel.

* * *

Le Père L. est venu nous voir hier. Quand je l'aperçus, il y a six mois, dans le grand parloir austère de l'Immaculée-Conception, à Montréal, il me sembla un peu rigide et lointain. J'avais gardé le souvenir d'un religieux robuste, aux traits forts, aux yeux bleus froids, à la parole brève, légèrement martelée. Hier, j'ai trouvé un homme tout différent. Il fut gai, cordial, amusant, corrigeant sa brusquerie amicale par une aimable bonhomie. Je suis contente de m'être trompée.

— « Enfin, vous voilà ! nous dit-il en s'asseyant; Vous arrivez au bon moment pour visiter les principaux centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Vous allez être très bien reçus. Et puis, je vous promets des surprises !...

— Quelles surprises ?

— Vous verrez, vous verrez. Vous jouerez le 19 avril à Pawtucket, le 14 mai à Artic, le 19 à Woonsocket. Entre temps, vous irez à Malboro, à Lowell, à Lynn, à Salem, à Manchester... Maintenant que vous êtes ici, nous allons pouvoir arrêter définitivement les dates. On a demandé toute une série de conférences-concerts. Vous

donnerez un programme d'une heure environ Ça vous va ?

— Si ça nous va ! je crois bien.

— — —

20 avril 1919.

Hier, à Pawtucket, dans une jolie salle, le Bijou, bien intime et archi-comble, nous avons retrouvé nos beaux auditoires vibrants de la province de Québec. C'est sans doute une des surprises que nous promettait le père L. J'étais si émerveillée que je n'en pouvais croire mes yeux.

C'étaient bien des Français, tous ces gens suspendus aux lèvres du conférencier. Un bon mot les faisait rire, une anecdocte triste les touchait jusqu'aux larmes. Ils écoutaient, le cœur battant, la parole ardente qui les enlevait sur les ailes de la pensée bien loin de leurs préoccupations routinières. Ils étaient conquis. Sans effort, cette foule composée surtout de travailleurs s'élevait bien haut vers l'idéal immortel de leur race.

On leur parla de la « Revanche des berceaux ». Toute l'histoire du Canada, tous ses espoirs tiennent dans cette formule. Aussi, les visages, se faisaient-ils plus graves en écoutant le conférencier, et en approuvant les conditions de la

glorieuse revanche. Tous sentaient peser sur eux la même responsabilité : garder à la famille sa belle santé physique et morale. Ils comprenaient que c'était là, non seulement un devoir humain, un devoir religieux, mais encore un devoir patriotique; car, l'avenir du Canada est lié intimement à l'avenir de la famille canadienne.

Quelle surprise et quelle émotion de retrouver un vrai centre d'influences françaises aux États-Unis, dans cette petite ville de Pawtucket, si banale, si quelconque.

Ces rues monotones, ces maisons tristes, noircies par la fumée des usines, cachent des centaines et des centaines de foyers où l'on parle notre langue, où l'on garde fidèlement notre foi et nos coutumes. C'est un peu de la grande âme de la France qui s'est réfugié là... et comme il nous est doux de la saluer au passage.

* * *

22 avril 1919.

La Nouvelle-Angleterre... C'est le Nouveau-Canada qu'il faudrait dire.

Remontons à l'époque où les premiers émigrants quittaient l'antique Albion pour s'établir en Amérique. En se voyant sujets de Sa Majesté

britannique, ils rêvaient de transporter sur cette terre lointaine toutes les traditions de la Mère-Patrie. La rivalité entre l'Angleterre et la France se poursuivait alors, implacable, non seulement dans la vieille Europe, mais encore dans la jeune Amérique. Le bassin de l'Hudson allait devenir la Nouvelle-Angleterre; tandis que sur les rives du Saint-Laurent allait naître et grandir la Nouvelle-France. Éternel dualisme de race, de langue, de foi, se poursuivant pendant des siècles, existant encore à l'heure actuelle, en dépit des traités, des alliances et des ententes cordiales.

La guerre de l'Indépendance fit de la Nouvelle-Angleterre une partie des États-Unis d'Amérique. La fille se sépara de sa mère; elle rejeta sa tutelle et ses lois; mais elle garde sa langue ancestrale, ses coutumes et son hérésie.

Peu à peu, le flot des émigrations successives submergea l'élément primordial, l'élément « yankee». On ne le retrouve encore que dans les États de l'Est, dans le Massachusetts, dans le New-York, autour de Philadelphie Il forme la vieille aristocratie du pays. Il garde son allure puritaine, qui fait que l'Américain de Boston est beaucoup plus près de l'Anglais de Londres ou de Liverpool, qu'il ne l'est de ses compatriotes de l'Ouest ou du Sud. Eh bien ! c'est dans cette région, la plus

anglicane des États-Unis que beaucoup de nos Canadiens sont venus s'installer. Quelques Américains semblent vouloir les ignorer. Ils les confondent avec la masse des nouveau-venus. Ils ne prennent pas la peine de suivre leur évolution. Ils ne connaissent point et ne cherchent pas à connaître l'histoire de la race française en Amérique. Ils ne savent pas que de ce « noyau » qu'est la province de Québec sont parties, à différentes époques, des « avant-gardes ». Elles se sont établies au Nord, dans les forêts encore inexplorées; à l'Ouest, dans l'Ontario protestant et dans les plaines fertiles du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta; au Sud-Ouest, dans le Minnesota et les Illinois; dans le Vermont, le New-York et, enfin, à l'Est, dans la Nouvelle-Angleterre. Les Américains ne se doutent pas que les émigrants canadiens, quand ils s'établissent sur une terre étrangère, gardent intégralement leur langue, leur foi, leurs mœurs. Ce sont, sans doute, des émigrants fidèles à leur nouveau drapeau, mais ce sont aussi des avant-gardes de l'influence française. Et cette influence s'étend méthodiquement, chaque jour, grâce à la natalité de la race canadienne et à sa vie laborieuse.

J'ai voulu savoir comment ces « avant-gardes » françaises avaient pu pénétrer et se maintenir dans

ce milieu protestant et puritain. Voici ce que j'ai appris.

Vers le milieu du siècle dernier, les conditions économiques étaient devenues très dures dans la province de Québec. Les moyens de transport étant insuffisants, les fermiers ne pouvaient pas exporter leurs récoltes et n'arrivaient plus à vivre sur leur terre. Las de lutter, quelques-uns passèrent « les lignes » et s'en vinrent dans les grandes villes manufacturières du Massachusetts se louer comme ouvriers. Les gages étaient élevés, la vie peu coûteuse. Les émigrés abandonnèrent bientôt l'idée de retourner au Canada. Ils vendirent leurs biens et s'installèrent définitivement auprès de l'usine où ils travaillaient. Bientôt, dans toute la province de Québec il ne fut plus question que « des gros salaires aux États ». Les jeunes gens, séduits par le mairge de l'or, partirent les premiers. Ils s'en allaient par milliers, heureux d'échapper aux soucis et à la gêne des « habitants ». Pendant quelques années, ce fut un véritable exode. Des centaines et des centaines de familles canadiennes s'expatrièrent. Peu à peu, elles se groupèrent, formant, en pleine Amérique, des îlots français où l'on gardait pieusement la tradition des ancêtres.

Le clergé canadien n'abandonna point son troupeau. Les prêtres passèrent la frontière et continuèrent à aider, à conseiller, à diriger les exilés. Ils firent pour les Canado-Américains ce que leurs prédécesseurs avaient fait pour les 60,000 colons de la Nouvelle-France et c'est à eux, que nous devons de trouver aujourd'hui dans la Nouvelle-Angleterre une population d'un million d'âmes parlant le français. D'abord, ils bâtirent l'église; puis, l'école. Ils fondèrent des paroisses, et c'est, contre elles, contre ce roc, qu'est venue se briser la force assimilatrice des États-Unis.

Quand je songe que nous avons pu habiter New-York pendant huit mois, sans nous douter que, près de nous, à quelque cinquante milles, vivait une population d'un million de Français! Je m'étonne et mon patriotisme s'émeut. On nous vantait souvent le groupe français de la Nouvelle-Orléans, celui de San-Francisco; mais personne ne paraissait savoir qu'il y a 40,000 Français à Fall-River, 17,000 à Woonsocket, 30,000 au moins à Manchester.... notre ignorance est navrante!

A quoi tient cette ignorance ?

D'abord, à l'infâme calomnie du patois canadien. Pourquoi doit-on s'occuper de gens qui ne parlent pas correctement leur propre langue ? Ensuite, à ce que, au début, les Canado-Américains étaient,

pour la plupart, des gens du peuple, des ouvriers occupant d'humbles emplois dans les filatures. On les confondait avec la foule des émigrants. Les Canadiens français qui, il y a cinquante ans, abandonnaient la province de Québec, n'étaient, en général, que de pauvres paysans, sans culture, dont beaucoup ne savaient même pas lire. Mais, une, deux générations nouvelles ont grandi. Les pauvres d'hier sont devenus les riches d'aujourd'hui. Ils ont pu donner à leurs enfants une éducation qui a fait d'eux des hommes instruits : des notaires, des avocats, des médecins, des prêtres, des professeurs. Maintenant, le groupe canado-américain a, à sa tête, toute une élite intellectuelle qui le dirige. De ses rangs sont sortis des évêques, des juges, des députés, des maires et même des gouverneurs d'État.

Si les colons de la Nouvelle-France firent preuve jadis d'un héroïsme sans exemple en luttant contre la volonté et la force du vainqueur, leurs descendants, les Canado-Américains, déploient chaque jour et à chaque minute, une ténacité et un courage non moins grands pour défendre leur langue et leur foi contre la formidable puissance d'assimilation des États-Unis.

N'allez pas croire toutefois que les Canado-Américains fassent opposition au gouvernement de

Washington et cherchent à créer un «Etat dans l'Etat». Tous sont de fidèles sujets de la libre Amérique. Au mois d'avril 1917, leurs fils sont accourus bravement à l'appel du président Wilson. Au sommet de leurs clochers flotte le pavillon constellé d'étoiles, montrant que les paroisses canadiennes ont fait noblement leur devoir.

Alors, me dira-t-on : que veulent les Canado-Américains et en quoi consiste cette lutte dont vous parlez si fort ?

Ce qu'ils veulent ?

Rester catholiques et français, tout simplement. « Notre foi et notre langue » c'est la devise de tous les Canadiens français de l'Amérique du Nord. Les Canado-Américains se soumettent en bons patriotes aux lois de leur pays d'adoption. Ils servent dans l'armée américaine, ils apprennent l'anglais, ils s'intéressent aux choses politiques et sociales, ils considèrent loyalement l'Amérique comme leur patrie; mais ils entendent conserver l'intégrité de leur foi, de leur race, de leur langue, et s'en faire même des stimulants de civisme bien compris.

Cette prétention, en Amérique moins qu'ailleurs, ne saurait surprendre.

En effet, c'est à peine s'il y a eu jusqu'ici une race américaine. Il y a des Anglais, des Italiens,

des Espagnols, des Grecs, des Russes, des Français américanisés. La personnalité américaine n'est encore que superficielle. Dans les couches profondes, l'individu se retrouve anglais, italien, espagnol, grec, allemand ou français comme ses ancêtres. Les Canado-Américains pourraient dire avec vérité : nous sommes des Américains de race française; et les Russes : nous sommes des Américains de race russe. Cela n'empêche pas les Français et ces Russes d'être d'excellents Américains.

Ce phénomène, très rare dans le monde du XXe siècle, a été enregistré fréquemment dans l'histoire de l'Europe. Au point de vue ethnique, l'Amérique pourrait être comparée à un vaste creuset où ont été jetés, pêle-mêle, les éléments les plus divers. De ce mélange sortira un produit homogène et nouveau qui sera l'Américain. Une semblable transformation ne se fait pas en un jour. Elle demande des années, des siècles même : notre génération ne connaîtra pas l'Américain parfait. Mais puisqu'il y a lutte, il y a aussi des adversaires : contre qui les Canado-Américains ont-ils donc à se défendre ?

— D'abord, contre eux-mêmes, contre la tentation de troquer leur langue pour un peu de paix et certaines faveurs douteuses. Ensuite, ils ont à se défendre contre le milieu : ce qu'on appelle commu-

déjeuner, on causa de la guerre, de la vie en France, de notre dernier concert, du temps qu'il fait, du temps qu'il fera, des modes nouvelles, de l'hiver qui vient, du livre qu'il faut lire, du dernier article de M. l'abbé Roy, de l'indisposition de Son Éminence..., Le soleil se coucha, les réverbères s'allumèrent dans la rue, nous bavardions encore... et c'était charmant.

Mais je crois qu'il faut être Français pour goûter et apprécier ces plaisirs-là.

* * *

15 novembre.

Ma très douce et tendre sœur,

Je gèle, positivement, je gèle et toutes les flammes de ton cœur ne suffiraient point à me réchauffer. Il neige ici depuis huit jours. On nous avait dit :

— « Oh ! ce sont les premières neiges, elles ne tiendront pas ! »

En effet, avant-hier ç'a degelé et nous avons pataugé dans une boue grise et froide ; puis, hier, ç'a regelé, et aujourd'hui, il neige... il neige. Le ciel est couleur d'argent mat et de gros flocons blancs viennent se coller aux vitres de ma fenêtre

Quand je sors, je marche avec précaution. Je me cramponne au bras de Lecomte, qui me secoue sans pitié pour préserver son précieux équilibre. Tout à l'heure, j'ai oublié le verglas et la neige et je me suis mise à courir pour attraper mon tramway. Ah ! Je n'ai pas couru longtemps. Je me suis étalée tout de mon long juste en face de la cathédrale. Lecomte se tenait les côtes... J'étais furieuse, empêtrée par mes jupes, mon manchon, mon parapluie et deux ou trois petits paquets.

Nos amis canadiens jubilent. On va sortir en traîneau, on va patiner, quelle joie ! Nous avons rencontré une dame de nos connaissances qui s'est exclamée d'un air ravi :

—« N'est-ce pas que c'est beau la neige ! et si agréable ! on dirait marcher dans de la ouate.

— ! ! !

— Oh ! Ce n'est rien encore, il faut attendre la poudrerie.

— La poudrerie ?

— Mais oui ! Quand le temps est très froid et qu'il vente un peu, la neige tombe comme une fine poussière balayée par le nord-est. Alors on organise des retraites aux flambeaux, des promenades en raquettes... c'est très amusant.

— Oui, oui, pensais-je, j'ai commencé à y goûter, à l'amusement.

Ce matin, j'ai essayé d'aller faire un tour sur la terrasse. En sortant de la rue Saint-Louis, une rafale m'a collée contre le mur du palais de justice. Un tourbillon de neige m'a enveloppée, m'obligeant à fermer les yeux et à retenir mon chapeau que la bourrasque menaçait d'enlever. Ce doit être ça, la poudrerie. J'ai rebroussé chemin sans tambour ni trompette et je suis rentrée dans ma chambre bien chaude où je me suis dorlotée le plus doucement possible le reste de la journée. Je regardais par la fenêtre les traîneaux qui passaient rapides au milieu du gai tintement des grelots. Des enfants glissaient le long des trottoirs en se lançant des boules de neige; les boules venaient parfois s'aplatir sur le dos des passants. L'hiver a ses charmes, vu de chez soi.

Nous allons quitter Québec dans quelques jours. Cela m'ennuie. J'avais déjà mes habitudes prises et mes amis. J'allais de temps en temps faire la causette avec ma voisine, une jeune Canadienne habitant avec sa mère au même étage que nous. Elle me montrait des photographies, me parlait de Gaspé, de la Roche percée, de la rude existence que mènent les pêcheurs de morue, qui vivent là-bas dans le golfe, sur une côte rocheuse et aride comme notre Bretagne. Je lui racontais nos voyages, ma vie à Paris, nos habitudes françaises et

bien souvent Madame Lavoie m'interrompait d'un : « Mais, c'était comme cela chez nous, du temps de mon père ! »

A l'heure des repas, Marie, la bonne Irlandaise, nous parlait dans un français de Cork qui nous faisait pouffer de rire. Puis, la toute petite, toute mince et alerte Mme Chapais arrivait sans bruit et se plaçait à la table voisine de la nôtre en face de son mari. Souvent la conversation devenait générale. M. Chapais, homme de lettres doublé d'un historien et d'un érudit, nous racontait de vieilles histoires du pays ou nous donnait son avis sur la guerre...

Toutes mes chères habitudes vont être bouleversées une fois de plus. Cela me chagrine. Décidément, je deviens vieille fille et... québécoise.

Ma chère sœur, ce n'est pas une lettre que je t'envoie, c'est un véritable journal. J'avais complètement oublié que je t'écrivais.

Aime-moi quand même.

France ARIEL.

* * *

18 novembre.

Très chère Sœur,

Hier, nous avons donné notre concert d'adieu à Saint-Roch. La salle Champlain était archi-comble.

M. Magnan fit à cette occasion un discours que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre cent ans !

Il nous a dit avec des mots vibrants, combien les Canadiens aiment la France et il nous a demandé de le répéter bien haut quand nous reviendrons chez nous. Larrieu avait des larmes dans les yeux. Lecomte et moi nous pleurions pour tout de bon. Certes, oui, le Canada n'aura pas de plus fervents défenseurs que les trois troubadours que nous sommes. Je voudrais seulement que nos voix fussent assez puissantes pour retentir d'un bout à l'autre du monde et apprendre à la terre entière la grandeur de ce petit peuple qui a souffert la persécution et la calomnie, pour rester fidèle à son Dieu et à son passé.

Ma très douce sœur, il est sept heures et je meurs de faim. Je te fais donc ma plus belle révérence de cour et je vais dîner.

* * *

20 novembre.

Vu, cet après-midi, la jolie Mme B. On la prendrait pour une méridionale. Elle a le teint mat des Espagnoles et les yeux clairs des Napolitaines. Chaque fois que je la regarde, je regrette qu'elle n'ait pas fait de théâtre. Quelle adorable Carmen elle eût été, et si naturellement malicieuse et coquette.

Le déjeuner était excellent et arrosé d'un joyeux vin de sauterne, qui me mit du soleil dans le cœur pour le reste de la journée. Notre curé était là. Il taquinait son neveu, essayait d'être sévère... mais çà ne prenait pas. On voyait parfaitement qu'il aime neveu, nièce et petit-neveu de tout son cœur. Entre la poire et le fromage, il nous raconta une bonne histoire, qui montre comment les Canadiens de vieille souche préparaient leurs fils à la lutte il y a cinquante ans.

Le grand-père Bernier, paysan aisé, demandait un jour à son fils :

— Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand ?

— Moi, je serai avocat !

— Bon ! eh bien, monte sur la table et fais-nous un discours... contre les Anglais.

Après le repas, nous fîmes de la musique, comme de raison. M. Bernier est vraiment doué : musi-

cien original et bon écrivain. Il a un tempérament d'artiste et de... bohème... C'est un « Montmartrois » qui n'a jamais vu la « butte ».

Puis, comme il l'est par son métier, il est fort probable qu'au point de vue musical et littéraire, M. Bernier ne donnera jamais sa mesure, et c'est dommage. Vois-tu, ce pays est encore trop jeune pour avoir une vie intellectuelle intense. Aussi, combien de talents qui s'ignorent et s'étiolent faute des milieux propices où ils pourraient se développer.

Et puis, il faut tout dire : ici comme ailleurs, l'art ne nourrit plus son homme.

Bonsoir sœur très chère, je t'embrasse et ton mari « itou ».

F. Ariel.

* * *

Québec, 21 novembre.

Quelques heures délicieuses passées à l'académie Saint-Louis de France. C'est Lady Garneau, la bonne fée du couvent, qui avait arrangé cela pour faire plaisir à ses bonnes amies, les religieuses.

A 3 heures, l'automobile vint nous prendre et nous emmena à Loretteville, à travers la campagne toute blanche et comme endormie.

La mère supérieure nous ouvrit les bras et mit sa maison à l'envers pour nous faire honneur. Nous chantâmes quelques chansons, qui eurent le pouvoir d'attendrir les bonnes sœurs : de vraies Bretonnes bretonnantes venues au Canada après les expulsions.

Après le concert, deux élèves, choisies parmi les toutes petites, nous présentèrent de gros bouquets de roses attachés par des rubans tricolores. Puis une grande fillette, que sa timidité rendait rose comme une cerise, lut une adresse très joliment tournée et magnifiquement écrite sur un grand parchemin. Nous étions très émus et nous ne savions comment exprimer notre plaisir. Lecomte chanta « C'est encore la France ». Les bonnes sœurs pleuraient.

— « Si vous saviez, dit la mère supérieure encore bouleversée, si vous saviez la joie que j'éprouve à vous avoir ici ! Vous êtes un peu de notre belle France pour laquelle nous prions chaque jour et que nous ne reverrons peut-être jamais ! Elle nous raconta alors qu'elle avait quatre frères sur le front et que sa mère était bien souffrante là-bas à Vannes. — J'admire la force d'âme de cette frêle religieuse, qui sait garder au milieu de ses inquiétudes et de ses chagrins, son beau sourire calme et sa belle sérénité de chrétienne.

Nous restâmes à souper au couvent. Et quel souper ! digne de Brillat-Savarin et de Pantagruel ! Il y avait huit desserts, huit, je les ai comptés.

—« Ma mère, fit Larrieu, jamais nous ne pourrons goûter à tout cela.

— Mais si, mais si, vous pourrez ! Ce sont nos enfants qui ont confectionné ces gâteaux; elles seraient navrées si vous n'y touchiez pas.

Lady Garneau eut une idée de génie : « Écoutez, ma mère, dit-elle, puisque nous ne pouvons manger toutes ces bonnes choses, nous allons les emporter pour les orphelins. »

Aussitôt dit, aussitôt fait; gâteaux et bonbons furent dûment empaquetés et ficelés. Il fallut arrêter l'élan des religieuses qui auraient volontiers dévalisé leur cuisine à notre profit.

Quelle bonne et sainte âme que la mère supérieure de Saint-Louis de France, et comme j'aurai plaisir à la revoir.

* * *

Plessisville, 25 novembre 1917.

Un village enfoui sous la neige semble se rapprocher et grandir... Une gare rouge surgit. Des hommes battent la semelle sur le quai. C'est Plessisville, nous descendons.

M. Gosselin nous attend. Il s'empare de nos valises, nous installe dans son traîneau et nous enveloppe de fourrures, afin de protéger nos précieux « Si bémol ».

Tout cela est fait en un clin d'œil.

Je ne connais pas d'imprésario plus attentif, plus aimable, plus patient que M. Gosselin. Il s'occupe de ses artistes, les choye, les dorlote, les promène, veille à ce qu'ils soient bien logés, bien nourris et pas dérangés.

Je vous le dis, c'est la crème des organisateurs. Et si gai, si plein d'entrain ! Si quelqu'un raconte une histoire drôle, ses petits yeux bleus pétillent de plaisir, il renverse légèrement la tête en arrière et part d'un bruyant éclat de rire réveillant les échos d'alentour. Au fond, M. Gosselin est un grand philosophe, qui donnerait une rude leçon à Schopenhauer de sinistre mémoire. Il a trouvé le secret du bonheur ! Il sait prendre la vie comme elle est, jouissant de ce qui est bon et oubliant bien vite ce qui est mauvais. Si, de nos jours, un potentat neurasthénique voulait se payer le luxe de porter la chemise d'un homme heureux, il n'aurait point besoin de courir le monde. M Gosselin lui donnerait la sienne et, comme il a bon cœur, il la lui donnerait pour rien !

Le traîneau « décolle ». Quelle agréable sensation que celle de se sentir glisser sur la neige durcie ! A Québec nous avions déjà « fait du traîneau », mais vraiment, dans les villes, c'est un sport abominable. Les rues étant balayées tous les jours, il ne reste plus assez de neige pour couvrir les pavés qui font cahoter la voiture d'une façon inquiétante. Quand nous descendions, cahin-caha, la côte rapide qui mène à la basse ville, cela me rappelait les temps heureux où des camarades complaisants se changeaient en pur-sangs et me traînaient dans une caisse figurant un carrosse de marquise. Nous dévalions ainsi les allées du jardin au risque de nous casser bras et jambes.

A Plessisville, point de cahots. L'air nous fouette le visage, le cheval trotte allègrement en secouant ses grelots. M. Gosselin fait entendre de temps à autre un éclat de rire homérique. Nous glissons sur une route bien rembourrée, bien unie, bordée de jolies maisons de bois dont les vitres sont décorées d'arabesques étincelantes et de glaçons scintillant au soleil comme des diamants.

Vers deux heures, nous nous rendons au presbytère. M. le curé Dupuis nous souhaite la bienvenue très cordialement. C'est un homme aimable, délicat, bon comme le pain, très doux et surtout très calme. Il n'aime pas le bruit et il n'en fait

pas Malgré cela, il est gai et enthousiaste; mais, c'est une gaîté, un enthousiasme intérieurs qui semblent rayonner sur toute sa personne et qu'on devine plus qu'il ne les exprime. Son expression favorite c'est : « Mon doux ! mon doux ! » Il la répète deux ou trois fois en cinq minutes, il la met à toutes les sauces en lui donnant une intonation différente, suivant le sujet dont il est question.

Après avoir bavardé de Paris, de la guerre (toujours !) de Rome et de mille choses que le pasteur de Plessisville connaît à merveille, nous prenons congé.

M. Gosselin, digne représentant du protocole avait décidé que nous irions faire une petite visite à ses amis les B.

Madame B. est la sœur d'un père jésuite de nos amis. Nous fûmes donc tout de suite en pays de connaissance. Du reste, elle ressemble trait pour trait à son frère; sauf que le Père est brun et plutôt maigre et qu'elle est toute rose et plutôt ronde. Monsieur B. qui cumule les fonctions de médecin et de pharmacien du village est le portrait frappant du poète Fernand Grech. Nous lui fîmes part de cette découverte et il parut charmé de se savoir le sosie d'un homme célèbre. Dieu me pardonne, je crois même qu'il ajouta : « Tiens, il faudra que

je lise les vers de ce poète ! » A quoi tient la popularité.

Depuis quelques instants, je remarquais que notre maître des cérémonies donnait des signes d'impatience. De temps en temps, il risquait un œil vers la fenêtre, avec l'air d'attendre quelqu'un ou quelque chose. Tout à coup il s'exclama :

— Le voilà !

— Qui ? fit le Docteur.

— Le photographe, parbleu !

— Le photographe ?

— Naturellement ! pour rappeler aux générations futures cette mémorable journée, nous allons nous faire photographier.

— Oh ! la bonne idée, fit Lecomte. Si l'on se faisait prendre en traîneau ?

—Oui, c'est cela, en traîneau, approuva Larrieu. Et le voilà qui s'approche du Docteur, lui dit quelques mots que je n'entends pas et ils disparaissent ensemble. Trois minutes plus tard, je vois revenir Larrieu vêtu d'un énorme capot de chat sauvage et coiffé d'un « casque » aussi haut que le diadème de Charlemagne.

— Comme çà, nous dit-il d'un air satisfait, je n'aurai pas l'air d'un Canadien pour rire. Nous reprîmes nos places dans le traîneau et nous nous dirigeâmes vers un pont qui surplombe un Nia-

gara en miniature. Les chutes étaient gelées. Derrière, s'étendait une longue plaine toute blanche qui, avec un peu d'imagination, pouvait assez bien représenter les steppes glacées du Nord.

Le traîneau s'arrêta, le photographe descendit, planta son appareil à une distance respectueuse, se cacha la tête sous un morceau de velours noir, poussa, retira, repoussa deux ou trois plaques et nous cria :

— Attention !

Lecomte prit un air engageant.

M. Gosselin se para de son plus large sourire. Larrieu, fourré jusqu'aux yeux, avait l'air d'un boyard russe visitant ses terres.

Le plus drôle, c'était le cocher. Le pauvre garçon, ne sachant que faire de lui-même, s'était planté debout sur son siège, les deux bras ballants. Il avait une mine ahurie et gênée qui semblait dire : « Je suis là, mais je voudrais bien être ailleurs. »

Une, deux, trois, cria le photographe. L'instant était solennel... nous entendîmes un « clic ». Le tour était joué; les visages se détendirent.

Nous chantâmes dans une salle qui contient trois cents sièges, mais où notre imprésario en avait logé trois cent cinquante.

Le lendemain du concert, à 6 heures, le « Trio » était debout. Il faisait un froid, un froid comme

jamais je n'en ai éprouvé. Le traîneau filait comme le vent. Mes yeux brûlaient. Mes joues cuisaient, j'avais de la peine à respirer. J'entendais comme dans un rêve le cocher qui retenait son cheval en lui répétant de temps à autre : « Arrête, ben arrête, arrête donc ! » Enfin, nous arrivons à la gare. Je me précipite dans la salle d'attente où ronflait un gros poêle.

Dehors, vers l'est, le ciel était tout rose, Bientôt il devint orange. Soudain Monseigneur le Soleil montra le bout de son nez frileux. Peu à peu, il apparut tout entier, se frotta les yeux, fit un brin de toilette, se débarrassa des nuées qui voilaient sa splendeur et, bien éveillé cette fois, bondit dans l'espace, caressant la paresseuse nature de ses chauds rayons d'or. Au loin, le train sifflait...

* * *

Montréal, 27 novembre 1918.

Nous venons d'arriver à Montréal : notre bonne Mme Schmidt nous a reçus comme des enfants prodigues de retour au bercail. Si elle avait possédé le « veau gras » dont parle l'Écriture, elle l'aurait sûrement occis en notre honneur. Quelle brave et excellente amie nous avons là !

Je suis assise devant ma fenêtre d'où tombe un jour maussade. Au loin j'aperçois un coin de bleu qui semble trouer la grisaille du ciel. Il fait triste dehors et je suis heureuse de me sentir à l'abri dans une chambre bien close. Près de moi, blottie dans le creux d'un coussin, une grosse chatte noire ronronne et s'étire avec volupté en songeant au froid qu'il fait là-haut, sur les gouttières. Dans la rue, les tramways passent avec un bruit de ferraille qui fait trembler les vitres. C'est curieux, Montréal que je trouvais calme en sortant du tourbillon affolant de New-York me semble une grande ville bruyante, aujourd'hui que je viens de Québec. Ceci prouve une fois de plus la relativité de nos impressions. Notre pauvre cervelle est vraiment drôlement construite. Il y a six mois, en débarquant de Broadway sur la rue Sainte-Catherine je me disais : « Comme c'est calme ! » et maintenant que j'ai goûté du charme reposant de l'Esplanade, je soupire : « Comme c'est bruyant ! » Où est la vérité dans cette histoire ? Ne cherchons pas. Contentons-nous de dire, avec je ne sais plus quel homme célèbre, qu'il n'y a que les sots pour ne pas changer d'opinion au moins dix fois dans leur vie.

Les Canadines sont vraiment de fervents amateurs de musique : l'été dernier, ils bravaient la canicule, maintenant, ils pataugent résolument

dans la neige pour entendre des chansons ! C'est de l'héroïsme.

Avant hier, nous étions à Cartierville chez M. le curé Chevalier, hier, au Dominion Park, chez notre cher abbé Prévost. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout le diocèse, deux Canadiens plus différents : l'un calme, aimant à suivre tranquillement son bonhomme de chemin; l'autre vif, enthousiaste, exubérant, toujours prêt à remuer, à entreprendre quelque chose de nouveau... Dès qu'il s'agit de la France, les divergences disparaissent : tous les deux s'émeuvent et vibrent à l'unisson, tant est resté vivace dans le cœur des deux, le culte de la terre où naquirent les aïeux.

Vendredi prochain, grande soirée d'adieux au Monument National et lundi, à Ottawa. Ce sera notre dernière étape sur le sol du Canada.

* * *

Ottawa, 4 décembre.

Ma chère sœur,

Nous voici à Ottawa : je ne sais pas si la ville est jolie ou si elle est laide. Je sais qu'il y a une gare assez imposante, une rue très longue, puis une rue très courte où se trouve l'hôtel Windsor. Nous y

habitons. Par ce même courrier, tu recevras uen douzaine de cartes postales et tu en sauras plus long que moi sur les charmes de la capitale du Dominion.

Nous avons joué hier soir pour l'Alliance Française. M. Bernier, secrétaire du groupe, a fait les choses royalement. Le concert eut lieu au Château Laurier, dans un immense salon luxueusement décoré et encore trop petit pour contenir la foule des auditeurs qui se pressaient dans le vestibule et jusque dans l'escalier.

Pour la première fois, Lecomte chanta le « Chant de Ralliement des Alliances Françaises ». Les paroles en ont été composées par M. Louis Delamarre, secrétaire de la Fédération ; la musique, par Larrieu. Ce fut un grand succès et j'en suis bien heureuse.

Tu dois connaître l'origine et le but desAlliances françaises, dont les ramifications s'étendent aujourd'hui dans le monde entier. Ce que tu ignores sans doute, c'est la somme de courage qu'il a fallu à quelques-uns pour maintenir et développer cette institution dans l'Amérique du Nord. Comme je te l'ai dit bien des fois, le vent qui soufflait, il y a une vingtaine d'années dans ce pays, n'était guère favorable à la France.

En général, les Américains nous jugeaient comme un peuple de « décadents » et estimaient que nous

avions pris un peu trop facilement notre parti de nos revers de 1870. Certains groupes d'alliances existaient déjà et vivaient grâce à la générosité de Yankees francophiles; mais ils étaient peu nombreux et à la merci de quelques défections.

Vers cette époque, M. Louis Delamarre vint s'établir à New-York. De suite, il sentit qu'il était nécessaire de créer un plus fort courant d'influence française dans cette Amérique, où les belles idées reçoivent un si généreux accueil. Durant les vacances, au lieu de se reposer de son dur travail de professeur, il voyagea, il parcourut le continent en tout sens, parlant de la France, faisant connaître sa vitalité, sa grandeur, ses espoirs. Il fonda des groupes d'alliance, releva ceux qui étaient tombés, ranima les énergies des secrétaires un peu tièdes, trouva de l'argent, des volontés et fit de la Fédération des alliances Françaises, une des associations puissantes des États-Unis.

M. Louis Delamarre peut être fier de son œuvre. Son travail a préparé en Amérique, le revirement des esprits en faveur de notre pays. Déjà, en 1914, les hautes sphères de la nation étaient gagnées à notre cause; nos conférenciers étaient accueillis avec sympathie. Dans les familles, on cherchait à donner aux jeunes filles des gouvernantes françaises et l'on envoyait les garçons étudier dans nos

univrsités. Depuis le début de la guerre, l'activité des groupes a doublé. Certains d'entre eux, en dehors de leurs séances régulières, ont pu monter des bibliothèques, organiser des cours du soir, aidant ainsi à la diffusion de l'influence française dans la classe moyenne et presque dans le peuple.

Maintenant, le Trio va commencer la tournée des groupes et des collèges américains. Nous n'aurons plus des grandes salles vibrantes et enthousiastes de la province de Québec. Nous chanterons pour un public qui ne comprendra pas toujours le sens des mots; mais je suis certaine, que dans nos chansons, il sentira passer un peu de l'âme de la France. Nous sommes fiers de contribuer, pour notre modeste part, à l'éducation française du peuple d'Amérique. Les conférenciers, les artistes qui viendront après nous, seront mieux compris et recueilleront le fruit de notre travail. Pour nous, qui assistons depuis trois ans à la plus formidable des guerres, il nous suffit de savoir que nous luttons aussi, à notre manière, contre le Boche, en chantant la France. Je t'embrasse de tout cœur.

F. Ariel.

* * *

Le Sud ! Down South, 5 décembre.

Le train nous emporte à toute vitesse vers le Sud. La tristesse que j'éprouve à quitter cette terre canadienne, qui nous fut si hospitalière, est tempérée par l'espoir de la revoir l'an prochain et aussi par la perspective d'une course à travers un pays inconnu, où nous allons, nous dit-on, retrouver le beau climat de notre midi lumineux.

10 heures du matin.

Il neige ! Nous sommes pourtant déjà dans l'Illinois et il neige ! C'est gai ! Le paysage est d'une monotonie navrante. De grandes plaines blanches se succèdent sans interruption et les longues tiges de maïs desséchées qui émergent du sol donnent un air désolé à cette campagne pourtant si féconde.

Encore sept heures à passer dans le train : mes jambes sont engourdies. Lecomte vient de me gagner dix sous à l'écarté. Je ne veux plus jouer, elle me ruinerait. Depuis ce matin la campagne n'a pas changé, toujours de la neige, toujours des tiges de maïs. De temps à autre, quelque centaines de maisons massées autour de hautes cheminées empanachées de fumée noire : c'est une ville,

ou plutôt un embryon de ville que le train traverse à toute vapeur, comme avec dédain...

Saint-Louis !... une gare énorme ! des nègres s'emparent de nos bagages. Nous descendons. Dehors, il neige toujours.

* * *

Saint-Louis, 6 décembre.

La chanson en a menti : il n'y a pas de mimosas le long du Missouri. Les poètes se plaisent à propager des idées fausses et à notre époque si « matter of fact », c'est rageant.

Voilà un Monsieur qui déclare que « le long du Missoùri, les mimosas sont fleuris ». Croyez-vous qu'avant d'écrire il se soit renseigné sur la flore du « Middle West » ? Pas du tout. Il lui fallait un mot de trois syllabes, peut-être une rime à grimaça et comme le mot « mimosa » est joli, il l'a employé.

Platon avait joliment raison de bannir les poètes de sa république. Ce sont des êtres dangereux.

Saint-Louis est une ville triste (du moins elle me semble ainsi). Ce n'est pas encore le Sud où le nègre est traîté en inférieur et où il a pris son parti de cette situation, et ce n'est déjà plus le nord où il est considéré

comme l'égal du blanc. C'est, je crois, à cette position intermédiaire que sont dues les « frictions » constantes qui existent ici entre les deux races, frictions qui s'exaspèrent parfois jusqu'à produire des bagares entre blancs et noirs.

Nous ne resterons que deux jours à Saint-Louis. Cet après-midi nous passerons à l'Alliance Française; et ce soir, chez les dames du Sacré-Cœur. Demain matin, départ pour Little Rock. Je n'en suis pas fâchée. J'ai hâte d'arriver dans le vrai pays du soleil. Dans le Sud ! Dans le Sud ! comme dit Larrieu en imitant Tartarin.

* * *

11 décembre, Little Rock (Arkansas).

Quel voyage, Seigneur! Quel voyage ! Vendredi matin, nous étions à la gare et nous attendions notre train qui devait partir à 8 heures 10. Malheureusement, ce train était gelé : il refusait de démarrer. Il avait fait si froid dans la nuit qu'avant de pouvoir unir les wagons il avait fallu les dégeler!

Nous sommes partis à 10 h. 30. Comme nous n'avions pas pris la précaution de retenir nos sièges en Pullman, nous dûmes nous contenter du wagon

des prolétaires. Quelle différence avec les voitures de l'Est, si propres, si « correctes ». Les banquettes étaient sales, poussiéreuses, des peaux d'oranges et de bananes traînaient partout, des enfants mal débarbouillés braillaient, menaient un tapage assourdissant sous les yeux des parents, qui les regardaient faire sans rien dire : on sentait déjà l'indolence sudiste et la crasse noire. Oh ! que la nuit fut longue.

Le lendemain, je me réveillai transie. Sur la place, un vent violent soulevait des tourbillons de poussière blanche, sèche et brillante. Un vieux Juif, à longue barbe, vêtu d'une indescriptible houppelande, luttait de son mieux contre la rafale. On eût dit le bonhomme Noel en tournée.

Dans l'après-midi, les gros nuages s'envolèrent comme de mauvais rêves. Le soleil fit une timide apparition dont nous profitâmes pour sortir un peu. Little Rock est une ville comme les autres villes américaines, faite au compas. Par contre, la population est bien différente de celle qu'on rencontre dans le Nord : beaucoup de nègres, beaucoup de Grecs, d'Italiens, de Juifs, d'Allemands, de Syriens, de Tchèques; peu d'Anglais, peu de purs Yankees, pas de Français.

Ici, les noirs et les blancs ne se mélangent pas. Les premiers habitent des quartiers spéciaux.

Dans le train, ils ont leur wagon à eux, dans les tramways même, des banquettes leur sont exclusivement réservées et nul n'a le droit de les occuper, s'il n'est pas au moins couleur chocolat ou café au lait. Ce sont deux couches sociales superposées. Le noir est au fond, le blanc surnage; mais, entre les deux, il y a une cloison bien étanche.

Les nègres ne paraissent pas souffrir de cet état de choses. Ils se marient entre eux (la loi défend le mariage entre blanc et noir), ils ont leurs restaurants, leurs clubs, leurs églises, leurs théâtres, leurs maisons, leurs rues. Ils n'ont pas le droit de frayer avec les blancs; mais les blancs n'ont pas le droit de frayer avec eux, et je ne sais si cela les console. Ils occupent tous les emplois subalternes : ils sont porteurs de bagage, crieurs de journaux, chauffeurs et surtout domestiques. Dans le Sud, les serviteurs sont noirs, depuis la bonne d'enfant jusqu'au maître d'hôtel. C'est dire que la propriété du Maître est quelquefois allégée. Le nègre, en effet, vole... ou plutôt non, il ne vole pas, il prend, il se sert... C'est un « socialiste sans le savoir ». Il se dit ingénument : Monsieur a une boîte de cigares... moi je n'en ai pas... partageons.

Une dame américaine de Nashville nous racontait qu'elle était obligée de mettre sous clef ses robes, son linge, et jusqu'à ses rubans et ses épingles à

cheveux, sans quoi tout disparaissait comme par enchantement. A la cuisine, quand il faut deux poulets pour le déjeuner, elle en achète trois ; « Que voulez-vous, disait cette dame avec résignation, il y en a toujours un qui s'envole ».

Ce qui distingue le noir, en dehors de sa couleur et de sa laideur natives, c'est le côté enfantin de son caractère. C'est vraiment un « gosse » aimant le bruit, les couleurs vives, les danses échevelées. Si on l'irrite, il voit rouge et devient facilement brutal, comme les animaux de la jungle. Il y a en lui un peu du singe et du tigre. Placé, comme il l'est, dans une société moderne, il est inoffensif : la peur du gendarme le rend doux, réservé. Il reste un primitif, non plus à la façon des anthropophages de l'Afrique centrale, mais à la façon des enfants.

* * *

14 novembre.

Digne et douce Sœur,

Je t'ai envoyé hier des vues du majestueux et verdoyant Mississipi, « père des eaux ». Contemple-les avec émotion.

Ma chère, il continue à faire froid autant qu'à Québec : c'est désespérant ! Moi qui me réjouissais à l'idée de notre tournée dans le Sud. J'espérais

voir des orangers, des palmiers, des figuiers, des nègres vêtus d'un modeste « pagne », surtout je comptais avoir chaud, et je gèle. Nous avons manqué notre engagement de Memphis, toujours à cause du froid. « L'Alliance Française y est très florissante, grâce au dévouement de trois femmes : Mmes Gage et Gunther et Miss Johnson, qui se multiplient, organisent des conférences, des concerts, prodiguent sans compter leur temps et leur argent pour maintenir dans la ville un foyer d'influence française. La participation de l'Amérique à la guerre va certainement donner à ce foyer, un nouveau rayonnement. Si tu savais combien l'Amérique est sympathique à la France.

Je te quitte un instant pour aller boucler mes valises; nous partons dans quelques minutes pour Gainesville... Je reprendrai ma lettre dans le train.

11 heures.

Me voilà confortablement installée dans un bon fauteuil, devant une petite table, dans un wagon bien chauffé : la vie a de bons petits bouts.

En ce moment, la campagne semble morte, mais l'été, sous le ciel, implacablement bleu, dans l'atmosphère embrasée du Sud, quelle vie intense! Quel fourmillement ! Toute une armée de négresses,

vêtues de couleurs vives, se dispersent dans la plaine. Elles vont ainsi, tout le jour, l'échine courbée sous le soleil qui brûle, recueillant les légers flocons de cotons soyeux, qui seront réunis en lourds ballots et expédiés à l'autre bout du monde,

Voici une gare couverte de tuiles rouges : c'ess la première ici. Le train s'arrête... Sur le quai, des nègres s'agitent; il y en a de très vieux dont les mains crevassées semblent garder encore la trace de l'esclavage qu'ils ont subi. Car, tu le sait, jadis, le maître marquait ses serviteurs comme on marque les bêtes d'un troupeau.

3 heures.

Le ciel s'est embrumé, il neigeotte : les plantations de coton ont disparu pour faire place à un paysage plus accidenté. De hautes collines s'estompent à l'horizon. Les villages se font plus rares. Nous entrons dans les forêts sauvages de l'Alabama. Le nez collé à la vitre, je regarde sans me lasser le décor de légende qui se déroule comme un film gigantesque. Nous roulons en pleine forêt, en pleine nature, en plein mystère. La civilisation n'a pas encore pénétré dans ces retraites, sur ce sol que recouvrent des arbres, plusieurs fois séculaires.

Tout à coup, le train s'engage sur un pont, frêle passerelle surplombant un abîme. Imagine une sorte de vallée profonde et abrupte, tapissée de sapins austères; au fond, un torrent bondissant sur des roches. Je regarde, en frissonnant, ce gouffre sinistre sur lequel pèse un ciel lourdde neige.

La forêt se fait moins dense; quelques lumières tremblotent à travers le brouillard. Nous devons approcher de Birmingham.

Larrieu qui était allé faire un petit tour de promenade dans le train, revient tout effaré : il s'est fait injurier par une négresse ! C'est bien de lui. Il se promena innocemment, traversa un wagon, puis un deuxième, puis un troisième. Pris d'une inspiration subite, il ouvrit une quatrième porte, s'assit, sur une banquette vide, tira de sa poche son cahier de musique, son crayon et se mit à griffonner quelques notes en battant la mesure avec son doigt. Soudain, une volumineuse négresse, ébouriffée, le chapeau de travers, se plante devant lui et lui crie dans les oreilles des choses qu'il ne comprend pas. Très intrigué, il regarde autour de lui et se voit entouré de visages noirs et cirés où roulent des yeux blancs. Il comprend alors qu'il s'est fourvoyé. Il remet son cahier dans sa poche, comme la négresse, hors d'elle-même, se préparait à le mettre dehors sans plus de façon.

Larrieu est ravi d'ajouter cet épisode au chapitre de ses aventures.

Birmingham ! Nous allons descendre et attendre patiemment le train de 10 heures 50 pour Atlanta.

* * *

Columbia, 16 décembre.

Ma chère Sœur,

Je suis brisée, moulue, éreintée. Nous venons de passer deux nuits en chemin de fer. Sans « pullman ». Ce n'est pas drôle !

Nous sommes arrivés hier soir à Gainesville. M. Roger, l'aimable professeur de chant du «Brennan Conservatory», nous attendait. Nous nous rendons au collège. Dans la grande salle, bien aménagée et joliment décorée, deux cent jeunes filles sont réunies. Pas une ne comprend un mot de français. Pourtant elles s'intéressent au spectacle et applaudissent chaleureusement les chansons et les danses bretonnes.

Sur notre demande, elles nous chantent à leur tour, quelques chansons américaines. M. Roger bat la mesure à tour de bras et rivalise d'entrain avec ses élèves.

Quand tout fut fini, notre loge fut envahie par nos gentilles auditrices. Elles nous parlaient toutes à la fois, nous offraient des fleurs, des bonbons, nous pressaient, nous embrassaient, nous secouaient avec une vigueur toute méridionale et qui aurait fait envie à nos joyeuses Arlésiennes.

The Brennan College Conservatory, voilà une institution bien américaine, qui dérouterait et effarerait les bourgeois de chez nous. C'est un collège où les étudiantes apprennent, non seulement la littérature et les mathématiques, mais encore le chant, la danse, la mise en scène, l'art de bien dire, de se présenter et de parler en public. Il y a de quoi faire dresser les cheveux sur la tête de nos grand'mères !

Ce genre d'éducation réussirait sans doute fort mal en France : ici, c'est autre chose. Il ne s'y mêle pas un brin de « cabotinage ». La plupart des étudiantes de Gainesville deviendront d'excellentes mères de famille, d'autres seront peut être obligées de travailler : les fortunes américaines sont si instables ! C'est alors qu'elles se serviront de leurs études et deviendront professeurs, comédiennes ou chanteuses, suivant leurs goûts et leurs aptitudes.

Nous devions reprendre le rapide du soir et arriver à Columbia pour 9 heures du matin. Mais

le rapide est un omnibus qui nous oblige à passer la moitié de la nuit sur les banquettes de la salle d'attente, en compagnie de trois cow-boys, bottés de boue et coiffés de grands « sombrers » qui leur donnent l'allure de bandits mexicains.

Columbia, où nous sommes en ce moment, est une jolie ville aux rues larges, propres, bien éclairées; les squares, plantés de grands arbres majestueux, sont soigneusement entretenus, les pelouses sont bien ratissées. Ici, le laisser aller méridional est tempéré par la « correction » du Nord. Nous ne sommes déjà plus dans le vrai Sud.

* * *

21 décembre.

Je t'écris dans le train, sur mes genoux. Nous venons de quitter Baltimore, dernière étape de cette mémorable tournée. Nous y avons retrouvé tous nos amis : la famille Auclair, toujours aimable et souriante, M. Dulac, toujours ténébreux, M. Michel, toujours rêveur, et sa femme toujours affairée, exubérante, prête à se mettre en quatre pour nous faire plaisir.

Hier, nous avons joué pour l'Alliance Française et ce matin, nous avons mis le cap sur New-York où nous arriverons dans l'après-midi.

Ce n'est vraiment pas commode d'écrire ainsi : je continuerai une autre fois.

* * *

New-York, 22 décembre.

Ouf ! nous voici réinstallés dans notre ancien quartier, près du parc. Après avoir erré à l'aventure, je revois presque avec plaisir les gratte-ciel de la basse ville. New-York est maintenant pour moi, une halte familière, un oasis. Nous allons revoir le docteur Robbin, les Bichsel, toutes nos vieilles connaissances enfin, et cela me fait oublier qu'il gèle à pierre fendre et que le charbon va peut-être manquer.

Ma chère et tendre sœur, je t'embrasse de tout cœur.

F. Ariel.

* * *

New-York, 26 décembre.

Chère sœur,

Ce n'est plus tenable : ma chambre est transformée en frigorifique. Je n'ai plus que le courage de rester pelotonnée dans mes couvertures en disant : J'ai froid, j'ai froid et ce petit mot « froid »

résonne dans ma tête comme un grelot. Voilà trois jours que nous n'avons ni feu, ni eau chaude, et personne ne peut prévoir quand cela finira ! Le charbon n'arrive pas à New-York, parce que les voies ferrées sont encombrées.

Hier, nous sommes allés voir les religieuses du Sacré-Cœur. Madame de I, arriva au salon toute emmitouflée de châles, comme s'il se fût agi d'affronter le pôle nord. « Mes enfants, nous dit-elle en s'asseyant, il y a huit jours que nous sommes sans feu, voyez, j'ai toute ma garde-robe sur mon dos »... et elle riait comme si elle n'eût pas senti les petites brises glacées qui passaient sournoisement sous les portes.

La mère de I, est une de nos bonnes amies. Aux heures difficiles, elle nous encouragea et nous soutint de ses conseils et de ses prières. Aujourd'hui, encore elle se désole de nos peines, et se réjouit de nos joies. Elle sait nous communiquer un peu de sa sérénité. Déjà, elle n'appartient plus à la terre : elle s'est spiritualisée dans l ambiance quasi céleste du cloître : c'est une âme. On dirait qu'elle ne marche pas; elle glisse sans bruit sur le parquet luisant et seul le tintement de son chapelet de religieuse nous avertit de sa présence. Quand elle parle, c'est d'une voix frêle et comme assourdie : tu sais, la voix que l'on prend pour se dire bonjour

à l'église. Cependant, je ne connais pas de femme plus gaie, plus profondément heureuse. Elle ne changerait pas son sort contre celui d'une reine.

Larrieu passe ses journées dehors... Il fait des visites. Il va voir, de préférence les amis bien chauffés, afin de prendre un petit air de confort avant de réintégrer sa glacière. Il passe des après-midi entières au « Courrier des États-Unis», le seul journal français de New-York. Il y retrouve l'atmosphère des salles de rédaction de France. Ce sont les mêmes plaisanteries, un peu mordantes, le même esprit gouailleur, les mêmes discussions où chacun affiche hardiment ses couleurs et défend ses idées. Il bavarde longtemps avec M. Guégaud, le rédacteur en chef, un excellent écrivain qui donne tous les jours à son journal un article de fond bien bâti, où l'on sent une pensée vigoureuse servie par une plume alerte et joliment nuancée. M. Plottier, est « l'argus » de l'établissement. Il sait toutes les nouvelles : les grandes, les petites, les vraies, les fausses. Il est au courant de tous les potins de la ville et du continent et il sert à ses lecteurs sous le titre de « Notes du Mitrailleur » un ragoût fort appétissant où ses victimes sont « cuisinées » avec tant d'art qu'elle ne songent même pas à se fâcher. Nous dînons chez les Bichsel : si charmant !

7 heures du soir.

Eureka ! Lecomte vient de trouver un système de chauffage épatant ! Dans notre cuisine, il y a un poêle à gaz muni d'un four. Alors, nous allumons tous les becs, nous ouvrons la porte du four et nous nous asseyons autour de cete cheminée improvisée. Çà n'était pas malin, mais encore fallait-il le trouver !

A propos de chauffage, j'ai lu ce matin, dans le *Times*, qu'une sommité scientifique de ce pays vient de trouver un moyen radical pour élever la température. Ce savant a déclaré qu'en présence du froid excessif et de la pénurie de charbon, il ne voyait qu'une chose à faire : « Détourner le cours du Gulf Stream » et l'obliger à venir faire un tour le long des côtes américaines.

C'est une idée, évidemment ! Mais il faut y convertir le « Gulf Stream ». L'histoire raconte que Kant changea de trottoir le jour où il apprit la Révolution française. Oui, mais Kant n'était qu'un boche ! Je crois qu'il faudrait quelque chose de beaucoup plus fort pour émouvoir le Gulf Stream. Les grands hommes ont des naïvetés sublimes. Cela égaie les simples. Toi qui habites près du Gulf Stream, tâche donc de le persuader de quitter

la Bretagne pour le Labrador. Les Américains paieront le déplacement.

Je t'embrasse sans me déplacer.

* * *

New-York, 28 décembre.

Je viens d'apprendre une charmante histoire, et comme elle est inédite, on me saura peut-être gré de l'avoir racontée.

Je suis sûre que les Parisiens ne se doutent pas qu'il y a dans les jardins de l'Élysée des arbustes américains que le jardinier présidentiel soigne avec amour ? Ces arbustes encore grêles ont une origine glorieuse. Ce sont les rejetons vivaces du chêne deux fois centenaire sous lequel les soldats de Washington déposèrent jadis LaFayette blessé. Ils furent offerts à notre président par le docteur Speakman, de Wilmington.

Un jour, M. Poincaré visitait l'ambulance américaine de Neuilly. Il causa longuement avec le Dr Speakman, qui lui montra des photographies du champ de bataille de Bauduny. Notre président fut très intéressé. Alors, le Docteur eut la délicate pensée de faire envoyer au président de la République française quelques arbustes arrière-petits-fils du beau chêne LaFayette.

Maintenant, ces arbustes exilés croissent doucement sous le beau ciel de France. Ils ont une valeur doublement historique; car, dans le message que M. Poincaré adressait au président Wilson lors de la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne, il s'en servit comme d'un symbole : « Ce matin, dit-il, je regardais par ma fenêtre ces jeunes arbres provenant du champ de bataille de Bauduny, où fut blessé LaFayette... L'année dernière ils étaient encore faibles, mais cette année leurs bourgeons sont plus gros et pleins de vie. Ils sont l'image de la sympathie grandissante des deux républiques sœurs ». Souhaitons qu'ils deviennent de beaux arbres et qu'ils continuent à symboliser dans l'avenir l'amitié franco-américaine.

* * *

New-York, 2 janvier.

Très douce sœur,

Je te remercie de ta sollicitude. Ma santé est excellente, trop bonne même. J'ai engraissé de six onces et cela me désole.

T'ai-je dit, chère Quimpéroise, que j'avais rencontré à Baltimore des « Américains bretonnants » ?

Parfaitement, de purs Américains qui se sont transformés en châtelains bretons et habitent, neuf mois sur douze, leur château de Rochefort-en-terre. Tu penses si nous avons causé de Penmarch, de Carnac, d'Auray, de Concarneau, de Douarnenez, de Nantes, de Rochefort naturellement. C'était délicieux.

Klots est un artiste, un vrai. Il a senti tout le charme attirant de notre Bretagne farouche et tendre, où « les ajoncs cachent des primevères ». Comme tous les raffinés, comme tous les êtres épris de beauté, d'idéal, il s'est senti mal à l'aise dans les grandes villes bruyantes où le dollar est dieu.

Lui, le fils de la jeune Amérique, il a su la nostalgie inconsciente, le besoin du « Passé »; il a voulu entendre les mille voix des siècles écoulés parlant chez nous à chaque tournant du chemin. Il est venu en Bretagne et la douce aïeule, « l'ancêtre », lui a parlé au fond de son lit clos, elle lui a murmuré des ballades plaintives, des « tônes » d'amour, de naïves légendes; elle lui a appris à comprendre tout ce qui chante, tout ce qui vibre dans la grande voix des flots, qui sanglotent et hurlent tour à tour. Et, comme il est poète, il a compris et il est resté.

J'ai connu autrefois un Brésilien qui me disait: « Si jamais je deviens riche, je ferai construire un

vieux château. » M. Klots a fait mieux encore, il a acheté le domaine historique de Rochefort-en-terre, et il vit là, au milieu d'une population laborieuse et paisible, la vie que menaient jadis les ducs de Montfort.

Mme Klots, autant que son mari, regrette son village et son clocher à jour. Elle reste en Amérique et elle y restera jusqu'à la fin de la guerre, parce qu'elle estime qu'elle se doit à la grande « cause ». Elle travaille sans relâche, s'occupant de nos orphelins, organisant des fêtes au profit de nos blessés, veillant de loin au bonheur de son petit peuple, dont les chaumières fleuries se pressent à l'ombre de son donjon féodal.

Mlle Klots, une adorable fillette de quinze ans, aime à porter le costume des Bretonnes et, chose étrange, avec ses cheveux blonds bien lissés sous la coiffe de dentelle, ses yeux couleur d'eau claire, son teint blanc, son grand fichu de soie modestement croisé elle ressemble bien à une fille de chez nous. A la voir marcher à pas menus, toute droite dans sa longue jupe, elle me rappelait la « Marie » qu'immortalisa Brizeux.

Cela ne te donne pas envie d'aller faire un tour à Rochefort-en-terre ?

Conserve bien mes lettres, sœur très avare. Si jamais tu deviens célèbre, elles vaudront peut-être dix sous pièce!

Je t'embrasse des millions de fois,

F. ARIEL.

P.S. — Je te préviens aimablement que le 2 avril est le jour de mon anniversaire. A cette occasion une boîte de « crêpes en dentelle » serait la bienvenue. J'espère que tu feras généreusement ton devoir.

* * *

14 janvier 1918.

Nous venons de passer quelques jours à Wilmington. Je suis encore toute émerveillée de ce que j'ai vu et entendu là-bas. Nous savons que l'Amérique est devenue une sœur très aimante prête à lutter et à vaincre avec nous. Mais qui dira jamais le dévouement des femmes américaines ! Qui écrira jamais dans le livre d'or de l'histoire, les noms de celles qui ont joyeusement sacrifié leur tranquillité et leur bonheur à la gloire de panser les saignantes blessures de notre France meurtrie ?

Voici l'exemple de toute une ville qui, entraînée par une femme au cœur d'apôtre, travaille depuis trois ans à « réparer » les crimes du barbare.

A Wilmington, ville industrielle du Delaware, s'établit jadis le Dr Speakman. Il épousa une Française qui avait été nourrie des souvenirs de la guerre franco-allemande, une Française qui n'avait pas oublié.

Aussitôt installée à Wilmington, Mme Speakman y fonda un groupe d'Alliance. Elle consacra tous ses loisirs à faire connaître la France, son glorieux passé, son rôle civilisateur, ses arts, sa littérature, et le Bishop Kinsman a pu dire : « Le plus beau titre de gloire de Mme Speakman, c'est d'avoir dirigé le courant des idées; c'est d'avoir moulé, façonné la pensée française dans le Delaware et au delà ».

Au mois d'août 1914, le premier coup de canon la fit tressaillir toute. Elle comprit tout de suite ce que signifiait le fatal mot de guerre. La Belgique était violée. La France allait subir la ruée. L'idée que nous pourrions être vaincus ne lui vint même pas à l'esprit. Elle savait, puisqu'elle est de chez nous, que c'était une lutte sans merci, une lutte à mort.

Pouvait-elle rester inactive, quand nos soldats tombaient sous les balles allemandes ? pouvait-elle continuer sa douce vie d'autrefois, alors que nos villes flambaient, que nos fiers beffrois, que nos cathédrales croulaient sous les obus ?

Vaillamment, elle se mit au travail et, dans son instinct de femme, elle trouva le rôle qu'elle aurait à jouer dans l'horrible tragédie : elle serait une « réparatrice ». Elle serait celle qui console, celle qui crée des sourires là où le Boche n'a laissé que des larmes.

Elle transforma sa maison en dépôt, puis, grâce au concours de la presse, elle fit appel aux sentiments d'humanité et à la générosité de ses concitoyens. Ses articles vibrants, ses conférences enthousiastes rallièrent toute la ville à notre cause. Bientôt, elle put constituer un « War relief committee », qui ne cessa d'envoyer aux œuvres de guerre françaises d'importants secours en nature et en argent. C'est une âme généreuse de Wilmington qui, depuis le début de la guerre, fournit aux hôpitaux de France tout l'éther qui leur est nécessaire. C'est encore Mme du Pont, de Wilmington, qui, lors de l'invasion, envoya un câblogramme de $5,000, disant que les pauvres réfugiés n'avaient pas le temps d'attendre un chèque.

De son côté le Dr Speakman ne restait pas inactif. Francophile convaincu et ardent, il mit sa science au service de notre pays, et se rendit, en mai 1915, à l'ambulance de Neuilly avec l'unité de l'Université de Pennsylvanie.

En avril 1917, le « War Relief Committee » fut absorbé par la Croix-Rouge américaine. Mais, de concert avec quelques amies, Mme Speakman continua à travailler pour la reconstruction de nos villages, pour nos soldats et pour nos orphelins.

Oh ! si la France savait ! Elle créerait pour les femmes américaines, qui se sont dévouées à sa cause, un insigne spécial, une croix de guerre.

Et pourquoi pas ?

* * *

20 février 1918.

Cleveland — Ma chère Louisette, je rage...

En débarquant à Cleveland, comme nous ne connaissions pas une âme, je me suis adressée au « Catholic Aid to Travellers » et je priai la dame du bureau de bien vouloir m'indiquer un hôtel ou une bonne pension de famille.

— Une pension de famille, répéta-t-elle en feuilletant un livre... Vous êtes Française, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors... c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que, parce que... enfin, je crois que vous préfèrerez rester à l'hôtel... allez-donc à l'hôtel E.

Je me demandais vainement pourquoi cette personne qui est payée pour aider les voyageurs refusait de me donner l'adresse d'une maison de pension.

J'insistai : « En tous les cas, veuillez m'indiquer deux ou trois pensions de famille, je choisirai.

— Madame, toutes celles que j'ai sur ma liste sont tenues par des Allemands. Je crois que vous n'aimerez pas à vous trouver dans ce milieu. — Je te crois ! Je restai muette d'étonnement.

Nous prenons un taxi et, prudemment, nous nous faisons conduire à l'hôtel E. Un gros homme pansu nous fait payer six dollars pour deux chambres douteuses.

Larrieu s'enferme chez lui. J'étais morose. Lecomte refuse de jouer aux cartes, signe certain de l'agitation de son esprit.

Cette nuit, j'ai rêvé que des « Casques à pointe » enfonçaient notre porte et nous entraînaient malgré nous par des rues noires. Je me suis réveillée brusquement. Il faisait grand jour. Un rayon de soleil caressait indiscrètement le nez de Lecomte qui dormait à poings fermés. Me voilà dans la rue marchant au hasard ; en passant devant un magasin, j'ai l'idée d'y entrer pour acheter une voilette. Un commis s'empresse et me parle... en allemand ! Très digne, je tourne les talons et

file. L'employé, voyant qu'il avait fait une gaffe, court après moi et me parle cette fois en anglais. Alors, tout à fait furieuse, je lui crie devant tout le monde : « Leave me alone, you, Boche ! » Puis je sortis, fière comme Joffre le soir de la Marne.

Quand je rentrai à l'hôtel, Larrieu et Lecomte étaient en grande conférence. Larrieu était tout pâle, Lecomte toute rouge. Il y avait de la poudre dans l'air.

— « Tu sais, fit Lecomte, pendant que j'enlevais mon chapeau, nous allons prendre le premier train et sortir d'ici... C'est un nid de Huns, ce Cleveland.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Je viens de me faire insulter par une demi-douzaines d'Allemands, répondit Larrieu encore tremblant de colère.

— Où ?

— Dans une boutique où j'étais entré pour acheter des cigarettes.

— Il fallait appeler la police !

— J'y ai pensé, mais vous oubliez, que je ne parle pas deux mots d'anglais.

Je me gardai de leur raconter mon aventure du matin. Décidément, Cleveland ne nous réussit pas. Il me semble qu'aujourd'hui, les Germano-

Américains qui osent considérer l'Allemagne comme leur patrie sont des traîtres à l'Amérique.

A leur place, j'aurais peur.

Nous quitterons Cleveland sans regret.

Mille baisers,

FRANCE.

* * *

Kennyon College 22 février 1918.

Quel charmant paysage de plaines et de bois. Un paysage calme, reposant, bien équilibré; on dirait un coin de notre Ile de France, démesurément agrandie. Kennyon College vous a un petit air anglican qui surprend un peu en Amérique. Perchés sur le sommet d'une colline, les bâtiments de pierre grise sont froids, sobres, un peu puritains d'aspect. La chapelle joliment habillée de lierre et de vigne vierge est plaisante à voir. Malheureusement, elle est gâtée par d'affreux vitraux. Je n'ai jamais rien vu de plus laid que ces verrières nébuleuses et tristes comme un ciel d'outre Rhin.

Sur la route, nous rencontrons des jeunes gens vêtus de lourds chandails et coiffés de petites casquettes tout à fait drôles.

Ces grands garçons ont l'air de vrais gosses.

L'adolescence se prolonge davantage chez les

Anglo-Saxons que chez les latins. A dix-huit ans, la Française est déjà une femme, tandis que l'Anglaise n'est encore qu'une fillette qui porte des jupes courtes et une natte dans le dos.

Chez nous, à vingt ans, l'étudiant sérieux est déjà un spéculatif épris d'idées, de discussions, de théories, de systèmes. Ici, l'effort intellectuel est moins violent. Il est tempéré par la culture physique. Le tennis, le foot ball, le cricket, le base-ball font diversion et rétablissent l'équilibre. Les Universités et les Collèges américains ont repris pour leur compte la fameuse devise antique : « Un esprit sain dans un corps sain ». Il faut avouer qu'en France, le corps a été trop souvent sacrifié à l'esprit. Mais, est-ce bien là un défaut d'éducation ? Ne serait-ce pas plutôt une tendance de notre nature, qui nous porte à préférer les divertissements intellectuels ? Je me souviens que, de mon temps, les cours de gymnastique étaient peu en faveur. Il était même de bon goût d'afficher une sorte de mépris pour les jeux. Nous les jugions inutiles et ridicules.

Nous avions peut-être tort.

A Kennyon, j'ai vu des étudiants taillés en athlètes qui avaient conservé des joues rebondies et rougeaudes comme des joues d'enfants. Quand nous leur parlions, (en français naturellement !) ils

rougissaient, faisaient d'héroïques efforts pour sortir deux ou trois phrases et jetaient de rapides regards de côté, avec l'intention évidente de s'enfuir à la première occasion.

Les Anglais et les Américains parlent peu et mal notre langue. Cela tient surtout à leur orgueilleuse timidité. Ils ont peur qu'on se moque d'eux. Ils ont peur de faire des fautes, de parler charabia et de passer pour des niais. Pour qu'ils se risquent, il faut qu'ils se sentent bien à l'aise avec leur interlocuteur.

Les Français, en général, ont le défaut contraire. Dès qu'ils savent vingt mots d'une langue étrangère, ils les placent partout, à tout propos et hors de propos. Si l'on rit d'eux, ils rient plus fort que tout le monde et ne se formalisent point de la gaîté qu'ils provoquent.

Notre attitude est la moins digne; mais notre méthode est la meilleure.

* * *

Columbus 25 février 1918

Ma douce sœur,

Nous venons de passer trois journées délicieuses à Gambier, Ohio (prononce Gammbieur, O aïl o). Nous avons été choyés, dorlotés, gâtés par la très

bonne et très indulgente Mme Larwill. J'ai eu des discussions serrées avec M. Larwill fils, et son ami M. Cahall. Nous avons transformé l'univers, supprimé d'un coup le paupérisme et la guerre! Si l'humanité ne nous élève pas une statue, c'est qu'il n'y a plus un brin de reconnaissance dans le monde. Nous sommes à la gare de Colombus. De la ville, je ne puis rien te dire ne voyant de mon coin qu'une minuscule arcade qui me rappelle la rue de Rivoli. Dehors, il pleut lentement, obstinément. Une vraie pluie quimpéroise qui a raison des gaîtés les plus tenaces.

Milles choses affectueuses de

France.

* * *

Cincinnati, 3 mars.

Tendre sœur,

Je suis enrhumée, oh ! mais enrhumée ! Depuis hier, je suis transformée en fontaine Wallace. Je me désespère, car nous avons une séance à l'Alliance cet après-midi et il faut jouer coûte que coûte ! Ça va être joli.

9 heures du soir.

Ouf ! C'est fini. Le public a été épatant ; il n'a pas voulu s'apercevoir de ma voix enrouée. M. Le Braz et sa femme étaient là. Mme Le Braz est charmante et très simple. Je suis sûre qu'elle adore son mari ; elle le regarde avec de jolis yeux très doux et si affectueux. M. Le Braz m'a paru engraissé... épanoui ; il a l'air profondément heureux.

Demain, nous jouons chez les Dames du Sacré-Cœur, à Clifton et, dans deux jours, nous partons.

Je t'embrasse

ARIEL.

* * *

5 mars.

Nous venons de prendre le thé chez Mlle Morhard, la secrétaire de l'Alliance de Cincinnati. Dès qu'on l'approche, on devine une personnalité. Elle donne une impression de virilité et de force. Grande, fortement charpentée, un front tenace, des yeux clairs, un menton volontaire. Quand elle parle, on sent une intelligence robuste, logique... une intelligence masculine. Mais cette enveloppe

un peu rugueuse cache une âme vibrante, un cœur chaud, solide, sur lequel on peut compter.

Il y a vingt ans, peu de femmes auraient eu l'audace de parler hautement de la France à Cincinnati, de lutter contre l'influence allemande qui prédominait alors, de tenir tête au courant et de planter notre étendard dans ce milieu franchement hostile.

Mlle Morhard, en vrai capitaine, en chef, en orateur entraînant, a préparé et assuré le triomphe de la France dans ce centre de l'Ohio. Mais si Mlle la Secrétaire est une intellectuelle, une conférencière, cela ne l'empêche pas d'être une femme. Elle aime les belles et bonnes choses. Elle vit dans un joli décor bien à elle, original, et son chocolat est la merveille des merveilles... épais, onctueux, vanillé à souhait : un vrai velours.

* * *

Chicago, 7 mars 1918.

Ma chère sœur,

Nous sommes à Chicago, ville célèbre par ses fabriques de conserves et par ses abattoirs... Pouah ! Un brouillard grisâtre enveloppe toute chose, s'attache à vos vêtements, se colle à votre peau. Jamais je n'ai été si sale. Lecomte se

moque de moi avec délices. Elle promène un petit miroir dans son sac et de temps en temps elle me montre mon image charbonnée, poussiéreuse, méconnaissable, vieillie. Je viens de t'envoyer par habitude, une demi-douzaine de cartes postales. Je regrette qu'elles ne soient pas plus originales, mais, vraiment rien ne ressemble plus à une ville américaine qu'une autre ville américaine. Toujours des gratte-ciel, toujours des rues droites, toujours de grands magasins. C'est désespérant ! Ce qui change, par exemple, c'est l'atmosphère, l'ambiance. Ici, on sent que le mot d'ordre est : *business! business!*. C'est une cité trépidante. Tout le monde court. On n'y dîne pas; on s'ingurgite un « Quick Lunch », et l'on repart. Les Américains dépensent leur argent, ils le dépensent follement; mais ils n'en jouissent pas, ils n'ont pas le temps. Le rêve de tout Américain, c'est d'être à la tête d'une grosse maison de commerce d'où sort beaucoup d'argent. Il aime cet argent; mais il aime encore davantage la lutte qu'il lui faut soutenir pour l'acquérir. A ses yeux, le monde commercial est un vaste échiquier où chacun fait son jeu. Les plus audacieux, les plus habiles, les plus retors gagnent la partie. Les faibles, les déveinards restent en route. Tant pis !... ce sont des non-valeurs.

Le rêve de tout Français, c'est d'être...rentier ! après avoir été fonctionnaire. Çà ne manque pas de charme...

Nous avons rencontré à Chicago une famille franco-américaine amie de M. Le Braz. Inutile de te dire que nous y fûmes reçus à bras ouverts pour l'amour de lui. Mme Balize est une gracieuse Américaine, une blonde aux yeux bleus, fraîche et potelée comme un pastel de Latour. Le petit Auguste, un robuste garçonnet de dix ans, joue déjà au soldat, creuse des tranchées, construit des abris et fait le coup de feu contre des Boches imaginaires. M. Balize est un Français né sur la terre d'Amérique; son éducation, sa vie, ont fait de lui un véritable Américain. Mais, malgré tout, il garde pour la France, la patrie de ses ancêtres, une place très chaude au fond de son cœur.

Il est fils de paysan. Il avait trois piastres dans le coin de son mouchoir, quand il partit à pied vers la ville. Il travailla, il travailla sans relâche pendant de nombreuses années; puis, il se lança dans les affaires. Maintenant le petit paysan est devenu l'un des puissants financiers de Chicago.

M. Balize prouve une fois de plus que la race française ne manque ni de sens commercial, ni d'initiative, ni de courage. Si les nôtres ne réussissent pas toujours comme ils le devraient aux

colonies et à l'étranger; c'est que, bien souvent, ils ne sont pas secondés comme il le faudrait. Il y a quelques années, notre gouvernement ne favorisait guère les Français qui désiraient tenter fortune dans les pays neufs. Nos consuls n'étaient souvent que des représentants protocolaires, là où il aurait fallu des hommes d'affaires.

La grande guerre va changer tout cela. Espérons-le du moins!

Si tu savais quel magnifique champ d'exploitation il y a pour nous dans l'Amérique du Nord. Au Canada, on demande à grands cris des spécialistes, des médecins, des ingénieurs, des biologistes expérimentés. Aux États-Unis, nos tailleurs français sont les plus renommés; nos céramiques, nos poteries se vendent très bien, nos musiciens, nos artistes paraissent sur les plus grandes scènes, nos cuisiniers sont payés des pris fous. Je crois que tout Français sérieux et pas trop bête est sûr de réussir ici.

Oui, mais voilà ! il faut s'expatrier et . . .nous sommes si bien chez nous !

Nous quittons Chicago demain matin. La ville est sale, mais les habitants sont très gentils. A l'« Alliance », nous fûmes très bien reçus par Mme Milan-Hubert. Nous avions un public de choix, intelligent et d'humeur gaie. Les auditoires de

l'Ouest sont plus ouverts, plus exubérants que ceux de l'Est; souvent, moins select. A Chicago, par exemple, il y a beaucoup de millionnaires tout neufs, princes du « bacon » ou du « pork and beans » qui, malgré leur hôtel, leurs larbins, leur galerie de tableaux, leur « électrique », gardent une allure plébéienne. Ils n'ont pas eu le temps de prendre le petit air snob et blasé qu'affecte volontiers la vieille aristocratie yankee.

Patience, çà viendra.

Des baisers à vous deux,

F. ARIEL.

* * *

8 mars 1918.

Déjà Chicago est bicn loin derrière nous.

Depuis une heure nous suivons le Mississipi. La campagne est aride et déserte. Malgré moi, je songe aux souples Indiens qui, jadis, descendaient le courant dans leurs fragiles canots d'écorce. Ils allaient, ivres d'air pur et de liberté, sautant les rapides, bravant les remous. Ce cadre grandiose et sévère semble fait pour leurs silhouettes hautaines. Toute cette barbarie n'est plus.

Les descendants de ces fiers guerriers croupissent maintenant dans des *réserves*. Ils vivent tant bien que mal, cultivant un lopin de terre ou vendant des bibelots de leur fabrication. Ce sont des épaves. Inconsciemment peut-être ils résistent à leurs vainqueurs. Ils ne s'assimilent pas. Ils subissent notre civilisation sans même chercher à la comprendre. Rien n'est triste comme la déchéance d'une race.

* * *

Saint-Paul, 14 mars.

Quand verrai-je du vrai soleil ?

Mercredi dernier, nous avons diné chez Mlle Dreyfus, la sympathique secrétaire de l'Alliance de Minneapolis. C'est une Lorraine spirituelle, exubérante. Toutes les glaces du Nord n'arriveront point à refroidir son ardeur. Demain, nous serons reçus par l'Alliance de Saint-Paul.

Les pères Maristes, qui ont charge des deux paroisses canadiennes, nous ont accueillis fort aimablement. Le Père Bazin nous a promenés tout un après-midi dans l'automobile du presbytère, et grâce à lui nous avons une idée exacte des deux villes jumelles du Minnesota. Ici, les Canadiens sont mal groupés et cela me fait de la peine. Ils

sont disséminés aux quatre coins de la ville, et ils n'hésitent point à aller entendre la messe dans les églises irlandaises ou même allemandes, selon que cela leur est un peu plus commode. Certains ne se gênent pas pour envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, au risque de leur langue et de leur foi.

A quoi tient cet état de choses ?

Peut-être à ce qu'ils n'ont pas des curés canadiens ? Avec les prêtres de leur nationalité, en effet, ils se sentent plus à l'aise, plus chez eux. Le clergé français, si éclairé, si dévoué à son troupeau, n'a pas le sens de la lutte, comme le clergé du Canada. C'est très compréhensible du reste. Nos prêtres, formés au ministère de chez nous, ne sont pas préparés aux conditions de l'apostolat dans l'Amérique du Nord. Ils ne savent pas que pour le Canadien, le curé est non seulement le pasteur, mais l'ami, le conseiller, le compatriote. Nous avons remarqué bien souvent que le Français, qu'il soit prêtre ou laïque, s'américanise trop facilement. Il ne songe qu'à apprendre l'anglais et à parler anglais dès qu'il le peut. Il se laisse entraîner par le courant. Il ne résiste pas à la formidable puissance d'assimilation des États-Unis. Dans les familles, l'usage de notre langue se perd souvent au bout de la deuxième génération et presque certainement au bout de la troisième.

Pourquoi ? Parce que les Français ne sont pas des tenants de la langue française comme sont les Canadiens : parfois même ils font, contre ceux-ci, œuvre commune avec les anglicisateurs.

Pourtant, il est d'un intérêt vital pour la France que nos familles gardent et perpétuent sur le sol américain nos traditions et notre langue. Le seul moyen que nous ayons pour atteindre ce but, c'est d'envoyer nos fils et nos filles étudier dans des collèges bilingues où ils apprendront à la fois l'anglais et le français. Ces enfants n'en deviendront pas moins de bons Américains, mais ils garderont les avantages d'une éducation vraiment française.

Nous sommes de votre avis, me dira-t-on, mais, où sont-ils, ces fameux collèges ?

Il y en a des douzaines disséminés dans tout l'Est américain ; de plus, il y a tous les collèges canadiens de la province de Québec. Il n'y a donc que l'embarras du choix. Sans faire de sermon, il est bien permis à une simple Française de crier casse-cou à ses compatriotes, qui ne se doutent peut-être pas du danger menaçant ici notre doux parler de France.

* * *

16 mars.

Milwaukee, la ville de la bière.

Il fait nuit noire. Mlle Lérafon nous attend à la gare. Fluette, fine, vêtue d'un tailleur gris taupe élégant mais sobre, c'est bien une vraie Française et nous allons à elle sans craindre de nous tromper. Nous montons dans l'automobile de Mme Gallun et nous filons vers « Downer College », où nos chambres nous attendent. Avant la guerre, Milwaukee était considérée comme une ville... plutôt allemande! Maintenant, c'est une ville toute américaine. Les citoyens les plus en vue se sont levés bravement à l'appel de Wilson. Certains gardent au fond de leur cœur un petit coin tendre pour le pays de Gœthe; mais ils détestent cordialement les Hohenzollhern, pères du militarisme prussien. Ils sont les premiers à flétrir les atrocités commises par les soldats du Kaiser.

La guerre a fait ce miracle.

Milwaukee s'étale paresseusement sur les bords du lac Michigan, dont les eaux vertes frissonnent au loin. Mme Gallun, très aimablement, a mis sa voiture à notre disposition et Mlle Lérafon nous sert de guide.

Nos hôtes ne parlent pas un mot de français, ce qui rend la conversation assez difficile ! Larrieu

et Lecomte s'expliquent par gestes. C'est à mourir de rire. Nous repartons demain : quel dommage !

Nous avons chanté pour les *Sammies*. Si nos poilus entrevoyaient le luxe et le confort des camps américains, ils ne voudraient plus habiter leurs casernes. Aussi, ne raconte pas ce que je vais te dire, on t'accuserait de démoraliser l'armée !

Nous débarquons devant une construction de bois « The Community House ». C'est une immense baraque servant à la fois de lieu de réunions, de restaurant et de salle de danse. Près de la porte, un vestiaire est aménagé. De jeunes et alertes Américaines s'emparent des lourdes capotes kaki et remettent en échange à leur propriétaire un petit carton numéroté tout comme au Windsor ou au Ritz.

Plus loin, à gauche, c'est le restaurant. Un dollar le repas, ma chère, comme chez Brébant.

Un orchestre est dissimulé derrière des palmiers. Je n'aurais pas été surprise de voir un tzigane soldat s'avancer vers les dîneurs et attaquer un langoureux solo.

La « Community House », c'est le salon du camp. Les soldats y sont chez eux. Ils y reçoivent leurs parents, leurs fiancés, leurs amis. Ici, pas de discipline, pas de service, pas de corvée.

L'officier est traité de la même façon que le soldat. Ce sont deux invités ou si tu préfères, deux membres d'un même club. Demain, à l'exercice, l'officier redeviendra le chef et le soldat devra obéir; mais, sous le toit de la « Community House » ce sont deux citoyens d'Amérique et pas plus.

A huit heures, les assistants se groupent en rond, et l'orchestre se tait. M. Larwill nous présente à l'auditoire et nous chantons une douzaine de chansons.

Les soldats rient sans comprendre grand'chose. Après la séance, l'un d'eux s'avance vers moi :

— Bonsoir, it's a fine evening isn't it ? lui dis-je.

— Yes.

Alors, il se tourne vers ses camarades et s'exclame radieux :

— Good ! I know french : I have understood bonsouar !.

A neuf heures et demie il fallut partir. Les sammies nous accompagnèrent jusqu'à la porte en criant :

— Au revoir ! Au revoir !

Larrieu, désirant leur rendre la politesse, répondit son plus retentissant « Good bye » et l'auto démarra.

Je t'embrasse,

F. Ariel.

* * *

Le Père L. est venu nous voir hier. Quand je l'aperçus, il y a six mois, dans le grand parloir austère de l'Immaculée-Conception, à Montréal, il me sembla un peu rigide et lointain. J'avais gardé le souvenir d'un religieux robuste, aux traits forts, aux yeux bleus froids, à la parole brève, légèrement martelée. Hier, j'ai trouvé un homme tout différent. Il fut gai, cordial, amusant, corrigeant sa brusquerie amicale par une aimable bonhomie. Je suis contente de m'être trompée.

— « Enfin, vous voilà ! nous dit-il en s'asseyant; Vous arrivez au bon moment pour visiter les principaux centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Vous allez être très bien reçus. Et puis, je vous promets des surprises !...

— Quelles surprises ?

— Vous verrez, vous verrez. Vous jouerez le 19 avril à Pawtucket, le 14 mai à Artic, le 19 à Woonsocket. Entre temps, vous irez à Malboro, à Lowell, à Lynn, à Salem, à Manchester... Maintenant que vous êtes ici, nous allons pouvoir arrêter définitivement les dates. On a demandé toute une série de conférences-concerts. Vous

donnerez un programme d'une heure environ Ça vous va ?

— Si ça nous va ! je crois bien.

– – –

20 avril 1919.

Hier, à Pawtucket, dans une jolie salle, le Bijou, bien intime et archi-comble, nous avons retrouvé nos beaux auditoires vibrants de la province de Québec. C'est sans doute une des surprises que nous promettait le père L. J'étais si émerveillée que je n'en pouvais croire mes yeux.

C'étaient bien des Français, tous ces gens suspendus aux lèvres du conférencier. Un bon mot les faisait rire, une anecdocte triste les touchait jusqu'aux larmes. Ils écoutaient, le cœur battant, la parole ardente qui les enlevait sur les ailes de la pensée bien loin de leurs préoccupations routinières. Ils étaient conquis. Sans effort, cette foule composée surtout de travailleurs s'élevait bien haut vers l'idéal immortel de leur race.

On leur parla de la « Revanche des berceaux ».

Toute l'histoire du Canada, tous ses espoirs tiennent dans cette formule. Aussi, les visages, se faisaient-ils plus graves en écoutant le conférencier, et en approuvant les conditions de la

glorieuse revanche. Tous sentaient peser sur eux la même responsabilité : garder à la famille sa belle santé physique et morale. Ils comprenaient que c'était là, non seulement un devoir humain, un devoir religieux, mais encore un devoir patriotique; car, l'avenir du Canada est lié intimement à l'avenir de la famille canadienne.

Quelle surprise et quelle émotion de retrouver un vrai centre d'influences françaises aux États-Unis, dans cette petite ville de Pawtucket, si banale, si quelconque.

Ces rues monotones, ces maisons tristes, noircies par la fumée des usines, cachent des centaines et des centaines de foyers où l'on parle notre langue, où l'on garde fidèlement notre foi et nos coutumes. C'est un peu de la grande âme de la France qui s'est réfugié là... et comme il nous est doux de la saluer au passage.

* * *

22 avril 1919.

La Nouvelle-Angleterre... C'est le Nouveau-Canada qu'il faudrait dire.

Remontons à l'époque où les premiers émigrants quittaient l'antique Albion pour s'établir en Amérique. En se voyant sujets de Sa Majesté

britannique, ils rêvaient de transporter sur cette terre lointaine toutes les traditions de la Mère-Patrie. La rivalité entre l'Angleterre et la France se poursuivait alors, implacable, non seulement dans la vieille Europe, mais encore dans la jeune Amérique. Le bassin de l'Hudson allait devenir la Nouvelle-Angleterre; tandis que sur les rives du Saint-Laurent allait naître et grandir la Nouvelle-France. Éternel dualisme de race, de langue, de foi, se poursuivant pendant des siècles, existant encore à l'heure actuelle, en dépit des traités, des alliances et des ententes cordiales.

La guerre de l'Indépendance fit de la Nouvelle-Angleterre une partie des États-Unis d'Amérique. La fille se sépara de sa mère; elle rejeta sa tutelle et ses lois; mais elle garde sa langue ancestrale, ses coutumes et son hérésie.

Peu à peu, le flot des émigrations successives submergea l'élément primordial, l'élément « yankee». On ne le retrouve encore que dans les États de l'Est, dans le Massachusetts, dans le New-York, autour de Philadelphie. Il forme la vieille aristocratie du pays. Il garde son allure puritaine, qui fait que l'Américain de Boston est beaucoup plus près de l'Anglais de Londres ou de Liverpool, qu'il ne l'est de ses compatriotes de l'Ouest ou du Sud. Eh bien ! c'est dans cette région, la plus

anglicane des États-Unis que beaucoup de nos Canadiens sont venus s'installer. Quelques Américains semblent vouloir les ignorer. Ils les confondent avec la masse des nouveau-venus. Ils ne prennent pas la peine de suivre leur évolution. Ils ne connaissent point et ne cherchent pas à connaître l'histoire de la race française en Amérique. Ils ne savent pas que de ce « noyau » qu'est la province de Québec sont parties, à différentes époques, des « avant-gardes ». Elles se sont établies au Nord, dans les forêts encore inexplorées; à l'Ouest, dans l'Ontario protestant et dans les plaines fertiles du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta; au Sud-Ouest, dans le Minnesota et les Illinois; dans le Vermont, le New-York et, enfin, à l'Est, dans la Nouvelle-Angleterre. Les Américains ne se doutent pas que les émigrants canadiens, quand ils s'établissent sur une terre étrangère, gardent intégralement leur langue, leur foi, leurs mœurs. Ce sont, sans doute, des émigrants fidèles à leur nouveau drapeau, mais ce sont aussi des avant-gardes de l'influence française. Et cette influence s'étend méthodiquement, chaque jour, grâce à la natalité de la race canadienne et à sa vie laborieuse.

J'ai voulu savoir comment ces « avant-gardes » françaises avaient pu pénétrer et se maintenir dans

ce milieu protestant et puritain. Voici ce que j'ai appris.

Vers le milieu du siècle dernier, les conditions économiques étaient devenues très dures dans la province de Québec. Les moyens de transport étant insuffisants, les fermiers ne pouvaient pas exporter leurs récoltes et n'arrivaient plus à vivre sur leur terre. Las de lutter, quelques-uns passèrent « les lignes » et s'en vinrent dans les grandes villes manufacturières du Massachusetts se louer comme ouvriers. Les gages étaient élevés, la vie peu coûteuse. Les émigrés abandonnèrent bientôt l'idée de retourner au Canada. Ils vendirent leurs biens et s'installèrent définitivement auprès de l'usine où ils travaillaient. Bientôt, dans toute la province de Québec il ne fut plus question que « des gros salaires aux États ». Les jeunes gens, séduits par le mairge de l'or, partirent les premiers. Ils s'en allaient par milliers, heureux d'échapper aux soucis et à la gêne des « habitants ». Pendant quelques années, ce fut un véritable exode. Des centaines et des centaines de familles canadiennes s'expatrièrent. Peu à peu, elles se groupèrent, formant, en pleine Amérique, des îlots français où l'on gardait pieusement la tradition des ancêtres.

Le clergé canadien n'abandonna point son troupeau. Les prêtres passèrent la frontière et continuèrent à aider, à conseiller, à diriger les exilés. Ils firent pour les Canado-Américains ce que leurs prédécesseurs avaient fait pour les 60,000 colons de la Nouvelle-France et c'est à eux, que nous devons de trouver aujourd'hui dans la Nouvelle-Angleterre une population d'un million d'âmes parlant le français. D'abord, ils bâtirent l'église; puis, l'école. Ils fondèrent des paroisses, et c'est, contre elles, contre ce roc, qu'est venue se briser la force assimilatrice des États-Unis.

Quand je songe que nous avons pu habiter New-York pendant huit mois, sans nous douter que, près de nous, à quelque cinquante milles, vivait une population d'un million de Français! Je m'étonne et mon patriotisme s'émeut. On nous vantait souvent le groupe français de la Nouvelle-Orléans, celui de San-Francisco; mais personne ne paraissait savoir qu'il y a 40,000 Français à Fall-River, 17,000 à Woonsocket, 30,000 au moins à Manchester.... notre ignorance est navrante!

A quoi tient cette ignorance?

D'abord, à l'infâme calomnie du patois canadien. Pourquoi doit-on s'occuper de gens qui ne parlent pas correctement leur propre langue? Ensuite, à ce que, au début, les Canado-Américains étaient,

pour la plupart, des gens du peuple, des ouvriers occupant d'humbles emplois dans les filatures. On les confondait avec la foule des émigrants. Les Canadiens français qui, il y a cinquante ans, abandonnaient la province de Québec, n'étaient, en général, que de pauvres paysans, sans culture, dont beaucoup ne savaient même pas lire. Mais, une, deux générations nouvelles ont grandi. Les pauvres d'hier sont devenus les riches d'aujourd'hui. Ils ont pu donner à leurs enfants une éducation qui a fait d'eux des hommes instruits : des notaires, des avocats, des médecins, des prêtres, des professeurs. Maintenant, le groupe canado-américain a, à sa tête, toute une élite intellectuelle qui le dirige. De ses rangs sont sortis des évêques, des juges, des députés, des maires et même des gouverneurs d'État.

Si les colons de la Nouvelle-France firent preuve jadis d'un héroïsme sans exemple en luttant contre la volonté et la force du vainqueur, leurs descendants, les Canado-Américains, déploient chaque jour et à chaque minute, une ténacité et un courage non moins grands pour défendre leur langue et leur foi contre la formidable puissance d'assimilation des États-Unis.

N'allez pas croire toutefois que les Canado-Américains fassent opposition au gouvernement de

Washington et cherchent à créer un «Etat dans l'Etat». Tous sont de fidèles sujets de la libre Amérique. Au mois d'avril 1917, leurs fils sont accourus bravement à l'appel du président Wilson. Au sommet de leurs clochers flotte le pavillon constellé d'étoiles, montrant que les paroisses canadiennes ont fait noblement leur devoir.

Alors, me dira-t-on : que veulent les Canado-Américains et en quoi consiste cette lutte dont vous parlez si fort ?

Ce qu'ils veulent ?

Rester catholiques et français, tout simplement. « Notre foi et notre langue » c'est la devise de tous les Canadiens français de l'Amérique du Nord. Les Canado-Américains se soumettent en bons patriotes aux lois de leur pays d'adoption. Ils servent dans l'armée américaine, ils apprennent l'anglais, ils s'intéressent aux choses politiques et sociales, ils considèrent loyalement l'Amérique comme leur patrie ; mais ils entendent conserver l'intégrité de leur foi, de leur race, de leur langue, et s'en faire même des stimulants de civisme bien compris.

Cette prétention, en Amérique moins qu'ailleurs, ne saurait surprendre.

En effet, c'est à peine s'il y a eu jusqu'ici une race américaine. Il y a des Anglais, des Italiens,

des Espagnols, des Grecs, des Russes, des Français américanisés. La personnalité américaine n'est encore que superficielle. Dans les couches profondes, l'individu se retrouve anglais, italien, espagnol, grec, allemand ou français comme ses ancêtres. Les Canado-Américains pourraient dire avec vérité : nous sommes des Américains de race française; et les Russes : nous sommes des Américains de race russe. Cela n'empêche pas les Français et ces Russes d'être d'excellents Américains.

Ce phénomène, très rare dans le monde du XXe siècle, a été enregistré fréquemment dans l'histoire de l'Europe. Au point de vue ethnique, l'Amérique pourrait être comparée à un vaste creuset où ont été jetés, pêle-mêle, les éléments les plus divers. De ce mélange sortira un produit homogène et nouveau qui sera l'Américain. Une semblable transformation ne se fait pas en un jour. Elle demande des années, des siècles même : notre génération ne connaîtra pas l'Américain parfait. Mais puisqu'il y a lutte, il y a aussi des adversaires : contre qui les Canado-Américains ont-ils donc à se défendre ?

— D'abord, contre eux-mêmes, contre la tentation de troquer leur langue pour un peu de paix et certaines faveurs douteuses. Ensuite, ils ont à se défendre contre le milieu : ce qu'on appelle commu-

nément la puissance assimilatrice des États-Unis. C'est un terme vague, assez difficile à déterminer. Il exprime l'ensemble de ces forces confuses et multiples qui, très rapidement, déracinent un individu, et en font un sujet dépouillé de sa langue maternelle, de ses coutumes ancestrales, de ses traits distinctifs, et exile en quelque sorte son âme d'elle-même. Les États-Unis ne sont peut-être pas conscients de cette force, mais elle est si grande, que le nouveau venu doit faire un effort de tous les jours pour ne point se laisser absorber.

Les Canado-Américains résistent admirablement à la force assimilatrice de leur grande patrie. Ils lui opposent la paroisse, leur cohésion, leurs églises, leurs écoles, où l'enfant cultive, avec deux langues, un patriotisme très ardent, parce que très religieux. Jusqu'à ces dernières années, l'Amérique, champion de la liberté, laissait à ses citoyens le droit d'avoir des écoles bilingues. Elle leur demandait seulement d'être de loyaux Américains. C'était juste. Mais, depuis quelque temps, un grand mouvement d'unification s'est créé. On veut hâter la fusion complète du peuple américain et pour cela, on cherche à supprimer les écoles bilingues de toute nationalité.

Roosevelt s'est mis à la tête du mouvement avec un étroit patriotisme devenu du chauvinisme. Et pourtant, les écoles bilingues n'offrent aucun péril pour l'État. Elles sont soumises à toutes les lois générales du pays, relatives aux mœurs et à la discipline. Les élèves y préparent des examens dont les programmes sont élaborés en vue des écoles supérieures et des facultés universitaires. Le bilinguisme des étudiants ne les empêche pas de se placer bons premiers dans les concours. Que peut-on demander de plus ?

Roosevelt et ses amis ont brandi le drapeau de « l'américanisation » et la moitié de la nation a applaudi. Mais dans les plis lourds de l'étendard sont venues se dissimuler bien des querelles mesquines. Certains partis peu scrupuleux s'abritent derrière le paravant du patriotisme pour servir leurs préjugés et leurs vues ambitieuses.

Il ne faut pas s'en étonner. Dans tous les pays, les grands mots et les formules neuves servent toujours de couvertures aux arrivistes. Quoi qu'il en soit, la lutte est ouverte. Les Canado-Américains l'ont si bien compris, qu'ils viennent de fonder *la Ligue de ralliement français en Amérique*. Je ne puis m'empêcher de citer le programme de cette ligue. C'est une page vibrante de patriotisme et de foi. Tous les Français devraient la connaître :

« L'heure est grave pour tous les Français d'Amérique. Nous sommes menacés dans nos intérêts les plus chers. Le problème qui se pose devant nous peut se définir à l'aide des mots célèbres : Etre ou ne pas être. Un vaste mouvement d'anglicisation par l'école se prépare : en certains milieux, il est déjà lancé. La vague d'assaut s'en vient, et ses larges ondulations balaieront, si nous n'y prenons garde, le trésor sacré de notre langue maternelle. C'est au nom d'un sophisme que se fait cette campagne. Sous prétexte de nous américaniser, l'on veut nous frapper de mort ; et jamais peut-être le noble mot de patriotisme n'aura été davantage profané, car il sert ici à couvrir un plan qui est la négation pure et simple de ce sentiment.

« En conséquence, nous, Français d'Amérique, reconnaissons la nécessité d'organiser une résistance pacifique, ferme, loyale, aux tentatives d'assimilation qui se voilent sous des apparences illogiques et trompeuses. Notre patriotisme a toujours été au-dessus de tout reproche ; notre fidélité au drapeau étoilé a été scellée dans le sang de nos fils et de nos frères ; notre adaptation à la langue anglaise s'est toujours accomplie avec une facilité qui a étonné ceux-là seuls qui ignoraient que, la langue française étant la source et comme la racine de l'anglais, savoir le français donne la clef du parler anglais.

Quant à renoncer à cultiver notre langue maternelle dans nos écoles, quant à la supprimer de notre enseignement primaire, cela, *non possumus*, nous ne le pouvons pas, pour toutes sortes de raisons : ce serait abdiquer notre âme, nos traditions, notre passé; l'apostasi sur ce point entraînerait l'apostasie religieuse, ou en tout cas une grave diminution de nos convictions catholiques, notre langue, pétrie de catholicisme, étant la gardienne de notre foi; les États-Unis eux-mêmes perdraient à cet abandon, parler deux langues valant mieux qu'en parler seulement une, et la langue française étant considérée unanimement comme la plus riche et la plus glorieuse de toutes les langues modernes, comme la langue de la diplomatie et des relations internationales, comme la plus haute expression de la civilisation humaine.

« Forts de nos droits imprescriptibles, nous avons fondé la *Ligue de Ralliement français en Amerique*, pour les affirmer respectueusement et clairement en face de tous, pour travailler à les restaurer là où ils ont été méconnus, à les maintenir et à les affermir là où ils nous sont encore assurés, à empêcher qu'on y touche là où l'on n'a pas encore osé le faire. »

La lutte sera dure et longue. Mais, je suis sans crainte. La foi catholique, la race et la langue françaises ne vont pas mourir.

Quand les Français d'Amérique sentiront leur courage faiblir, qu'ils regardent les ancêtres et écoutent la grande voix du passé. Elle leur dira bien d'autres périls encourus, bien d'autres luttes suivies de bien d'autres victoires.

Remarquons que dans cette campagne, on ne poursuit pas « le français », mais « le bilinguisme » en général, L'amitié franco-américaine n'en est pas atteinte, quoique, à le bien prendre, les partisans de « l'unification » aient l'air d'agir comme des francophobes..

Par ce fait, notre influence est menacée dans l'Amérique du Nord. Elle est mise en péril par nos amis qui nous font du mal sans l'avouer et qui devraient en être navrés s'ils le savaient. Éclairons-les ! Ce serait presque mériter notre sort que de ne rien dire; et ce serait être traître à notre langue que de la laisser baillonner ou s'éteindre là-bas par notre faute. Que le bon peuple de France n'attende point une décision ministérielle, pour faire sentir à nos frères Canadiens d'Amérique que la race toute entière les soutient, les admire et les remercie. Ce ne sont pas nos petits groupes de

l'Alliance qui maintiendront le français en Amérique, ce sont les Canadiens.

* * *

Providence 2 mai 1910.

Voir un curé en veston, c'est une chose à laquelle je ne puis m'habituer.

Il ne faut pas m'en vouloir ! Songez que, depuis des générations, les membres de ma famille n'ont jamais vu que des curés en soutane. J'ai à lutter contre mon atavisme. Involontairement, je cherche des yeux la douillette noire, la haute ceinture à franges, le rabat brodé de perles blanches, les souliers à boucles et le petit chapeau de feutre relevé de chaque côté par des cordons de soie.

Il est évident, que ce costume compliqué est beaucoup moins pratique qu'un « complet veston ». Mais il donne à celui qui le porte, une dignité, une allure sacerdotale, une onction, qu'un prêtre en civil possède moins. Le clergé des États-Unis est bien différent du clergé français. Chez nous, curés et vicaires restent confinés dans la sphère religieuse. Ils ne se mêlent que peu ou pas à la vie sociale de leurs ouailles. L'odieux « qu'en dira-t-on » de nos petites villes leur impose des règlements dont les libres Américains ne s'embar-

rassent guère. Par exemple, un curé français n'osera pas fumer tranquillement son cigare dans la rue; il évitera de s'arrêter pour causer avec une dame, il donnera à son presbytère un aspect un peu monastique; le parloir sera sévère et nu, rien rappellera le confort du chez soi et ne pourra faire dire au visiteur soupçonneux : « Pristi ! il se la coule douce, notre curé ! » Les Canado-Américains et les Canadiens sont, sur ce point, beaucoup plus sensés que nous. Ils permettent à leur clergé de vivre confortablement. Bien plus, ils seraient peinés, offensés, si leurs curés ou leurs vicaires semblaient manquer de quelque chose. Une église délabrée, un presbytère pauvre et triste sont des affronts pour une bonne paroisse canadienne. Aussi y a-t-il peu chez nous de plus beaux presbytères que ceux de la Nouvelle-Angleterre et du Québec.

* * *

15 mai 1918.

Actic ! Imaginez un gros village se donnant l'air d'une capitale. Des tramways, des devantures alléchantes, un «five and ten cents store», des affiches de cinéma placardées un peu partout, et, dans une rue solitaire où l'herbe pousse sans se

gêner le long des trottoirs, un petit théâtre portant pompeusement sur sa façade fraîchement peinte, le mot « Odéon » écrit en lettres lumineuses.

M. le curé Bourgeois jouit en silence de notre étonnement. Ses yeux se plissent de plaisir. Un sourire large et satisfait flotte sur ses lèvres. Il semble dire : « Hein ! vous ne vous attendiez pas à ça ! » et il presse le pas tout en sortant de sa poche la grosse clé qui ouvre la porte de « l'entrée des artistes ».

A l'intérieur, tout est propre et reluisant. Le foyer est confortable, les loges bien éclairées, les coulisses (ô miracle !) sont soigneusement balayées. Aucun théâtre ne peut se vanter d'être aussi bien astiqué que celui-là. L'abbé Bourgeois préférerait l'épousseter lui-même plutôt que de le voir mal entretenu.

« L'Odéon », c'est l'une des gloires du curé d'Artic. Aucun de ses voisins ne possède une salle de spectacle comparable à la sienne, et il ne se lasse pas de le savoir et de l'entendre. Il faut le voir levant et abaissant d'un air affairé les manettes du tableau électrique. Il combine ses jeux de lumière, puis se retourne radieux pour juger de l'effet produit.

C'est une fierté bien légitime; car, sans mentir, l'Odéon d'Artic est aussi bien aménagé que nos

meilleurs théâtres des boulevards. Aussi, quel plaisir de jouer sur cette jolie scène coquette, si parfaitement agencée!

— Ah ! M. le curé, bien des fois, quand notre métier de trouvères nous conduira dans d'humbles bourgades, quand il nous faudra marcher sur des estrades nues, où des paravents tiennent lieu de coulisses, nous penserons avec regret aux rustiques décors de votre Odéon américain.

* * *

Woonsocket, 20 mai 1918.

Savoir amuser des enfants, quel art périlleux et difficile sous son apparente simplicité.

Avoir devant soi un millier de gosses qui ne demandent qu'à remuer et qui trouveront vite le moyen de se distraire si le spectacle n'est pas de leur goût, voilà qui n'est pas commode!! L'enfant est un amateur de sensations. Au théâtre il veut rire ou pleurer; il n'admet pas qu'on l'empêche de courir pendant deux heures pour lui montrer des choses « ordinaires ». Il ne faut pas que l'intérêt se ralentisse. Quand l'enfant commence de rire, il veut continuer et rire jusqu'à la fin. C'est pourquoi l'antique et désopilant guignol sera toujours le spectacle favori des petits. A Guignol, les

situations sont toujours « extraordinaires ». Elles sont terribles et font courir sur la peau du spectateur de petits frissons de terreur qui lui coupent la respiration, ou bien, elles sont irrésistiblement drôles; non point d'un comique recherché, mais d'une bonne grosse bouffonnerie populaire et simpliste faisant esclaffer l'assistance!

Jouer pour des enfants, ce n'est déjà pas facile; mais, parler à des enfants, les tenir, les amuser en leur faisant un discours, j'estime que c'est un tour de force! Aussi hier, je fus très agréablement surprise d'entendre le père L'improviser un conte, tout comme l'eussent fait Perrault ou la marquise de Ségur.

Une panne d'auto nous avait mis en retard. Déjà, notre public, nos petits hommes en herbe, lassés d'être sages, s'énervaient. Larrieu, tandis que nous étions au costumier, demanda au Père de dire quelques mots... Et voilà l'orateur des petits, convaincu, grave, ému, lancé dans une histoire abracadabrante, barbelée de « peurs » et de leçons morales. Il s'agissait de deux enfants désobéissants, perdus dans une forêt obscure, exposés aux pires dangers, naturellement. L'un des petits grimpe dans un arbre, un ours grimpe après lui et, dans un corps à corps de légende, l'ours est tué avec... une épingle à chapeau. Ce n'est pas

tout : une petite fille est avalée par un crocodile et échappe à une mort affreuse, grâce à la présence d'esprit de son frère, lequel, bravement, plante son canif !... dans la gueule de l'alligator. Et c'était merveille de voir l'orateur s'échauffer, faire des gestes et imiter tour à tour le terrible grognement de l'ours et la voix « caverneuse » du crocodile.

Les gosses étaient médusés. Ils ouvraient de grands yeux apeurés et croyaient sentir sur leurs chairs roses la froide et broyante mâchoire du monstre.

Inutile de dire que, comme aux « Annales », "l'auditoire enthousiasmé fit une véritable ovation à l'éminent conférencier!"

Après la matinée, visite au presbytère. Le curé Prince nous y attendait. C'est un homme d'environ quarante ans. Ses ancêtres furent certainement de solides campagnards ; ils ont légué à leur petit-fils des muscles résistants, des traits accentués où se révèlent l'âpre ténacité de la race, le goût de la vie saine et simple, une inépuisable bonté qui se lit dans les yeux bleus, — des yeux qui regardent bien en face, si clairs qu'on croirait voir une âme tout au fond.

Le soir, après nos chansons, vers dix heures, nous filions dans le tramway qui relie Woonsocket et Providence.

Bientôt, ce fut la campagne. Dans le ciel clair, la voie lactée faisait une grande tache pâle. Un fin croissant couleur de nacre orangée errait dans la nuit lumineuse. On eût dit un bijou oriental posé sur le velours sombre d'un écrin. L'air embaumait le foin coupé et le trèfle en fleur. L'obscur crépuscule des soirées chaudes baignait un paysage tourmenté comme un paysage de Bretagne. Des landes arides, parsemées de roches de granit, des sapins rigides, des bouleaux rabougris dont les troncs blancs et lisses semblaient glisser et s'évanouir comme des fantômes. Si de temps à autre, nous avions traversé un « chemin creux » bordé d'ajoncs aux senteurs de miel, si, au tournant de la route, se fût dressé parfois un calvaire habillé de mousse grisâtre, si, à travers une maigre verdure se fût profilé au loin la tête chauve d'un vieux menhir, je me serais crue tout près de Pont-Aven.

A Providence, spectacle triste... de la poussière, des rues sales, des marmots piaillant, des hommes sortant des bars, des femmes en cheveux prenant le frais, assises sur le seuil des portes... toute la laideur de notre vie moderne, s'étalant cynique et vulgaire dans la splendeur divine de cette nuit d'été.

* * *

Fall River, 23 mai 1919.

Nous venons d'arriver à Fall-River après un voyage abominable. Le train était plein de monde. Des hommes en bras de chemise, des jeunes filles sans chapeaux, étaient affalés sur les banquettes. Une température sénégalaise avait eu raison de la correction américaine. Enfin, le train s'arrête. Le Père Marchildon nous attend. De sa voix, de sa bonne figure réjouie, de son large sourire, il nous souhaite la bienvenue. Quelques minutes plus tard, nous montons dans la grande salle, où les petits nous attendent. Car nous devons, là encore, commencer par une courte représentation enfantine.

Déjà, ces marmots mènent grand tapage. Énervés par la chaleur, ils frétillent sur leurs sièges, ils rient, s'interpellent et cherchent en vain à surprendre ce qui se passe derrière le grand rideau mystérieux de la scène. C'est fini. Toute la marmaille sort en bousculant les chaises. On entend au dehors des voix fraiches, tout ce petit monde s'ébroue dans la poussière et le soleil. Les jeux s'organisent. Les gosses sont contents : « ils ont bien ri » ; mais, ils ne sont pas fâchés de changer de plaisir.

11 heures du soir.

Lecomte et moi sommes les hôtes des Dominicaines. Tout dort dans le couvent. Seule, dans la chapelle une petite lampe veille paisiblement. La Mère supérieure est charmante; c'est la sœur d'une femme de lettres célèbre. Cela me fait quelque impression, évidemment, puis j'oublie le nom de la religieuse, pour ne me souvenir que du nom de la sœur... Elle est accueillante et très spirituelle.

Sur le coup de huit heures, le P. Marchildon, — le boute-en-train de la paroisse Sainte-Anne, — monte sur la scène et nous présente aux braves gens de Fall River. La salle est comble. Fier de pouvoir donner sur notre compte quelques renseignements inédits, il va même jusqu'à révéler que mon titre de « Madame » abrite une jeune fille « un peu mûre » qui ne veut pas avoir l'air d'un laisser pour compte. Le public s'amusait, guettant avec un brin de curiosité malicieuse l'entrée de cette fleur qui menace de monter en graine. Cela ne l'empêcha pas d'accueillir aimablement la vieille demoiselle que je serai dans... quelque dix ans.

Comme nous finissions le dernier refrain de « la Bigoudenne » j'aperçois au troisième rang, deux ailes de dentelles qui s'agitent... deux autres

ailes se rapprochent, puis, une tête blonde toute frisée. Au moment où nous jetons le « you » final, la tête blonde et les ailes sortent de la foule : un joli bambin de trois ou quatre ans portant crânement la veste de velours des gas de par chez nous. Il marche tout fier, tout rose, cherchant très fort à se bien rappeler les mots qu'on lui a appris. Deux fillettes le suivent. Elles sont habillées à la façon des Pont-Avenistes et se tiennent gentiment par le petit doigt. Le gracieux trio nous offre des bouquets. Nous embrassons les petites filles. Larrieu enlève le petit garçon qui frétille, résiste et finit par dire à mi-voix : « Laisse-moi donc... faut que j'fasse mon compliment !» Encore bouleversé par cette alerte imprévue, il débite tout d'une traite quelques jolies phrases, où je reconnais le talent de la Sœur... de sa sœur. Puis le rideau tombe, au milieu de longs applaudissements.

Les petits restaient là un peu étourdis... Comment, c'était tout ? On s'était tant occupé de leurs costumes, on les avait tant exercés, ils avaient tant désiré ces cinq minutes qui venaient de s'écouler... et c'était déjà fini. On lisait dans leurs yeux l'étonnement et peut-être l'inconsciente mélancolie que laisse un plaisir trop longtemps attendu et trop vite envolé.

* * *

24 mai.

Je viens de me réveiller. Il n'est que six heures J'ai le temps de rêvasser en regardant le gai rayon de soleil qui, sournoisement, glisse à travers le store et vient s'aplatir sur le mur en un grand rond de lumière.

Peu à peu le couvent s'éveille, une cloche lance son appel mystique. Des pas feutrés glissent dans le couloir. Un chapelet tinte. Dans la chapelle, des voix fragiles et comme lointaines psalmodient des hymnes. Je me laisse envelopper par cette sereine ambiance du cloître qui semble ouater l'âme. Tous ces menus soucis qui m'agaçaient, me révoltaient hier s'évanouissent comme des bulles de savon. Ils étaient gonflés par cette vanité des choses humaines dont parle Bossuet... et la vanité n'a point sa place ici. Je sais qu'ils reprendront toute leur importance dans quelques instants, quand je serai de nouveau en contact avec la vie... la dure vie de chaque jour blessant les mieux armés. Mais, pour le moment, je suis bien... et je savoure paresseusement cette tranquillité dont la douceur me berce comme le doux clapotis des eaux vives au fond des grands bois frais.

9 heures du matin. C'est le jour de l'Ascension. Nous entendons la messe dans la chapelle du couvent. Le Père Lalande officie. La mère supérieure agenouillée près de la sainte Table répond aux prières. Nous sommes seuls. Je suis émue et je sens que Lecomte et Larrieu le sont autant que moi. Jamais les plus belles cathédrales, les plus fières basiliques ne me semblèrent si imposantes que cette humble chapelle sans style, sans œuvres d'art où, par ce clair matin de printemps, un prêtre répétait les divines paroles. Le soleil, jouant à travers les vitraux, irisait la somptueuse blancheur de l'ample chasuble dominicaine. Et je me disais qu'à cette même heure, sur des milliers d'autels, dans les crasseuses bourgades d'Orient, dans les sordides villages africains, dans les luxueuses capitales d'Europe, dans les simples églises de la campagne française, dans les cantonnements, dans la tranchée, le Sauveur s'immolait inlassablement pour le salut des hommes...

Providence, 3 heures.

Lecomte est aphone, absolument aphone et nous devions jouer ce soir à Woonsocket. En revenant de Fall River, nous nous sommes arrêtés au presbytère de la Sainte-Famille pour annoncer au curé ce malaise soudain. Lecomte se désolait. M. le

curé Fortin, très aimablement, la rassurait: « Ne vous inquiétez pas, chère Madame, nous allons remettre la séance et tout sera dit. » L'actif, le débordant abbé Leprohon renchérissait : « Mais non, mais non, ça ne dérange rien : nous allons faire prévenir les familles par les enfants des écoles» Et tout s'arrange, malgré nos craintes et notre désappointement.

* * *

Minuit, 26 mai 1919.

Nous revenons de Woonsocket. Il y avait grand gala dans la paroisse du Précieux-Sang et nous avons eu le plaisir de prêter notre concours à Monseigneur D'Auray. C'est un grand vieillard affable, paisible, qui contemple la vie avec la sérénité même de sa longue expérience. Il connaît les hommes et les choses, il sait que toutpasse, que le temps nous emporte comme le torrent charrie les sables, et il garde la grande indulgence, la douce gaîté de ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup retenu.

Son neveu, M. l'abbé Bédard, est son vicaire et son bras droit. Il le seconde, lui prête sa jeune activité, sa belle ardeur, son enthousiasme. Mgr

D'Auray conserve ainsi l'exquise illusion de n'avoir pas vieilli.

* * *

27 mai 1919.

En route vers Lowell.

Un joli ciel clair où moutonnent des nuages. Pas trop de soleil, pas trop de vent. C'est le temps rêvé pour une longue course en auto. Nous roulons sur des routes propres et unies comme les trottoirs de nos grands boulevards. Oh ! les merveilleuses routes de la Nouvelle-Angleterre ! La grosse pluie de la veille a lavé les feuilles. La verdure semble toute neuve. Les hautes herbes que moire la brise sont d'un vert intense. La nature en joie chante son vibrant cantique d'espoir en la vie. Nous sommes entraînés par la gaité des choses. L'air est léger, la route joyeuse... vraiment, il fait bon vivre.

Nous traversons Boston, ses rues étroites, ses larges avenues et son aristocratique banlieue. On se croirait tout près du bois de Boulogne ou dans les coins calmes de Passy. Des maisons claires, fleuries de clématites ou garnies de vignes vierges, des allées couvertes de graviers blonds, des massifs de roses, des haies correctement taillées semblent

approcher puis disparaître. Ce quartier chic qui n'est plus la ville sans être pourtant la campagne, a un air cossu qui doit faire envie au prolétaire anarchiste! On y sent un bien-être, une tranquillité, un désir de jouir, je dirais un égoïsme, qui font un violent contraste, quand on sort des rues sans lumière où végètent tristement les pauvres.

Nous traversons un parc, embelli de pièces d'eau, de corbeilles de fleurs dont les teintes vives heurtent le vert acide des pelouses fraîchement tondues.

Tout à coup, notre guide se retourne :

— « Vous voyez ce grand terrain là-bas ?... oui, là : c'est le terrain du *base-ball*. J'ai vu des milliers de spectateurs s'engouffrer, s'écraser autour de cette arène et suivre le jeu avec une passion palpitante et des tempêtes de *hurrah* et de cris dont vous n'avez pas idée.

— Tout çà pour du *base-ball*, interrompit Lecomte d'un petit air dédaigneux... bien vrai ? Lecomte, en bonne Française qu'elle est ne voit pas l'intérêt qu'il peut y avoir à regarder des jeunes hommes courir en essayant d'attraper ou de renvoyer une balle Pour elle, le sport est une récréation pour adultes, pas autre chose. Les enfants jouent aux quatre coins, à chat perché, à la balle...les aînés jouent au tennis, à la crosse, au football...J'avoue que je suis un peu de son avis. Les jeux, la gym-

nastique ne m'intéressent que parce qu'ils gardent au corps sa robuste jeunesse. Je ne suis pas une *Sportwoman.* Je suis née dans un pays où la valeur intellectuelle est presque seule en honneur, j'appartiens à la fin d'une génération qui préféra la lutte de la pensée au corps à corps du football et de la boxe.

De vrais Américains ne raisonnent point comme nous. Chez eux, les champions jouissent d'une gloire populaire que Caruso lui-même ne connaît pas. On ne peut la comparer qu'à la réputation des célèbres toréadors d'Espagne. Il me semble pourtant que le champion du base-ball ou de la boxe doit être placé au-dessus du « torrero ». Le toréador lutte contre une force aveugle, brutale, et son triomphe finit en boucherie. L'athlète américain, lui, lutte contre ses égaux. Il lutte contre des corps entraînés comme le sien et contre des esprits avertis.

Les Américains et les Anglo-Saxons en général, se considèrent avec quelque raison comme les rois du sport. Au fond de leur cœur, ils dédaignent les efforts sportifs des pauvres latins nerveux et dilettantes. Pourtant, l'athlétisme fut en honneur à Rome et à Lutèce avant de l'être à Londres et à New-York. Durant les siècles obscurs de notre moyen-âge si vivant, si calomnié, les preux cheva-

liers ne montraient-ils pas leur force et leur bravoure dans des combats de haute lice ? Les tournois d'alors n'étaient-ils pas aussi palpitants que les « matches » d'aujourd'hui ? Le jeu de paume, cet aïeul ignoré du tennis, ne fut-il pas pendant des années le jeu favori des jeunes seigneurs de la cour de France ? Les « sans-culottes » méprisèrent ce divertissement aristocratique. Le jeu de paume, comme tout « ci-devant » de marque, passa alors en Angleterre et nous revint cent ans plus tard avec ses brevets de naturalisation. Messieurs nos Alliés, nous avons fait nos preuves. Si nous nous mettons à faire du sport, nous ne serons pas des athlètes pour rire. Et il paraît que nous nous y mettons.

Y trouverons-nous quelque avantage ? Il est bien peu sage, dit le proverbe, de courir deux lièvres à la fois. Si nous nous tournons vers les sports, comme nos amis d'Angleterre et d'Amérique, ne perdrons-nous pas, peu à peu, le goût du travail intellectuel, constant, acharné, de ce travail intense, exclusif, qui nous donna de grands savants, des inventeurs de génie, des érudits ?... Et alors, la France continuera-t-elle d'être le flambeau qui, dans le domaine de la science et des idées, montre la route depuis des siècles ?

Et au point de vue féminin, quel bouleversement si les Françaises devenaient des Sportwomen !

Mais je suis tranquille, la femme française est trop profondément femme pour devenir le type de l'athlète en jupon. Elle fera du sport en autant que ce sera chic, que cela siéra à sa jeunesse et conservera à sa taille sa minceur juvénile. Je ne crois pas qu'elle aille jamais beaucoup plus loin. Elle tient trop à sa réputation de jolie femme et d'élégante.

Faisons du sport. Cultivons l'animal humain afin qu'il soit beau et fort ; mais, n'allons point jusqu'à mettre notre fierté dans la vigueur de nos biceps ! Restons nous-mêmes. Que notre admiration, que notre sympathie pour nos Alliés américains et anglais ne nous porte pas à les imiter servilement. Ce qui leur va très bien ne nous irait peut-être pas du tout. En les copiant de trop près, nous risquerions de perdre notre originalité, de briser nos ailes, et la France ne serait plus la France.

Je philosophais ainsi, en regardant fuir le paysage tranquille. Les villages se succédaient. Quelle différence avec nos villages français ! A proprement parler, ce ne sont pas des villages ; ce sont des villes en miniature ou, si vous voulez, ce sont des villages sans paysans. Les maisons ont un petit air bourgeois. On entend des pianos. On croise

des femmes coquettement vêtues, des hommes qui ont une tournure de « gentlemen ».

Ici, le paysan vit sur sa terre, loin des agglomérations. Quand vous parcourez en chemin de fer la campagne américaine vous apercevez parfois une maison perdue au milieu des champs. Près de la maison, un hangar, une grange. C'est une ferme. A quelques milles il y en a une autre; puis, plus loin, une autre encore. Le paysan d'Amérique est forcément un isolé.

Nous entrons dans Lowell :

— « Tenez, fait M. l'abbé Bédard, voilà le soubassement de l'église de Saint-Louis ».

J'aperçois un vaste toit plat qui s'appuie sur des murs de pierre. Tout près, le presbytère. M. le curé La Bossière est assis sur la « galerie ». Il nous « bonjoure » aimablement.

* * *

29 mai 1918.

Très chère Sœur, mon « inge », ma toute belle,
Je te prodigue des noms tendres afin d'atténuer l'effet de mon trop long silence.

Nous venons d'arriver à Cochituate : — nom sauvage désignant un pays fort civilisé, — Chez M. l'abbé Fortier. C'est un bon, un vrai curé

canadien, avec une figure comme en peignaient les primitifs, pratiquant l'hospitalité de la plus canadienne des façons.

Une cloche sonne à l'église toute proche... Mlle Fortier regarde de mon côté. Je devine qu'elle m'attend. Je vais aller mettre un cierge devant l'image de Saint-Zéphirin et le prier de me donner un neveu...

Bonsoir,

F. A.

* * *

30 mai 1919.

Nous quittons Cochituate par une matinée triste, après une soirée très gaie. Une buée opaque noie les lointains. M. l'abbé Gaudreau est venu nous chercher en automobile pour nous conduire à Lynn, où nous devons jouer ce soir. Nous filons rapidement sur la route déserte. De temps en temps, une bouffée d'air plus frais et salé nous arrive. Nous approchons de la mer. A un tournant brusque, elle apparaît. C'est d'abord une mince ligne grise qui se confond avec le ciel, puis, la bande s'élargit, s'allonge.

Maintenant, nous apercevons la plage : une plage maussade, plate, étroite, battue par de petites lames

courtes qui roulent des galets. Quand même, c'est la mer ! La grande ensorceleuse, la sirène aux yeux glauques, à la luxuriante chevelure d'algues. Fille et petite fille de marins, j'ai toujours subi l'attirance de la mer. J'ai été bercée par des récits de naufrages, des histoires d'îles enchantées. J'ai entendu mon père évoquer la troublante beauté des mers chaudes au-dessus desquelles scintille la croix du Sud, ou bien la blancheur laiteuse des mers polaires, les icebergs, les fjords lugubres qu'éclaire un soleil pâle et froid comme un astre mourant. La mer ! C'est une vieille amie de ma famille. Je l'aime pour son mystère et son charme, mais aussi et surtout parce qu'elle fut la seconde patrie de mes ancêtres, dont plusieurs dorment leur dernier sommeil au fond de ses abîmes mouvants.

Revere Beach.

– Nous longeons, dit l'abbé Gaudreau, une plage à la mode. Tous les samedis, durant les mois d'été, les trains, les tramways, les voitures, déversent sur ce boulevard des milliers de Bostonais avides d'air pur et venant ici passer la « week end ».

Le soir, la petite ville morte se réveille. Les lampes s'allument. Des orchestres jouent des

« rag times », la foule s'engouffre dans les restaurants où l'on danse. On boit, on mange, on saute, on fait un tour de montagne russe, voire de « chevaux de bois »... enfin, on passe la soirée tout comme si l'on était sur broadway, sans même regarder la lune rose qui semble surgir des eaux, sans écouter la ballade mélancolique chantée par le flot berceur aux sables qu'il caresse. Et tous ces gens là rentreront le lendemain au bureau ou à l'usine, certains d'avoir passé deux jours au bord de la mer, en pleine nature. L'habitude d'une existence factice donne à certains Américains une conception fausse de la vie normale. Pour eux, le mot s'amuser implique toujours de longues stations dans les « cabarets », de la danse, du bruit, de la lumière, de la musique... C'est à croire que l'extrême civilisation n'est qu'une forme de la barbarie.

Nous voici à Lynn, chez M. le curé Parent. Au fumoir, l'abbé Gaudreau, l'abbé Cordier, un Français de France devenu un Français canadien, l'abbé Thelen et Larrieu parlent littérature. M. le curé, assis dans un grand fauteuil, écoute distraitement. Son corps est ravagé par un mal sans merci. Il souffre bravement, sans se plaindre, assistant très calme à sa longue et douloureuse agonie. C'est une belle âme. Les vicaires es-

s ayent de ne point croire à la gravité de son état... ils font des projets, parlent de sa guérison toute proche. L'abbé Parent sourit, approuve pour ne pas attrister ses fidèles collaborateurs, dont il connaît l'affection et le dévouement. Son sacrifice est fait; — maintenant, à la grâce de Dieu.

* * *

1er juin, 1918 10 h. du matin.

Voilà le tramway. M. l'abbé Gaudreau agite son chapeau en signe d'adieu; nous quittons Lynn.

Nous traversons plusieurs petites villes rapprochées les unes des autres et qui ne sont, en réalité, que les faubourgs de Boston. Une longue avenue, un léger pont de fer surplombent l'eau noire et stagnante du port Nous entrons dans l'Athènes de l'Amérique. L'abbé Thelen, l'aumônier du « Holy Ghost Hospital », nous attend pour déjeuner. Il nous fait promettre de venir à l'hôpital donner un bout de concert pour les bonnes sœurs et les malades.

C'est entendu, nous nous arrêterons au « Holy Ghost Hospital » en revenant d'Everett. Trop

* * *

contents de pouvoir procurer quelques minutes de détente heureuse à tous ces pauvres souffrants.

* * *

5 juin 1918.

Le dimanche américain, tout comme le dimanche anglais, est rigide et morose. C'est le jour où les Puritains s'ennuient. Les très vieilles gens se souviennent encore du temps où tout chômait ce jour-là. Les trains, les tramways se reposaient sur les voies, les chevaux de fiacre rêvaient au fond des écuries. Il était interdit de marcher vite, la marche forcée pouvant être considérée comme un travail. Dans certaines villes, on défendait même aux brasseurs de fabriquer de la bière le vendredi ou le samedi afin d'éviter qu'elle « travaillât » le dimanche ! Au XXe siècle, les plus farouches calvinistes n'en demandent pas tant. Ils poussent la tolérance jusqu'à ne plus emprisonner les mécréants qui courent dans la rue. Les trains, les autobus, les tramways circulent librement. Les restaurants ouvrent leurs portes. Eh bien, malgré tous ces privilèges, le dimanche reste une journée maussade, une journée hypocrite. Les gens n'osent pas s'amuser franchement et ils n'ont plus assez de ferveur pour s'abîmer, pendant des heures, dans des

lectures pieuses ou des oraisons. J'aime mieux notre dimanche catholique, si gai, si pieux, si vivant Chez nous, le jour du repos est un jour de liesse... religieuse.

En France, on attend le dimanche avec plaisir ; ici, on le craint. La matinée s'écoule assez facilement : on va à la « meeting », on se promène, on déjeune. Mais l'après-midi traîne lamentablement. C'est à croire que les pendules, prenant leur part de ce repos général, s'arrêtent ou « travaillent » avec crainte.

* * *

Par un brûlant dimanche de juin, nous nous acheminions vers Salem.

L'abbé Desmarais nous avait dit : « Vous prendrez le train, puis le subway, puis le tramway, et vous arriverez à Salem vers onze heures ».

La campagne avait son air des dimanches. Des vaches, l'œil pensif, ruminaient lentement, vautrées dans l'herbe grasse Les fermes semblaient désertes. Les chiens dormaient paresseusement dans la cour, le nez entre les pattes, la paupière mi-close.

Des poules picoraient posément, poussant devant elles leur nichée de poulets craintifs et mal emplumés. Parfois elles caquetaient plus fort : on eût dit des mères de famille morigénant leurs mioches.

Boston ! Sans perdre une minute, nous nous dirigeons vers le subway. Dans le wagon règne un silence dominical. Dans un coin, un homme dort, le chapeau sur les yeux, plus loin un autre mâche de la gomme; près de nous, un monsieur lit une volumineuse « Sunday Edition » du *Boston Herald* dont les feuilles s'éparpillent autour de lui.

« Quel dommage ! dit l'abbé Desmarais, à notre arrivée, je comptais que vous arriveriez pour le salut. Venez tout de même voir notre église.

Elle était encore toute vibrante de cantiques, toute embaumée d'encens. Au-dessus du maître-autel étaient suspendus trois drapeaux. Au milieu : l'étendard de Carillon, à droite : le pavillon étoilé, à gauche, les trois couleurs françaises. Ces trois drapeaux, dont les plis encadraient un grand crucifix, symbolisent toute l'âme canado-américaine. D'abord, la croix, la religion, l'oriflamme de Carillon : l'attachement à la terre canadienne; le drapeau tricolore : le souvenir de l'ancienne patrie; les « stars and stripes » : la nouvelle patrie à qui l'on s'est donné. M. le curé Rainville nous accueillit paternellement. On nous présenta à la ronde. A travers la fumée bleue des cigares, nous aperçumes une demi-douzaine de prêtres, dont l'un, fort, vigoureux, droit, dans son prince-Albert, était M. l'abbé Bédard. En s'asseyant, il nous confia :

«Vous savez, bien avant de connaître Larrieu, je chantais ses chansons». Et, d'une forte voix de baryton, il entonna : « Le beau troupeau de mon étable » Puis, s'interrompant : « Vous venez chez moi demain... c'est arrangé. Je viendrai vous prendre ici à onze heures, nous déjeunerons, puis je vous conduirai à Malboro. Vous y serez pour trois heures tapant, soyez tranquilles : les bonnes Sœurs n'attendront pas» Une cloche sonne. Notre hôte se lève et conduit tout son monde à la salle à manger. Monsieur l'abbé Rainville est né pour être évêque. Il me semble que la crosse, la mître et l'anneau d'améthyste lui siérait fort bien. Il a cette bonhomie, cette jovialité majestueuse qui fait que l'on peut causer avec lui très librement, sans cependant oublier une seule minute qu'il est le curé de sa paroisse.

M. l'abbé Desmarais était l'organisateur du concert et notre cicerone. A trois heures précises, il nous conduit à la salle. A cinq heures, il nous ramène au presbytère, nous installe au salon, puis disparaît J'entends une sonnerie téléphonique. Quelques instants plus tard, l'abbé revient, toujours souriant, toujours affairé.

— « Après le souper, nous irons faire un tour d'auto, déclara-t-il. M. Audet, l'un de nos paroissiens, viendra nous chercher dans deux heures.

Ayez soin de prendre des manteaux car l'air est froid au bord de la mer ! »

Ce fut une promenade délicieuse. La brise du large nous arrivait en pleine figure, avec une bonne odeur de marée fraîche. Nous allions dans la nuit, dans l'espace, oubliant de causer, oubliant de voir, enivrés par la vivifiante douceur du vent de mer nous chantant aux oreilles.

Le lendemain, l'abbé Bédard nous offrit un déjeuner à la française Tout y était, depuis l'apéritif jusqu'à la sauce aux champignons, au café et le reste. A une heure et demie, il fallut se mettre en route. Il faisait chaud. De légers nuages blancs, flaconneux, violemment éclairés, couvraient le ciel et ne laissaient passer qu'une lumière crue, aveuglante. Bientôt le vent s'éleva, nous coupant la respiration et nous obligeant à tenir nos chapeaux.

Nous suivions la « Mystic Valley » et, vraiment, ce jour-là elle méritait bien son nom.

Imaginez une route droite, uniformément grise, puis, une petite rivière calme et limpide coulant comme à fleur de terre entre deux berges à peine surélevées. De chaque côté, des collines basses formant deux traits parallèles qui se détachaient en bleu-pâle sur le ciel mat. C'était un paysage hiératique aux lignes simples, aux teintes douces:

du bleu, du gris, du vert voilés par une légère brume d'été... On eût dit une immense aquarelle à la manière de Puvis de Chavanne. Nous approchions de Marlboro. Bien loin derrière nous, disparaissait la mélancolie de la « vallée mystique ». Des champs où les blés commençaient de mûrir, une longue rue bordée de jardins fleuris, un tournant brusque, et nous nous arrêtions, devant le presbytère.

On nous conduit au salon.

Une porte craque au premier étage; un pas lourd descend l'escalier, un prêtre traverse le vestibule et s'arrête un instant sur le seuil. C'est M. le curé Grenier contemplant la bruyante compagnie qui a pris possession de son domaine. Les bonjours s'échangèrent. J'entends une voix de « basse taille », une voix profonde et brève : celle du maître de céans. Le père L. entraîne M. Grenier vers le salon, où nous nous morfondions comme des petites filles en pénitence. J'aperçois alors une bonne rude figure émergeant d'un col très large : une vraie figure de vieux colonel. Mais, sous les sourcils en broussailles, se cachent deux yeux bleus dont la douceur corrige la rudesse du visage. Les amis de M. Grenier disent de lui : « On ne saurait trouver un fruit plus doux sous une plus rugueuse écorce ». La figure me semble juste.

Il ne fait pas de manières, mais il se mettrait en quatre pour vous rendre service ou seulement vous faire plaisir.

Au couvent de Marlboro, de même que le soir dans la grande salle publique, nous trouvâmes les auditoires les plus sympathiques et les plus vibrants.

* * *

Manchester, 15 juin 1918.

Une jolie ville coquette, propre, bien aérée. Des rues bordées de beaux ormes. Une rivière rapide, deux ou trois grands ponts, d'immenses filatures bourdonnant jour et nuit ; au loin, la ligne onduleuse des montagnes blanches qui s'estompent sur le ciel : tel est Manchester.

Le P. L. que nous avons retrouvé ici nous a fait connaître tous ses amis et ils sont devenus les nôtres. Mme Déry est notre guide. C'est elle qui trace les itinéraires et veille à ce qu'ils soient suivis. C'est une femme alerte, vaillante, active, toujours prête à entreprendre, toujours « on the go ».

Le ménage Déry donne raison au proverbe qui prétend que les contrastes s'attirent et se complètent. Autant elle est exubérante et enthousiaste, autant son mari est calme et pondéré. M. Déry vit à côté de sa femme sans entrer dans le cercle agité où elle se meut. Il suit tout doucement,

sûrement, son bonhomme de chemin. Elle pourrait arriver en coup de vent, déclarer qu'elle prend le train dans dix minutes : il ne s'émotionnerait point. Il l'aiderait à s'envelopper de son cache-poussière et lui souhaiterait un bon voyage. Sa quiétude et sa bonne humeur ne s'en trouvent pas altérées un seul instant. Tout cela n'empêche pas M. et Mme Déry d'être, je crois, le couple le plus heureux de la terre.

Quand je chercherai un mari, je veillerai à ce qu'il ait un caractère exactement à l'envers du mien.

Mme Labrecque nous promène avec une inlassable complaisance. Chaque jour, vers les quatre heures, nous entendons un sympathique son de trompe nous avertissant que l'auto nous attend à la porte de l'hôtel.

Nous allons rester une huitaine de jours à Manchester. J'en suis contente. La ville me plaît et les habitants aussi.

* * *

17 juin 11 heures du soir.

Nous venons de subir un discours prononcé par une docte matrone américaine, — déléguée de Washington s'il vous plaît. Elle nous a exhortés

en termes éloquents à ne plus manger ni beurre, ni œufs, ni « bacon », ni jambon, ni bœuf, ni veau, ni mouton, ni porc, ni blé, ni maïs, ni pomme de terre, ni sucre... afin de permettre au gouvernement d'envoyer des rations plus copieuses aux poilus qui se battent « over there ».

Malgré la gravité de la circonstance et les phrases ronflantes de la conférencière, j'ai cédé à l'envie de rire. La bonne dame est grasse et dodue à souhait : ce régime patriotique doit être pour elle un merveilleux traitement contre l'obésité. C'était même comique de la voir agiter ses bras courts et ronds esquissant des gestes héroïques. Je suppose que notre plantureux M. Fallières, dictateur des vivres, doit avoir un peu cette allure-là, quand il annonce des restrictions nouvelles. L'auditoire était composé presque entièrement de braves mères de famille canadiennes, dont les trois quarts ont vu le jour de l'autre côté des « lignes » et ne comprenaient pas suffisamment l'anglais pour suivre ce sermon gastronomique. Mme Déry, toujours obligeante, avait proposé à l'orateur de lui servir d'interprète. Ce procédé parut un peu lent ; il ne permettait point à la déléguée de faire de belles phrases et risquait de couper le « fil » de son discours. Elle l'abandonna bien vite et parla d'abondance pendant une demi-heure. L'assis-

tance s'embêtait ferme. Plusieurs baillaient discrètement; d'autres tourmentaient le tricot abandonné sur leur genoux, avec le désir évident de reprendre la tâche interrompue. Ce n'est pas l'économie de l'Amérique que je critique en ce moment: elle a trop bien servi à secourir l'Europe affamée. Je souris du rôle inutile de cette excellente dame, qui, après la victoire, assise sur ses lauriers imaginaires, s'épongera le front en disant avec conviction : « L'affaire était chaude ! mais, quand même on les a ! »

Elle me fait l'effet de la mouche du coche. Que venait-elle faire à Manchester chez les Canado-Américains ? Ici, dès le début des hostilités, Mmes Labrecque, Déry, Lessard, La Chance, Barbeau et d'autres dames canadiennes-françaises se sont occupées des œuvres de guerre. Depuis trois ans, elles travaillent pour les hôpitaux, pour les veuves, des blessés, les orphelins; depuis des mois, elles prêchent l'économie, apprennent aux ménagères à faire des plats à bon marché, et donnent l'exemple; dans le plus humble des foyers on aide à sa façon à gagner la guerre. Que pouvait faire de mieux, la grasse Madame de Washington ?

Malgré ce discours somnifère, la soirée se termina gaîment. Lecomte chanta des chansons accom-

pagnée par Mme Lessard sur un vieux piano récalcitrant.

* * *

Manchester, 18 juillet 5 heures

Nous venons de faire une petite visite au presbytère Sainte-Marie : un autre beau presbytère qui a l'air d'un évêché.

L'abbé Gilbert nous avait invités à visiter le couvent. A deux heures, nous sonnions à la porte des bonnes sœurs. Je pensais modestement qu'il sagissait d'une petite réception au parloir. Point du tout. C'était une visite *officielle,* ni plus ni moins. Nous nous arrêtâmes dans toutes les classes. En notre honneur, les élèves chantèrent des chansons, jouèrent des dialogues ; elles saluèrent en nous de distingués cousins venant de France ; c'était charmant et si touchant !

Cette Supérieure fluette qui dirige une école impor ante, ces frêles religieuses qui d'un regard maintiennent la discipline dans des classes de cinquante enfants, sont les gardiennes de notre langue. C'est grâce à elles, grâce à leur abnégation, que des centaines de petites filles canado-américaines apprennent encore le doux parler de leurs ancêtres. J'aurais voulu trouver des mots

touchants, des verbes qui vont à l'âme, pour remercier ces humbles missionnaires, dont l'obsur travail d'institutrices est un magnifique apostolat !

Oh ! Je sais bien que si les Canadiens et les Canado-Américains luttent pour conserver leur langue, ils ne le font point en réalité pour la France. Ils le font pour rester eux-mêmes, Mais, en restant eux-mêmes, ils restent semblables à nous ; ils continuent à faire partie du vieux tronc français et travaillent ainsi à la grandeur de la commune Mère-Patrie.

* * *

20 juillet

Mme Déry nous emmène passer la journée à la villa Augustina :

— « Je veux que vous connaissiez le père Beaudé, nous avait-elle dit, et les Sœurs de Jésus-Marie. Elles sont toutes mes amies.

A une heure nous étions en route. Le tramway traverse la ville et roule bientôt dans la campagne sur le bord d'une route bien empierrée. Nous nous arrêtons à l'entrée d'un petit chemin perdu dans les champs. A notre droite, une grande colline étale ses bosquets sombres, ses blés frissonnants. Ses

pâturages, où l'herbe est déjà grillée par le soleil de juin.

Au bout du sentier, une maisonnette crépie à la chaux, blottie à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Les volets sont clos. Le voisinage semble désert. Seuls, de gros insectes bourdonnent dans la lumière.

A un détour du chemin, nous apercevons un prêtre assis au pied d'un vieil ormeau, dans un bon fauteuil de paille. C'était M. l'abbé Beaudé. Sans mentir, il ressemble à un aristocratique abbé de l'ancien régime. Il respire la distinction : ses vêtements sont distingués, sas manières sont distinguées, toute sa personne est distinguée. On sent que cet homme-là serait incapable de dire une parole vulgaire ou de vivre dans un milieu banal. Il portait une magnifique soutane de soie tombant sur des souliers étroits, scrupuleusement vernis et ornés d'une boucle blanche. Il était coiffé d'un petit chapeau ecclésiastique d'une forme un peu spéciale, mais, à coup sûr... parfaitement distinguée...

Près de lui, un grand chien au long poil soyeux était couché en rond.

On eût dit l'un de ces abbés du XVIIIe siècle se reposant dans une bergerie genre trianon, au milieu d'une nature aimable et douce, Je n'aurais pas été surprise d'apercevoir d'élégants bergers et de

rieuses marquises, conduisant à travers la prairie de trop blancs moutons enrubannés ! Nous approchons de la maison. Point de bergers, point de bergerettes à la houlette fleurie. Seules, des vaches placides paissent l'herbe rase. L'abbé Beaudé s'avance et nous souhaite cordialement la bienvenue. Sa voix est bien nuancée, sa diction parfaite, son langage châtié... presque trop. Il compte parmi les meilleurs écrivains français de l'Amérique du Nord, et, sans le savoir, je l'aurais supposé. Nous entrons dans un charmant cabinet de travail. Aux murs, de bons tableaux, d'anciennes estampes dont les teintes vieillies s'harmonisent délicieusement avec l'or éteint des cadres, quelques plâtres, reproduction de chefs-d'œuvre italiens et français. Des meubles de chêne poli reluisant dans la pénombre, des livres, beaucoup de livres rangés dans les rayons, éparpillés un peu partout. C'est là qu'« Henri d'Arles » écrit ses ouvrages. Ardent défenseur des écoles bilingues, c'est là qu'il compose ses vibrants manifestes, ses études sur l'Acadie, ses brochures au service de Sa Majesté la langue française.

De même que sous les allures efféminées des soldats de « la guerre en dentelle » se cachaient de fiers gentilshommes, héros de maintes batailles; de même, sous le dilettantisme apparent de l'abbé

Beaudé, se dissimule une âme virile, un esprit sérieux qui, chaque jour, met son beau talent d'orateur et d'écrivain au triomphe de la plus noble des causes.

Les Religieuses nous offrent un délicieux goûter et nous font visiter leur domaine. Puis, c'est le retour vers la ville, tandis que le soleil descend lentement derrière la colline, inondant de reflets doré les prairies blondes et la maisonnette blanche d'où les bonnes sœurs nous regardent partir.

Les meilleures choses ont une fin. Dans deux jours nous quittons Manchester. Quel regret !

* * *

21 juin.

M. Lessard — le charitable, l'inventif M. Lessard — vient d'avoir une idée lumineuse. Il nous a dit :

— « Votre prochaine étape est Rumford Falls n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, s'il fait beau, je vous conduirai là-bas en auto. Nous traverserons les montagnes blanches, je suis sûr que vous aimerez cela.

Si nous aimerons cela ! Je viens de promettre un cierge à sainte Ébauduche pour l'encourager à nous donner un joli temps clair pour demain.

* * *

22 juin.

Eh bien ! sainte Ébauduche ne m'a pas écoutée. Il pleut à torrents ! Le ciel roule des nuages noirs derrière lesquels il y a des nuages gris tout aussi désespérants. Nous sommes tous réunis chez les Lessard. Nous regardons le temps qui ne change pas. La machine est prête, les manteaux, les chandails sont empilés sur une chaise... toute la bande grille de partir. Et la pluie mélancolique dégouline le long des gouttières et s'amasse en petits lacs dans les allées du jardin.

10 heures... Enfin ! une éclaircie. On aperçoit un tout petit coin de bleu pâle, timide et comme déteint... M. Lessard assure sans beaucoup de conviction que ce n'était qu'une averse. Elle durait depuis minuit, l'averse. Mme Lessard fut la plus brave : « Partons quand même, dit-elle, nous emporterons les chaînes pour les pneus. Et nous voilà partis avec les chaînes protectrices.

11 heures... Il repleut. Une petite pluie fine, pénétrante, une de ces pluies qui, à Quimper-Corentin, dure quelquefois deux semaines. Il faut baisser les toiles. Tant pis ! Maintenant que nous sommes en route rien ne nous arrêtera. Du reste, que craindrions-nous ? N'avons-nous pas les chaînes ?

Midi.

La pluie redouble. Elle crépite sur la capote de la voiture et filtre sournoisement par les moindres fentes. Ce que nous apercevons du paysage à travers les lucarnes de mica est vague et comme enveloppé d'un brouillard liquide.

Ce déluge n'abat ni notre courage ni notre gaîté.

1 h. ½.

Nous venons de déjeuner dans un petit restaurant de Franklin. Le patron de cette estimable maison est un phénomène : il pèse quatre cents livres. Comme nous entrions dans la salle à manger, il sortait de la cuisine. Un grand tablier blanc couvrait à peine le quart de sa volumineuse personne. De ses manches de chemises roulées au dessus des coudes sortaient deux bras en forme de gigots.

Il s'avance vers le « Quick lunch counter » et crie au garçon : « J'ai faim !—il avait faim !—don-

ne-moi une soupe ! » Il se hisse sur un petit tabouret très haut, juché sur une seule patte. Nous crûmes étouffer de rire. La masse de sa chair débordait autour du siège trop étroit, lequel semblait s'y enfoncer comme dans une poche de saindoux !

Le pauvre gros bonhomme ne sembla point s'apercevoir de notre hilarité. Il vint causer avec nous. Il nous apprit avec bonne humeur que ses deux frères pesaient encore plus que lui, et, tirant de son portefeuille une photographie écornée, il nous montra l'image de trois colosses se tenant par les épaules. M. Lessard, toujours pince-sans-rire, affirma d'un air admiratif : « Pristi ! il y a de bien beaux hommes dans votre famille ! »

Trois heures.

L'averse a cessé, nous avons baissé les toiles. Nous filons sur une route étroite qui grimpe, tourne, descend, puis remonte. Le ciel se nettoie. De gros nuages prêts à crever fuient vers le Sud. Des écharpes de brume blanchâtre, pareille à de l'ouate, traînent sur les flancs des montagnes et voilent les vallées. Une bonne odeur de verdure fraîche monte de la terre mouillée. Du fond des bois nous arrive un bruit d'eau qui coule. Ici, c'est un torrent qui gronde; là, une source qui bavarde; plus loin, un ruisseau qui sanglote, une cascade qui mugit. Et

cet immense orchestre accompagne en sourdine la chanson de la brise dans les feuilles qui s'égouttent.

Nous montons toujours. Les chaînes, les précieuses chaînes font tout leur devoir. Dans le lointain clair, les grandes montagnes orageuses se découpent sur l'horizon et semblent une formidable muraille crénelée...

Le mont Washington, l'orgueil des montagnes blanches, a mis son bonnet de coton. En levant les yeux, nous apercevons sa grosse tête toute encapuchonnée de gris. Vers l'ouest, une mince bande orangée se glisse entre deux nuages couleur d'ardoise et nous annonce que le soleil boudeur va se coucher sans même nous dire bonsoir!

9 heures.

Il fait nuit noire. Pas une étoile. Parfois, la lune poltronne, montre sa figure bouffie et blafarde, puis elle se cache bien vite, comme si elle avait honte.

Nos phares balayent le sol détrempé, prêtant une silhouette fantastique aux arbres rabougris qui bordent la route.

Le ronflement de la machine nous engourdit. Déjà les petits Lessard, Wilfrid et Madeleine, dorment, la tête sur nos genoux.

1 heure du matin.

Nous arrivons à Rumford Falls.

Nous suivons une pente raide qui dégringole le versant d'une haute colline. En bas, une petite ville toute illuminée s'abrite dans le creux du vallon. On voit que l'électricité n'est pas chère ici! Des reverbères luxueux éclairent l'eau rapide d'une rivière et l'écume mousseuse d'une chute qui s'abat sur les roches. Encore étourdis d'air pur, nous débarquons devant le pauvre hôtel de la localité.

23 juin.

Nos amis Lessard viennent de partir...

Nous allons assister à la grand'messe, puis, en sortant, nous irons voir M. l'abbé Laflamme. Encore une nouvelle silhouette de curé à mettre dans notre album. M. Laflamme ne dépare pas la collection. C'est le type du curé gentilhomme. Il nous reçoit d'une façon charmante, nous garde à dîner, nous promène, se montre tout à fait accueillant et hospitalier. Ce soir, nous chantons à l'hôtel de ville, dans une grande salle nue et sonore qui m'effraye.

24 juin.

L'abbé Laflamme continue...c'est dans sa nature, d'être aimable; il ne peut pas être autrement. Il

a décidé de nous conduire à Lewiston en auto. Là, nous prendrons le train pour Fort Kent.

11 heues.

Nous venons de visiter une station thermale pour milliardaires : Poland Spring.

Les rois du dollar n'aiment point à coudoyer les gueux. Ici, nul ne pénètre, s'il ne peut étaler, non pas des quartiers de noblesse vieillots et démodés, mais de bons, d'authentiques millions. La très démocratique Amérique a maintenant son aristocratie : celle de l'argent. Tandis que la nôtre, la vieille, est fondée sur des traditions séculaires et sur un passé d'honneur et de bravoure, celle-ci repose sur des piles de gros sous.

Le site est magnifique. Un joli château un peu massif, bâti sur le faîte d'une montagnette, dominant un large horizon de prairies et de bois. Dans le parc, une logette construite sur le modèle des temples païens abrite la source. Nous entrons.

Un laquais en livrée prend quatre verres sur un plateau d'argent et, avec majesté, il nous offre à boire. L'eau est délicieuse, fraîche, limpide... avec un léger parfum de noisette. Derrière la colonne grecque, nous apercevons une sorte de longue cave, où des hommes étiquettent des bouteilles

et les mettent en caisses. Ces richards américains ont des cœurs d'or. Ils veulent que le reste du monde puisse goûter à cette eau fameuse et... ils la vendent vingt sous le litre.

Ce soir, nous coucherons à Bangor, et demain matin, nous mettrons le cap sur Fort Kent.

* * *

25 juin 1915

Ma très chère Sœur,

Je t'écris dans le train qui nous emmène à Fort Kent.

Depuis plusieurs heures nous roulons dans « le bois ». Le bois ! c'est-à-dire une région encore vierge, où chaque hiver, de riches compagnies établissent des chantiers et font la coupe. Ici, ce n'est plus la forêt primitive avec ses nobles érables rugueux et séculaires, c'est un maquis de petits arbres encore grêles avec, çà et là, des éclaircies où, parmi les broussailles et les ronces, apparaissent de grosses souches moussues en train de pourrir. Sur ce paysage monotone plane la grande solitude des terres inviolées. Au loin, le soleil qui s'abaisse, effleurant les hautes cimes semble un grand ostensoir d'or.

Je sais que tout cela ne t'intéresse pas. Tu te fiches complètement de la beauté de cette Amérique pleine de suffragettes. Ta dernière lettre n'était qu'un long réquisitoire contre la femme moderne en passe de perdre le sens du féminin.

Il est évident que l'ouvrière, assise à son tour, les cheveux serrés sous un mouchoir, les mains tachées d'huile n'est plus tout à fait une femme. Il est évident que la doctoresse et l'avocate ne réalisent pas le type de l'épouse éternelle dont rêvent encore les hommes. Mais à qui la faute ?

Crois-tu que cette ouvrière, cette doctoresse, cette avocate soient pleinement heureuses ?

La femme est faite pour se marier, pour fonder une famille et élever ses enfants. Le féminisme qui a jette hors du foyer est donc une théorie contre nature. Du reste, la grande majorité des femmes, ni perverses ni sottes, ne s'y sont ralliées que par nécessité. On a beaucoup parlé de la supériorité de la femme, de son droit au bonheur. Ce sont des mots creux. Les femmes étaient heureuses dans leurs ménages. Si elles ont cherché à s'émanciper, c'est la faute à l'industrie ou parce que l'homme ne remplissait plus son rôle de protecteur et ne pouvait plus faire vivre sa famille. La femme s'est donc vue obligée de se débrouiller seule. Elle se sentait active et intelligente; elle a voulu devenir

non plus la collaboratrice, mais l'égale de l'homme. C'est là l'excès, l'erreur et l'abus.

Tu te moques des féministes de la première heure, et tu as raison; si elles n'avaient pas eu honte, elles auraient porté la culotte. Derrière leurs plastrons empesés et leur brusquerie, il y avait beaucoup d'orgueil blessé, beaucoup de souffrance; il y avait d'amères déceptions de femmes qui n'ont pu vivre leur vie.

Ne fulmine pas trop toutefois contre la femme XXe siècle. Trouve bon qu'elle revendique certains droits. Puisqu'elle est devenue une « travailleuse », il faut bien qu'elle se défende contre les « travailleurs », ses compétiteurs. Sa part n'est guère enviable, va! Ou bien elle restera vieille fille et suivra une route monotone et déserte; ou bien elle se mariera, et alors ce sera peut-être pire, car elle aura, à la fois, les soucis de son métier et les charges de la maison. Sa vie sera une longue abnégation exigeant des forces presque surhumaines. Les plus faibles, les plus découragées, s'arrêteront, déposeront le fardeau trop lourd, oublieront leurs devoirs et essaieront de se faire une existence d'aventures. Et que devient l'enfant dans tout cela ? Comment est-il élevé ? A la maison ? Il n'y en a pas : c'est juste le logis de passage, l'hôtellerie où l'on mange et où l'on dort. Il s'é-

lévera comme il pourra, confié à des mercenaires, grandi en nourrice, poussé sous le toit d'une pension.

Dans un ménage où les deux époux travaillent, l'homme se sent humilié, amoindri ; la femme n'est pas heureuse parce qu'elle est privée de la douce sécurité du foyer et de la caresse de ses enfants.

Ce n'est pas gai. Cependant, l'Amérique n'est pas responsable de cet état de choses. Les suffragettes américaines prononcent beaucoup de discours, font beaucoup de parades, organisent beaucoup de meetings pour le succès de la cause ; mais elles sont en réalité moins féministes que nous. Elles laissent plus que nous la femme mariée à sa place, c'est à dire : *at home*. Si nous en faisions autant, nous aurions déjà à moitié résolu l'angoissant problème de la dépopulation.

Pendant que je te sermone, nous arrivons à Fort Kent, patrie de la pomme de terre !

Je t'embrasse

F. Ariel.

* * *

Fort Kent, 26 juin

Oh la drôle petite ville ! Quand je dis ville, j'exagère. C'est une longue rue le long de la

rivière Saint-Jean ; puis une rangée de maisons qui regardent le chemin de fer. Autour, de hautes collines nues donnant une impression de solitude et d'immensité. Larrieu est l'hôte du presbytère. Lecomte et moi sommes reçues par une excellente famille acadienne. On nous gâte, on nous promène si bien que nous ne voudrons plus partir.

Le Père Pihan, le curé bretonnant de Soldier Pond, vient de nous offrir un dîner fastueux comme un repas de noce, arrosé d'un petit cidre aigrelet qui nous rappela le vieux pays d'Armor.

C'est un curé fermier. Il récolte son blé, son sucre d'érable, ses pommes de terre, ses légumes ; il a ses vaches, son cheval, son cochon, ses poulets, ses canards. Il fait son bois. En même temps, il veille sur les intérêts spirituels de ses paroissiens disséminés au hasard des routes tortueuses, au flanc des coteaux.

Nous revenons à la brunante, alors qu'un halo de lumière rouge ensanglante encore le couchant. Vers le nord, tremblote la première étoile.

Fort Kent est notre dernière étape en terre américaine. Demain, nous serons à Mont-Joli sur les bords du Saint-Laurent. Du reste nous sommes tout près de la frontière. Ces collines qui ferment au nord la vallée de la rivière Saint-Jean, c'est le Canada. Notre cher Canada !

Sans l'amabilté du vicaire, M 'abbé Monogue, nous ne pouvions pas partir. Il fallait des passeports et, naturellement, les nôtres étaient périmés. L'abbé affirma sur son honneur que nous n'étions pas des bandits, et l'officier d'émigration consentit à nous donner des « laisser-passer ».

Quelle alerte !

* * *

30 juin à Mont-Joli

Nous entrons à Mont-Joli par une pluie battante. Un cheval solide, attelé à une bonne carriole, nous grimpe jusqu'au presbytère où nous trouvons le père L. clôturant une retraite.

Le curé, M. le chanoine Léonard, m'intimide terriblement. Il cause peu, sourit gravement, vit et travaille comme un moine. C'est un saint prêtre vénéré par toute sa paroisse. Il a toute la dignité d'un évêque. Mais cette perfection visible en toute chose me force à de désagréables retours devant lui. Et ce qui m'horrifie, c'est que j'aime mes défauts, je les flatte, je les cajole. Si le curé savait çà, je n'oserais plus le regarder en face. Mais il ne le saura pas !

Concert-Conférence à 8 heures. Salle comble; la foule déborde par les fenêtres.

Nous avions demandé au conférencier :

— Quel sujet traiterez-vous demain ?

— Je ne sais pas encore, avait-il répondu. Peut-être parlerai-je de Veuillot.

Et il causa de Veuillot comme d'un vieil ami connu depuis toujours, dont on sait les pensées et tous les secrets. Il fit revivre devant nous cette forte personnalité, fougueuse et tendre à la fois. Il nous montra le pamphlétaire et le poète, le journaliste et l'épistolier, il nous fit aimer le camarade fidèle, l'exquis père de famille, le très frère d'Élise.

Me voilà maintenant prise d'un désir fou de lire ses *Mélanges* et surtout ses *Lettres*. Ses lettres débordantes d'esprit, de gaîté, de tendresse, de résignation, dans lesquelles tout son cœur est mis à nu devant les siens.

Jadis, — oh ! il y a de cela au moins dix ans, — j'ai essayé de lire Veuillot. J'avais ouvert un gros ouvrage écrit très fin et je m'étais appliquée à en lire vingt ou trente pages. Puis, j'avais refermé le volume avec un bâillement d'ennui dont je me souviens encore.

La petite oie que j'étais alors n'avait rien su voir, rien su comprendre. Et le gros bouquin s'était empoussiéré sur le rayon, sans qu'il me prît la fantaisie de renouveler l'expérience. Je m'étais dit en argot de potache :

« — Ce bon Veuillot est rasoir ! » et je l'avais laissé dormir dans son coin.

Aujourd'hui, je voudrais rouvrir le livre. Je suis sûre que je comprendrais.

* * *

2 juillet 1918 — 8 heures du soir.

Notre grande tournée est finie.

Le concert d'hier a été le dernier de la saison. Le « Trio » va se disloquer pour les vacances. Larrieu ira dans les montagnes, Lecomte en France, et moi au bord de la mer.

Si Dieu le permet, nous nous retrouverons à l'automne et, comme les anciens troubadours de la doulce France, nous reprendrons nos randonnées joyeuses et nos chansons.

Lecomte est assise près de moi. Silencieuses, nous pensons à cette séparation toute proche, la première depuis deux ans...

Baltimore, 20 décembre 1919

Hélas! nos randonnées joyeuses et nos chansons ne furent pas de longue durée! Lecomte était à peine revenue d'Europe où elle avait consolé sa mère, quand, après une douzaine de concerts, souffrante, navrée, triste à voir, mais courageuse toujours, elle s'en alla mourir à Sherbrooke, après une opération chirurgicale.

Que Dieu ait en son paradis l'âme harmonieuse de cette douce amie et grande artiste !

TABLE DES MATIÈRES